

Jean Turcat

silicone CARNE



Jean Turcat

Silicone Carne

© Jean Turcat, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1488-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

Beigbeder m'a tuer ©2011

War 2.0 ©2012

Pour mon épouse, Marcella

PREFACE

« *Sin tetas no hay paraíso* »
Sans nichons, pas de paradis ...

La mégalozone s'était vidée d'elle-même.

Chaque jour, à 18 heures précises, il n'y avait plus âme qui vive. Des rues entières désertées en un instant, des magasins désemples aussi vite que leurs rideaux métalliques s'étaient abaissés.

Les retardataires courraient encore, impression d'ombres fugitives en surexposition sous la lumière rasante du crépuscule.

Pas un gardien de parking, une femme de ménage ou un balayeur des rues qui n'avait à ce moment-là les yeux rivés sur le petit écran.

Trente minutes plus tard, la vie pouvait enfin reprendre ses droits tandis que Guadalupe pleurait à chaudes larmes devant sa Télé.

L'épisode 87 de *Sin tetas no hay paraíso*, la série TV la plus populaire du moment s'achevait sur un nouveau coup d'éclat dont elle avait le secret.

L'héroïne de la *télenovela* s'était forgée à la force du poignet. Issue des bidonvilles les plus sordides de Caracas, Irina avait successivement gagné tous les concours de beauté et après avoir couché avec son chirurgien esthétique, le patron du jury et deux ou trois photographes de mode, elle était sur le point de gagner le concours de Miss Venezuela.

À travers tout le continent, des milliers d'hommes et de femmes s'étaient immédiatement passionnées pour le destin de cette fille issue de nulle part, née de rien et prête à tout pour réussir.

Pour tous, cette nécessité était plus qu'une évidence, elle faisait loi.

Sans beauté plastique pas d'avenir, sin tetas NO hay paraíso !

I. SILI

Cinq minutes tout au plus.

Le déluge était arrivé sans crier gare alors qu'aussitôt un vacarme de fer avait empli la vallée de ses mille échos. Les gouttes de pluie tombaient dru sur les toits de tôle des *favelas*, produisant un roulement crescendo de tambour métallique, caisse de résonnance de cet orchestre à ciel ouvert.

On se serait cru au paroxysme d'un concert de Dudamel où l'improvisation et la fougue du chef d'orchestre faisaient invariablement trembler les fondations du théâtre Carreno.

Trottoirs et escaliers, routes asphaltées et chemins de terre se confondaient maintenant en un seul torrent frénétique qui semblait tout emporter sur son passage.

En contrebas, une rivière bouillonnait. Le rio Guaire charriait un débit incessant de charognes outrageusement gonflées. Ses flots les faisaient osciller au gré des vagues comme de vulgaires baudruches.

Juste au-dessus, des motards s'agglutinaient maintenant par centaines sous les ponts, nouveaux abris de fortune, tandis que l'autoroute s'était paralysée par les véhicules bloqués dans leur gangue urbaine.

Puis d'un coup le silence se fit.

L'averse cessa aussi vite qu'elle était apparue mais le chaos apocalyptique, lui, durerait toute la journée...

Une bruine nébuleuse, emplie d'une odeur végétale d'épices et de sève, monta du sol tiède pour flotter au-delà des frondaisons du massif montagneux. Elle enveloppa la ville de son cocon protecteur.

La terre venait d'allumer ses contrefeux pour lutter contre cette attaque du monde liquide.

Si Caracas était au bord de l'asphyxie, l'ambiance était toute autre sur le rivage. À Naiguata, petit village de la côte, les *buhoneros* avaient eu tout juste le temps de s'abriter. Leurs étals détrempés dégouлинаient maintenant sur le peu de marchandises restées intactes : cigarettes vendues à l'unité, cartes téléphoniques d'appels à la minute, DVD pirates et maillots de bain dernier cri.

Tout était fichu, sauf peut-être les tangas échancrés au maximum, que même la plus sublime des mannequins n'aurait osé porter.

— « Elles sont là ! Elles arrivent ! »

La rumeur se propagea comme une trainée de poudre. Telle la brume matinale, elle remonta du port en léchant les murs de salpêtre.

Elle enflait au fur et à mesure que le ferry avançait dans le port.

Naiguata dominait toute la côte depuis son *cerro*, une colline de boue séchée qui paraissait jaillir de terre. Les torrents meurtriers de Caracas qui se déversaient dans la mer en une cataracte incontrôlable semblaient former une multitude de toboggans.

Une caisse en bois, un vulgaire sac de plastique devenaient, l'espace d'un instant, des luges de luxe pour les enfants de ce village perché.

Le soleil venait de réapparaître sur le *barrio*. Des flaques d'argent ranimaient les ruelles qui descendaient jusqu'au petit port. Les boutiques luisaient littéralement sur le bitume aux teintes verglacées.

Comme lors d'une opération de galvanoplastie la pluie laissait maintenant sa chape de métal doré sur le moindre recoin du bidonville.

Cette impression de surbrillance ne durerait pas longtemps. Bientôt, l'odeur fétide et rance reprendrait ses droits, mais pour l'instant les maisons avaient revêtu leurs reflets mordorés alors les habitants n'allaient pas se priver de cette impression de richesse, aussi fugace soit-elle.

Bientôt, tout le village ne bruissa plus que de ce nouveau tumulte...

— « Les Miss, Les Miss ! Elles arrivent ! »

La rumeur épousait maintenant les formes floues des charpentes rongées par la rouille, elle s'infiltrait au milieu d'entrelacs de palissades décharnées, elle grimpait les dédales, marches après marches, s'immisçant dans l'intimité de

chaque maison.

— « Les Miss, Les Miss ! Dépêchez-vous ! »

La rumeur pénétrait par les fenêtres de chaque bicoque, et partout les mêmes réactions, les mêmes gestes... On laissait ses *arepas* sur le feu, son fer à repasser en plan pour se précipiter vers le débarcadère.

Une bande d'enfants descendit au pas de charge les ruelles sombres, véritables artères vivantes du *barrio*. Ils dévalèrent les murs courbes tapissés de briques, les escaliers abrupts avec une agilité déconcertante, se frayant un chemin dans la cohue matinale. Ils renversèrent quelques établis de fortunes malencontreusement placés sur leur course folle. Bientôt, ils débouchèrent sur une petite corniche surplombant le port.

La baie s'ouvrit devant eux comme un immense coquillage miroitant d'eau de mer et de lumière saline.

Cernée de plages au sable doré, la petite anse rassemblait des dizaines de barcasses de pêcheurs qui croisaient leurs mats après le rideau de l'averse. Entre les coques multicolores, de petites vagues frétilantes semblaient accueillir l'accostage du paquebot sur le quai principal.

Agrippés à la balustrade, les *niÑos* étaient aux premières loges pour assister à l'arrivée des passagers.

Le marché aux poissons avait déjà repris ses droits et battait son plein.

De grosses mégères bariolées, le visage comme mariné dans du gros sel et qui flairaient la pêche à hauteur d'étal, jouaient maintenant des coudes pour n'apercevoir, ne serait-ce qu'une miette du spectacle.

Une clameur accompagna le débarquement de la petite troupe.

— « Les Miss ! Les Miss ! Les voilà ! »

Au moment où la passerelle fut mise en place, une immense clameur monta de la foule.

La fanfare du village égreña ses premières notes, tandis qu'une chorale de jeunes filles court-vêtues de leur uniforme scolaire, jupes bleue marine et socquettes blanches, entonna l'hymne national, bientôt repris par toute l'assistance.

Telle l'arrivée de starlettes d'Hollywood pour la remise des Oscars, quinze femmes sublimes et bien en chair descendirent en file indienne les quelques marches de bois qui les séparaient encore de la terre ferme.

Les flashes des appareils photos des journalistes locaux crépitèrent en de sourds éclats éblouissants. Le maire gonfla son poitrail et leur tendit symboliquement les clefs de la ville.

Derrière elles, sur le ponton de planches branlantes, une nuée de petits porteurs s'affairaient déjà à décharger des bagages hétéroclites.

La moisson d'une année de dur labeur s'amoncelait maintenant à même les gros pavés des docks. La foule n'avait d'yeux que pour ce bric-à-brac.

Les chariots ployaient sous ces vieilles malles en cuir fatigué qu'on entassait telles d'immenses balles de coton.

Samantha, du haut de ses talons aiguilles ouvrit le bal en enfouissant ses mains dans l'un des sacs. Elle en ressortit une poignée de lunettes de soleil et de montres *made in China* qu'elle balança pêle-mêle au-dessus des hourras de la foule.

Un Noël sans l'arrivée des Miss n'aurait sûrement pas eu la même saveur.

Sur la corniche, la bande de Kiké commençait à montrer quelques signes d'impatience.

À treize ans, Enrique, Kiké, le chef du groupe n'était plus un enfant mais pas encore un adulte.

Ses gars regrettaient de ne pas participer aux libations et les plus jeunes guettaient le moindre signe de sa part pour se jeter sur les derniers cadeaux encore éparpillés au sol.

Mais l'assentiment de Kiké ne vint pas.

Kiké regardait la scène sans la voir, les yeux perdus sur la ligne d'horizon.

Il avait le visage émacié des enfants qui ont vécu trop de choses trop tôt. Sous la gangue d'un visage crasseux, on pouvait déceler l'éclat sauvage d'un garçon indompté et les cicatrices acquises au cours de combats singuliers.

Chaque pli de sa peau basanée, chaque égratignure sur son corps, étaient autant de marques de bravoure, autant de médailles glanées au front.

Sous des sourcils en broussailles, ses yeux étaient marron ourlés de noir et son regard portait toute la prétention d'une caste disparue, d'un sang rare, un sursaut d'orgueil chez des mal-nés.

Sa chevelure était aussi indéfinissable que ses origines, aussi crépue que celle d'un noir, aussi épaisse que celle d'un indien.

Le plus étonnant pour son jeune âge étaient ses pattes de barbe qui descendaient jusqu'à la mi-hauteur de ses tempes, lui conférant une sorte de férocité bestiale, quelque chose de brut, d'animal.

Ces avancées frisottantes lui avaient d'ailleurs values le surnom plutôt élogieux « *del leonado* », *el leo*, le fauve.

Il n'était pas venu assister au spectacle pour cet étalage de quincaillerie.

Ce qui fascinait Kiké, c'étaient les Miss elles-mêmes. Leur réussite. La preuve qu'on pouvait naître à Naiguata et s'en sortir quand même.

Leur retour chaque année au moment des fêtes alimentait des rumeurs sans fin à leur sujet.

On disait qu'elles faisaient la couverture des plus grands magazines, les campagnes publicitaires les plus spectaculaires. On leur prêtait des fiancés parmi les stars du football brésilien ou les joueurs de baseball des USA.

Chaque nom était auréolé de gloire qu'on enseignait dans toutes les écoles du village.

Chacune de leur apparition constituait une pierre qui contribuait à la construction de leur mythe.

Peu importait si, sur les centaines de jeunes filles qui quittaient chaque année leur trou paumé, une seule petite dizaine en revenait.

Ce qui comptait c'était la légende urbaine.

Kiké décolla sans un mot, suivi par sa horde de gamins hirsutes et braillards.

Le *barrio* était leur territoire. Ils auraient pu se diriger dans le dédale de chemins les yeux fermés. Ils s'agrippaient aux rampes d'escaliers, se jouaient des obstacles aussi prestement qu'une armée de Gavroches.

Kiké arriva jusqu'au seuil de sa maison, un taudis de briques et de boue qui se tenait sur trois étages.

Des ouvertures cerclées de ferrures rouillées servaient de fenêtre tandis qu'un capot de voiture scié dans le sens de la longueur tenait lieu de porte. On aurait dit que les parois allaient céder de l'extérieur et s'écrouler sur elles-mêmes.

Certains des murs étaient même criblés d'impacts de balles.

Sa mère l'accueillit avec une bénédiction, un signe de croix sur son front qu'elle faisait à chaque fois que Kiké franchissait le pas de la porte.

Des poules picoraient à même le sol de la cuisine. La télé, en permanence allumée, brillait de son halo bleuté. Plus loin, des nattes de paille jonchaient le carreau de terre et on devinait quelques hamacs suspendus. Sur un réchaud de fonte grillaient des *empanadas de cazon* et chauffait une bouilloire de café en fer-blanc.

Kiké s'installa à la table en rotin et enfourna dans sa bouche aussi vite qu'il put les galettes de maïs fourrées aux miettes de poissons.

Sa bande attendait sagement dehors, se disputant les places assises avec des clébards faméliques, des chiennes aux mamelles tellement tirées que leurs tétines raclaient la poussière du terrain.

Les mioches se regroupèrent finalement sur des bouts de containers en état de dégradation avancée. On pouvait encore lire la marque de leurs prestigieux propriétaires, P&O, Hyundai, Maersk ou CGM. Juchés sur ces parpaings de fers en déliquescence, ils fumaient des joints ou sniffaient de la colle devant les passants indifférents.

Déjà, l'odeur rance et pestilentielle, mélange d'immondices et d'effluves d'urine, reprenait ses droits dans le *barrio*.

Ces relents lancinants ne vous quittaient jamais vraiment. Cette puanteur vous collait à la peau comme la misère à la naissance. Elle s'incrustait partout et pour toujours.

Kiké, entre deux coups de dents, racontait à sa mère le spectacle des Miss aux docks.

Il n'en fallait pas plus pour que sa mère reparte dans sa litanie habituelle

« -Pourquoi Dieu ne m'a pas donné de filles ? »...

Elle leva les yeux au ciel et l'interpella les mains jointes.

Kiké ne broncha pas et fit celui qui n'avait rien entendu.

Il en avait sa claque des sempiternelles remontrances de sa daronne et de ses éternels regrets.

Était-ce de sa faute si sa mère avait le mauvais œil, « *el ojo malo* » ?

C'est qu'en mettant au monde sept garçons, Guadalupe, Lupé, était décidément maudite.

Peu de famille avait autant donné à la cause que la sienne.

Kiké était le cadet des sept frères.

On n'avait plus de nouvelles des deux premiers, Sergio et Manuel, partis dix ans plus tôt dans les mines de l'Etat Bolivar, à la frontière du Brésil.

Les mines d'or d'El Callado ou d'El kilometro 188 n'avaient pas usurpé leur réputation de camps de la mort. Sa mère avait su qu'elle les avait perdus dès le jour de leur départ.

Le troisième frère, Sebastian, avait été enrôlé de force dans les FARC, les Forces Armées de la Révolution Colombienne. Des « aspirants de Che Guevarra » qui traficotaient la cocaïne et les armes sous couvert de leur *Revolucion*. On n'avait jamais retrouvé son corps.

Quant au père, Marcus, usé et aveugle à force de percer la mine, il était décédé de sa petite mort misérable, juste plus lente et plus douloureuse qu'une balle dans la nuque.

Les derniers frères s'étaient tout naturellement détournés de la ruée vers l'or et de la *Revolucion* en marchant pour un commerce tout aussi lucratif et sûrement aussi dangereux ; les bandes locales du *barrio*.

Des trois frères de Kiké restés bien sagement à Naiguata, deux, Esteban et Jesús, avaient déjà succombé sous les coups de la bande adverse d'El Catire.

Miguel, alias « El Chino », le troisième larron de la famille, était devenu à la force du barillet un « *Jefe* », un chef de bande.

Kiké attendait son tour pour monter en grade. Il rongait son frein sous la protection de son frère aîné.

Lupé, quant à elle, continuait chaque jour de faire le ménage dans les clubs privés du bord de la plage. Elle ramenait chaque soir son maigre pécule pour nourrir décemment *d'arepas* et de *cervezas* sa petite famille constituée de son nouveau mec et de ses deux derniers rejetons.

En Corse, en Italie, les veuves et les mères endeuillées s'habillaient en noir et dépérissaient à vue d'œil.

En Amérique du Sud, la vie ne s'arrêtait jamais vraiment. Les *mamas* continuaient de vivre, d'enfanter et de célébrer la vie.

C'était leur rôle après tout. Les Miss rapportaient de l'argent, les *mamas* des *niÑos* !

Avant qu'elle puisse s'en rendre compte, Kiké avait disparu la bouche pleine, sans demander son reste.

Nike, Timberland, Apple...

Tous les sigles qu'il arborait étaient autant d'appels au meurtre.

Le type sortit du centre commercial des sacs plein les bras.

Le stéréotype du bourgeois des quartiers chic de la capitale : écouteurs *iPod*, sac banane jaune fluorescent, tee-shirt moulant sur un jean délavé et des chaussures de trekking dernier modèle. Pour parachever le portrait du gosse de riches, il avait un teint porcelaine, des cheveux blonds tombant à mi-épaules, et surtout, surtout, cet air ingénu des adolescents qui ne doutent de rien.

Le brouhaha de la rue entre klaxons, sirènes et moteurs explosés n'arrivait pas à sortir le trafic de sa torpeur. Caracas bouillait sous la fournaise. Une véritable étuve.

Adossés nonchalamment contre une moto chinoise, deux gamins hirsutes et malingres fumaient clope sur clope l'air de rien. Ils tentaient, avec les plus grandes difficultés du monde, de se fondre dans le paysage, mais ils ne perdaient pas une miette des allers et venues des passants.

En un signe de tête ils se comprirent.

La tête blonde allait s'engouffrer dans un bus qu'en un instant ils étaient déjà un pistolet d'alarme braqué sur sa tempe.

Le temps s'arrêta.

Témoins, victimes, exécuteurs, complices...

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de Kiké. Il était prêt à redémarrer dans l'instant. Il joua des pieds sur l'accélérateur, faisant vrombir le moteur crescendo et grommela nerveusement :

« *Rapido, rapido !* »

Le jeune homme ne bougeait plus.

Il ne moufta pas.

Il serra juste un peu plus ses mâchoires, sans rage, sans peur. Il voudrait que son agression soit déjà terminée. Aujourd'hui c'était sur lui que ça tombait. C'était juste la faute à pas de chance.

Il pensait déjà à l'histoire qu'il raconterait aux potes du lycée, au statut de son prochain profil sur Face book.

Mais pour l'instant, il fallait encore qu'il survive à ce tête-à-tête inopiné.

Le moindre grain de sable pouvait enrayeur la machine et la faire basculer dans l'horreur.

Un vigile plus téméraire que les autres, un militaire nerveux de la gâchette, un passant héroïque et c'en était fini de sa petite personne, de sa petite vie de merde.

Alors il allait leur faciliter la besogne.

Il détacha calmement ses écouteurs et lui tendit son sac en baissant les yeux. Mais au moment où le complice de Kiké le lui arracha des mains, leurs regards se croisèrent un quart de seconde.

Peut-être qu'ils avaient les mêmes goûts musicaux ? Coldplay ? Shakira ? Lady Gaga ?

Peut-être même qu'ils auraient pu être amis dans une autre vie ? Qui sait ?

L'opération durait depuis moins de vingt secondes que Kiké étouffa un juron :
« *CoÑoooo ! Policia ! Policia !* »

Deux types en uniforme marron et au chapeau colonial ridiculement blanc surgirent à l'avant de l'autobus, brandissant leurs gros calibres.

Les deux motards redémarrèrent en trombe dans le sens inverse de la circulation. Ils longèrent l'autocar à toute allure mais les policiers n'en étaient déjà plus aux sommations d'usage depuis longtemps.

El Gato, s'écroula, abattu de quatre balles dans le dos. Il fut éjecté en arrière tel un pantin désarticulé. Le contenu du sac se dispersa dans les airs dans un joyeux fâtras.

Kiké parvint à exécuter un prodigieux demi-tour sur lui-même et se fraya, vaille que vaille, un passage dans les bouchons, tandis que les flics continuaient de flinguer sans discontinuer dans sa direction.

Avertis par les tirs, des Gardes Nationaux, à la tête de leurs puissantes motos se ruèrent à la curée.

Le corps d'*El Gato*, gisait face contre terre. Il baignait dans une épaisse marre de sang brun qui continuait de s'épandre inexorablement sur le bitume.

Les mouches arrivaient déjà en rangs clairsemés, tandis qu'un attroupement de badauds s'était rapidement formé autour du cadavre.

Des piétons rivos sur leur portables racontaient la scène, d'autres photographiaient le macchabée.

Chacun y allait de sa propre version des faits, mais tout le monde s'accordait au moins sur une chose, le *malendro*, le voyou, n'avait que ce qu'il méritait.

Le feu par le feu, le châtiment de la rue.

La vie reprenait déjà doucement ses droits.

Carlos, l'adolescent boutonneux, se remettait à peine de ses émotions. Les balles avaient sifflé si près de lui qu'il avait cru sa dernière heure venue. La respiration courte, il avait encore le cœur qui battait la chamade.

Il regarda autour de lui incrédule, qui était-il vraiment ?

Témoin, victime, exécuter, complice ?

L'autobus redémarra enfin.

Les mains encore tremblantes, le blanc-bec se baissa pour récupérer son *iPod*, essuya le sang qui tâchait encore une partie de l'écran et s'assura qu'il fonctionnait toujours en remettant ses écouteurs...

Un cortège de grosses 4x4 Toyota noires serpentait la savane à vive allure dans un nuage de poussière.

Le paysage de la palmeraie n'en pouvait plus de défiler.

Au bout d'une route de terre fatiguée apparut enfin une bourgade aux reflets de briques orangées.

La caravane s'arrêta là, au pic de l'heure la plus ardente de la journée. Une chaleur fiévreuse soufflait par instants sur la Plaza Bolivar, lourde, humide, hésitante.

Leur arrivée fut aussi discrète que le cirque Pinder dans un village de province.

La troupe débarqua en un claquement de portières. Chacun remplissait son rôle avec efficacité, les filles installèrent des stands, d'autres collèrent des affiches un peu partout sur les murs tandis que les flamantes cylindrées repartirent de plus belle.

Leurs hauts parleurs beuglaient à tue-tête :

« Grand Casting International de Top Models ! Venez tenter votre chance ! »

Il fallait ratisser large. Pas un recoin de la brousse ne serait épargné.

Samantha faisait le pied de grue devant le glacier. Elle dominait un groupe de filles en uniforme qui poireautaient avant que les cours reprennent.

Cette arrivée inopinée lui apparut comme un signe du ciel.

Ses copines la tannèrent un peu pour qu'elle postule mais il suffit qu'une d'entre elle fasse le premier pas pour que toutes les autres suivent.

Samantha fut celle-là.

Depuis la maternelle, elle avait gagné tous les concours de « Miss » de son école.

S'il y en avait une qui devait remporter la compétition, ce serait bien elle.

Elle s'approcha doucement, bombant instinctivement la poitrine et mimant l'indifférence.

Alvaro la vit arriver de loin. De très loin même. Il la jaugea en un coup d'œil.

Il connaissait ce genre de filles. Son scanner corporel s'était déjà mis en branle. Un mètre soixante dix, des mensurations de rêve, 60-90-60, des jambes qui n'en finissaient pas, et un regard de braise qui en disait long sur son

ambition. « Encore une « prête-à-tout », songea-t-il, « de celles qui se morfondent sur leur avenir. »

Samantha attrapa négligemment un feuillet sur la table qu'Alvaro l'avait déjà saisie par le poignet.

« Alors ? Prête pour l'aventure ? »

Samantha trembla sous l'étreinte mais elle était décidée. Du haut de ses 16 ans, elle aurait fait n'importe quoi pour se tirer de ce patelin.

Elle lui répondit du tac au tac :

« Pourquoi pas ? »

Au premier contact elle avait été ferrée. En vil séducteur, Alvaro lui promit monts et merveilles : passeport et argent de poche, opérations chirurgicales et garde-robe dernier cri, billets d'avion et participations aux plus grands castings internationaux.

Son baratin était tellement bien rodé qu'il réussit même à soutirer de Samantha l'autorisation écrite de ses parents.

La carrière de *top model* que lui offraient ces bonimenteurs était une aubaine inespérée, l'idéal féminin vers lequel tendait chaque Vénézuélienne.

Le rêve de toute une vie allait enfin se réaliser.

Samantha repartit illico avec le convoi vers un autre village.

Une dizaine de filles la suivirent...

C'était l'hallali.

Kiké n'avait aucune chance d'échapper à une horde de motards déchaînés de la garde nationale, ces policiers des forces spéciales, cagoulés de noir et revêtus de haut en bas de leurs combinaisons létales. On les appelait à juste titre les escadrons de la mort. Leurs bilans ne souffraient jamais de blessés, ni de prisonniers d'ailleurs...

Il avait réussi à atteindre l'autoroute de La Guaira qui n'était qu'une seule et simple pente jusqu'à la mer. Une fois sur la côte il serait sur son territoire mais il avait vingt kilomètres à tenir. Autant dire mission impossible.

Kiké était à bout de souffle, tout son corps n'était plus que nerfs tendus à vifs. Le regard vissé sur son rétroviseur, arc bouté sur le réservoir pour gagner encore de la vitesse, il ne formait plus qu'un avec sa moto, serrant les virages au maximum pour éviter les balles stridentes.

Les types qui le poursuivaient étaient des robots !

Kiké sentait encore l'empreinte tiède qu'*el gato* avait laissée sur son dos. Il respirait l'odeur âcre de son sang et des larmes qui coulaient sur son visage.

Il accéléra encore au moment de passer sous le tunnel, priant pour qu'un barrage militaire ne l'attende pas de l'autre côté. Mais apparemment les escadrons de la mort avaient prévu de régler ça à la loyale... À dix contre un...

La course poursuite prenait des allures de mise à mort.

En arrivant aux abords du bidonville de Catia, le trafic se fit plus dense, opaque, impénétrable. Il fut obligé de ralentir et amorça un slalom dangereux entre les voitures. Les traqueurs n'étaient plus qu'à une centaine de mètres.

C'en était fini...

Ce fut alors qu'en regardant en contrebas, Kiké comprit l'origine du bouchon. Deux camions porte-containers venaient de se télescoper en travers de la route, coupant d'un seul coup le trafic sur les deux axes de la descente. Une fois immobilisés, les chauffeurs s'étaient prestement volatilisés dans les ruelles de la favela sans demander leur reste.

Kiké eut à peine le temps de glisser sa moto sous les palans du camion que le trafic saturait complètement.

Les flics n'eurent d'autres choix que d'arrêter leurs machines de guerre devant ce barrage improvisé.

L'un deux balança sa moto par terre de rage.

Lorsque Kiké vit enfin la mer se profiler à l'horizon, il comprit qu'il était sauvé mais il ne ralentit pas pour autant.

En longeant la côte, ses jambes commencèrent à flageoler, ses bras étaient en coton. Il réussit tant bien que mal à atteindre Naiguata mais il lâcha sa moto et dut faire les derniers mètres à pied. Il parvint à se trainer jusqu'au quartier général del Tigre, aperçut son frère et s'écroula sur lui.

Miguel, lui avait encore une fois sauvé la mise in extremis.

Il avait promis à Guadalupe, sa mère, qu'il protégerait Kiké contre vents et marées mais celui-ci n'en faisait qu'à sa tête, il bravait tous les dangers et chaque jour tutoyait un peu plus la mort.

On aurait dit qu'il la provoquait.

Miguel, alias « El Chino », le troisième larron de la famille, était un « *Jefe* », un chef de bande.

Il était fin comme un fil de fer et n'avait pas la prestance ombrageuse de son petit frère. Mais avec ce grade, il avait la responsabilité d'un district tout entier, environ une centaine de soudards à commander.

L'espérance de vie d'un Jefe ne dépassait pas trois ans, en moyenne...

Car s'il ne mourrait pas exécuté d'une balle dans le ventre par un Catire, le *Jefe* serait sans nul doute trahi, poignardé dans le dos par un de ses fidèles *capo*.

Chaque district avait son organisation propre avec ses divisions de racket, maisons de jeu, boîtes de nuit, drogue, prostitution et bien sûr le lucratif commerce des *armas de fuego*.

Jamais la police militaire ne s'était risquée dans un *barrio*. C'étaient des zones de non droit qui obéissait à leurs propres codes.

Miguel en avait assez de couvrir son petit frère, de le sortir de toutes les embrouilles dans lesquelles il plongeait la tête la première.

Mais Miguel avait promis à sa mère. Et puis, il faudrait bien un survivant à la fratrie, un successeur au clan... Kiké serait le dernier.

Siempre hay sido asi ; il en avait toujours été ainsi.

Il ne faisait décidément pas bon être un homme à Naiguata !

Sous ce vieux dicton populaire que se répétaient les anciens, comme on égrenait son chapelet, se dessinait en filigrane une fatalité que Kiké était en train de comprendre.

On ne maîtrisait pas son destin à Naiguata, on ne s'appartenait pas non plus. En naissant dans ce lieu maudit vous ne faisiez que grossir l'un des rangs des deux principaux gangs qui se vouaient une haine féroce et se livraient une guerre intestine depuis la nuit des temps.

Mais vraiment ? En avait-il toujours été ainsi ? Pourquoi devait-il danser tous les jours avec la violence dans l'écrin du fatum et de la mort ?

Il aurait sans doute voulu avoir les mêmes préoccupations que ces gosses de riches qu'il devinait plus qu'il n'apercevait parfois à la plage, derrière ces hauts murs surmontés de barbelés et de miradors. Il aurait voulu avoir la même vie que ce Carlos qu'il avait braqué pas plus tard que cette après-midi.

À treize ans, Kiké avait déjà une ligne de vie bien encombrée par les meurtres, la prison, les vengeance, les embuscades, les holdups. La vie de ses voisins de château de sable semblait tellement plus légère. Ils vivaient dans un cocon protecteur de maisons ultra-sécurisées au sein de ghettos confortable.

Pourquoi son espérance de vie était-elle inversement proportionnelle à sa précocité ?

Ils occupaient la même vallée, mais dans des mondes superposés qui ne communiquaient pas entre eux, qui s'ignoraient même superbement.

Pourquoi l'ADN de la violence coulait dans ses veines et pas dans le sang des nantis ?

Siempre hay sido asi ; il en avait toujours été ainsi.

Le destin de Kiké était déjà scellé. Il n'était qu'un mort en sursis. Ce ne serait qu'une question de temps mais il savait déjà que ce serait avant ses dix-huit ans.

Pour être sûrs de ne pas pouvoir les laisser échapper à leur destin, l'organisation ancestrale du *barrio* avait bien fait les choses, pas moyen d'en réchapper.

Tignasse oxygénée, chaînes en or, piercings au coin des lèvres. Les gars d'El

Catire, étaient facilement reconnaissables.

Les types d'El Tigre, eux, étaient tous bruns, la peau basanée et portaient des tatouages virils à l'épaule.

Les anges contre les démons, les blancs contre les noirs : même au sein des quartiers les plus misérables, les malfrats reproduisaient toujours les schémas les plus simplistes.

Les gangs d'El Tigre et celui d'El Catire régnaient en maîtres sur toute l'économie parallèle du *barrio* depuis la drogue jusqu'aux armes à feu.

Ces deux gangs se partageaient d'ailleurs tout Caracas et ses 5 millions d'habitants.

Pas une prison, une route, une rue qui ne soit marquée par l'un des deux camps. Les dépêches du lundi matin dans le quotidien El Nacional et son bilan morbide désignaient de manière pernicieuse le vainqueur du weekend.

À Naiguata, la lutte avait été exacerbée par sa position géographique stratégique au carrefour de l'aéroport international de Maiquetia et de La Guaria, l'unique port de porte-containers du pays.

Enfin, sa proximité avec les clubs de plage, les hôtels de luxe et celle du port de commerce lui conférait une situation idéale pour alimenter en coke la jeunesse dorée de Caracas et exporter de plus grosses quantités de came vers des horizons plus cléments.

Chaque bout de rue de Naiguata avait été âprement disputé. Chaque degré d'escalier avait vu au moins l'un de ses membres déchiquetés sous les balles de l'autre bande.

L'origine de cette lutte se perdait dans les ruelles du bidonville, mais Caracas, la capitale, était devenue un monstre vorace et insatiable.

Caracas la métropole de tous les excès, de tous les paradoxes, des contrastes les plus flagrants aux disparités les plus criantes.

Des terrains de golf devant des bidonvilles, des prisons au milieu de lotissement derniers cris.

Les superbes villas sur les hauteurs toisaient ces monticules de briques séchées, empilement de cages à lapins, labyrinthes pestilentiels.

L'agglomération la plus dangereuse du monde comptait aussi le plus grand nombre de bordels.

Tel un junky toujours dans le besoin, la capitale exigeait chaque jour un peu plus, sa dose d'alcool, de jeux, de drogues, de putes, d'armes et surtout de sacrifiés sur l'autel du vice.

Six mois plus tard Samantha se retrouva à Cancun.

Quelle chance de damnée elle avait !

Passer de l'âge du Neandertal à la civilisation moderne en trois heures de vol, de l'anonymat le plus absolu au flash des photographes en trois coups de bistouri et un coup de baguette magique... Que son village perdu dans la jungle lui paraissait loin maintenant que son rêve était devenu réalité. Vues d'avion, les plages infinies de sable fin et le gigantisme des hôtels lui firent tourner la tête. Elle pouvait enfin croire en sa bonne étoile.

Elle fut cependant prise d'un léger doute. Dès son arrivée, son passeport lui fut immédiatement confisqué et un type aux allures de geôlier l'installa dans un dortoir sordide au-dessus d'une boîte de nuit qui semblait fonctionner 24 heures sur 24.

Une pop assourdissante, maelström des derniers tubes de la côte US, n'en finissait de leur taper sur le système.

Elle finissait même par psalmodier les paroles pendant son service. Car au début on lui demanda juste de danser sur des podiums en tenue sexy et de servir des verres aux clients.

Elle était un peu intimidée mais elle se rassura en se disant que c'était sans nul doute le prix à payer pour devenir mannequin.

Se voilait-elle la face ?

On lui avait suffisamment répété que d'ici peu elle participerait à des *shootings* de mode et à des castings. Mais au bout d'une semaine elle commençait déjà à revoir ses prétentions à la baisse.

Elle ne faisait pas rentrer assez d'argent, pas assez vite.

Le patron local des *Tigrés* avait son discours bien rodé : il lui montra les dettes qu'elle avait contractées pour ses opérations chirurgicales, les frais administratifs du faux passeport. Dès son premier jour sur place, elle avait environ 15 000 dollars à rembourser. Chaque jour qui passait alourdissait un peu plus l'addition.

On lui fit rapidement comprendre que ce n'était pas en servant des *frozen Margaritas* qu'elle allait être en mesure de rembourser ses arriérés astronomiques.

On lui força un peu la main au début, on lui expliqua qu'elle devait se montrer un peu plus entreprenante avec les clients.

Elle continua à jouer l'ingénue quelque temps mais c'était reculer pour mieux sauter.

Un jour, elle céda. Une fois et puis deux, elle emmena des clients pour une

« *lap danse* », une danse « privée », dans une de ces petites alcôves prévues à cet effet au premier étage de l'établissement. Sans même qu'elle ne s'en rende vraiment compte, elle avait mis un pied dans l'engrenage infernal de la prostitution.

Au bout d'un mois, elle s'était d'elle-même emprisonnée dans une cage dorée, à alterner les gâteries et autres plaisirs charnels. Au bout de six mois elle était devenue une esclave sexuelle qui enchaînait les passes.

À seize ans tous ses rêves de jeunesse étaient partis en fumée comme autant de chimères. Elle ne verrait plus jamais sa famille, ses amies, plus jamais son pays.

Qu'elle avait été sotte de se faire prendre à ce miroir aux alouettes, d'avoir cru dans les boniments de cet Alvaro de malheur.

Elle ne pouvait s'en vouloir qu'à elle-même.

Seule dans sa chambre, elle ferma les yeux sur sa vie perdue et se mit à sangloter comme une petite fille, sous les regards bienveillants d'un poster de Claudia Schiffer en bikini.

Dans un bus scolaire américain d'un jaune pisseux et délavé, une cargaison de princesses était sur le départ.

Le vieux car avançait comme un pachyderme usé, poussif, hésitant sur les derniers kilomètres qui le séparait encore de la vallée d'en haut comme on se plaisait parfois à désigner Caracas.

Un plateau à 1200 mètres d'altitude.

Comme à chaque fois, les adieux furent déchirants pour les familles. Les futures Miss, elles, avaient plutôt l'air excité ; une vie nouvelle, un nouveau corps, des voyages, sans doute la fortune et peut être même la gloire.

Pourtant, au fur et à mesure que l'autobus s'enfonçait dans la pesanteur du trafic, l'ambiance se fit lourde, les visages plus graves.

Certaines filles se mirent à pleurer, d'autres pianotaient fébrilement sur leurs portables d'ultimes SMS d'au revoir.

Pour ménager un peu Guadalupe, El Chino, avait promis à sa mère qu'il protégerait de son mieux Kiké , et il avait tenu parole.

Lorsque son frère eut quatorze ans, Chino lui avait obtenu la charge enviée de sélectionneur des Miss.

On l'avait rangé des voitures.

Au Venezuela, la Miss faisait partie des Institutions au même titre que le drapeau et l'hymne national : dans chaque école, chaque classe, depuis leur plus tendre enfance, toutes les filles ne vivaient que pour une seule et unique passion ; la beauté physique.

De la plus grande ville au plus petit village, des concours de Miss avaient lieu dès la maternelle. Ce pays pouvait s'enorgueillir d'avoir plus de Miss Monde et de Miss Univers que n'importe quelle autre nation au monde.

D'ailleurs, ne disait-on pas que le Venezuela était la terre promise des Dieux. Ils avaient tout reçu. Le meilleur climat, des ressources naturelles inépuisables et les femmes les plus belles de la planète.

Guadalupe plaisantait souvent sur leur chance de damnés... Pour rééquilibrer l'univers, les Dieux lui avaient aussi attribué le Vénézuélien : paresseux comme un Indien, indolent comme un Noir et arrogant comme un Espagnol !

Un des rôles de Kiké , à son humble niveau, était d'accompagner les futurs Miss jusqu'à la *Clinica* du Docteur Krüger¹ à Caracas.

À Naiguata, les concours nationaux avaient pris des allures de compétition

d'un autre genre.

Les bandes avaient vite compris que pour qu'une fille rapporte, il fallait l'adapter au goût des autochtones.

Les hommes Nord-Américains, les *gringos*, les préféraient blondes et bien en formes tandis que les Allemands et les Italiens avaient une prédilection pour les grandes minces et les Espagnols pour des femmes avec des fesses rondes et des lèvres pulpeuses.

Le responsable de la division » *Carne* » d'El Tigre supervisait ainsi plus de deux mille femmes sur les cinq continents.

Les plus moches n'avaient pas de chance. On ne prenait même pas la peine de les « transformer ». Elles partaient directement comme chair à canons dans les bordels de la côte orientale chinoise. C'étaient de véritables usines à sexe où chaque prostituée pouvait faire jusqu'à cent passes par jour pour les ouvriers désœuvrés de la zone économique spéciale de Shenzhen ou pour les joueurs ruinés des casinos de Macao.

À dix minutes la passe, il fallait avoir une sacrée endurance pour tenir la cadence.

Elles se retrouvaient en sous-vêtements bon marché derrière une immense glace sans tain, lascives et résignées attendant d'être appelées par leur numéro qu'elles tenaient à bout de bras sur une grosse pancarte blanche. Les manutentionnaires se pressaient agglutinés derrière la glace tels des enfants surexcités devant les vitrines animées des Galeries Lafayette un soir de Noël. Ils jouaient des coudes pour être les premiers à faire leur choix. À 100 Hong Kong dollars le coup, elles étaient extrêmement rentables mais n'avaient pas une espérance de vie des plus prometteuses. Au bout de une à deux années de ce rythme d'enfer, elles se laissaient mourir à petits feux en refusant de s'alimenter ou, se suicidaient avec ce qu'elles avaient sous la main. On en retrouvait pendues à la gaine de leur propre soutien-gorge.

D'autres se mutilaient d'elles-mêmes, se découpant leurs seins refaits au cutter, une manière de dire

« Je te rends mes faux seins, rends-moi ma liberté. »

Pour les filles sélectionnées pour les autres destinations, c'était une autre histoire. Les opérations de chirurgie esthétique étaient plus nombreuses et l'attention à la « marchandise » était tout autre. De véritables escortes-girls

traitées comme des mannequins.

Une des filles avait rapporté la rondelette somme de 500 000 dollars à Miami l'année précédente.

Chacun ses Miss, songea Kiké .

Kiké était impassible. Il se tenait à l'avant juste à côté du chauffeur et dévisagea une à une les jeunes filles.

Des rondes joviales et potelées, des fières et fines.

Elles avaient toutes en commun la fraîcheur de vivre et l'insouciance de leur jeunesse.

Mais dans ce pays de fous la compétition commençait tôt et recourir à la chirurgie esthétique était aussi banal que de se faire couper les cheveux ou de se repeindre les ongles.

L'initiative des seins siliconées émanait souvent des femmes elles-mêmes. Leurs maris n'avaient bien évidemment aucune objection. 45 000 femmes par an franchissaient le pas.

On aurait tout aussi bien pu appeler le Venezuela le pays des décolletés pigeonnants. Attention aux visiteurs non avertis.

De la caissière à la coiffeuse, chacune économisait des années entières de soldes pour s'offrir la nouvelle paire à la mode.

Selon l'ordre mondial des chirurgiens, le Venezuela était le troisième pays à avoir le plus recours au bistouri après des destinations aussi surprenantes que l'Iran et la Corée du Nord.

Le pays tout entier était complice de ce culte de l'apparence.

Et la tendance n'était pas prêt à s'inverser.

Dans les quartiers chics, 8 filles sur 10 de moins de 20 ans se faisaient opérer.

L'opération la plus tendance consistait en un package « boobs'n'hips, » ; une amplitude immense entre des implants mammaires surgonflés et une taille de guêpe par extraction des côtes.

Les Kardashian n'avaient qu'à bien se tenir !

Dans la haute, c'était le passeport pour un bon mariage, chez les pauvres un espoir de sortie. Mais pour les Miss des Cartels, la chirurgie avait une autre fonction.

Kiké, quant à lui, était indifférent à tous ces sujets de mode. Il ne les voyait déjà plus comme des êtres humains. À ses yeux ces femmes n'étaient plus que des sources de revenus, fers de lance de toute la stratégie du *barrio*.

En fonction de l'argent récolté, on pouvait acheter des armes, financer de gros coups.

La seule manne qui ne s'arrêtait jamais de couler quelques soient les aléas des

crises mondiales, c'était bien celle du sexe.

Les filles reversaient 80% de leurs revenus à El Tigre. Les plus grandes gagneuses prenaient elles-mêmes la responsabilité d'un cartel, un réseau local de prostitution. Elles assuraient ainsi l'hébergement, la surveillance et la protection des nouvelles recrues.

C'est sans doute pour cela que les Miss jouissaient d'une telle aura auprès de la communauté. Au-delà de leur sacrifice personnel, celles qui s'en sortaient faisaient perdurer l'histoire et la tradition du clan.

D'immenses volutes de fumée s'élevaient dans le ciel grisâtre et sans vie de l'après-midi.

Le docteur Krüger rognait à l'aide d'une mèche rotative le bout d'os d'un nez d'une jeune fille qui ne devait pas avoir treize ans... Une énième patiente de la journée.

Distrain, il jetait un œil de temps à autre sur l'écran de télé en retrait de la salle d'opération qui diffusait en boucle des images d'une mutinerie dans la prison de La Planta, en plein centre de Caracas.

On aurait dit une apocalypse urbaine. Depuis les toits du pénitencier, des dizaines de types encagoulés brulaient tout ce qu'ils avaient pu trouver, pneus, chaises... D'autres invectivaient les forces de l'ordre, pas du tout impressionnés par le déploiement de l'armée qui avait pourtant mis les gros moyens pour circonscrire l'émeute. Chars et hélicoptères tentaient d'éviter que l'étincelle de la taule ne mette le feu à tout le quartier.

Ils avaient formé un cordon sanitaire, une sorte de camp retranché d'Alesia pour éviter que les gangs ne viennent prêter main forte aux mutins.

Comble de l'ironie, la mutinerie était née de leurs refus d'être déménagés vers un lieu plus confortable.

Les détenus avaient mis des années à organiser leurs trafics au sein du pénitencier. Ils ne voulaient surtout pas perdre leurs privilèges chèrement acquis.

Krüger songeait intérieurement qu'il n'y avait qu'une ville comme Caracas où, pendant que la moitié de la ville était au bord de la guerre civile, l'autre vaquait à ses occupations comme si de rien n'était.

Son cabinet ne désemplissait pas, et aujourd'hui encore, sa salle d'attente était aussi comble que les autres jours.

Une partie de son business venait de ces snobinardes ménopausées qui venaient se refaire faire tout ce qui n'avait pas encore été retouché, c'est à dire plus grand-chose

Mais le Doctor faisait une majorité de son chiffre d'affaires avec les bandes de Caracas.

Sa clinique privée occupait les trois derniers étages du centre commercial San Ignacio, le plus huppé de Caracas, à quelques encablures du Country club et de ses habitants nantis.

L'odyssée du Docteur Krüger avait commencé en 1944, au moment où la plupart des dignitaires nazis, sentant le vent tourner, décidèrent de refaire leur vie dans les pays d'Amérique du Sud, principalement le Brésil et l'Argentine.

À l'époque le docteur Krüger n'avait que vingt ans et n'était qu'un simple aide-soignant d'un des docteurs du camp de concentration de Bergen-Belsen en Allemagne Orientale.

La défaite arriva et consista à métamorphoser des visages de chefs nazis célèbres afin de leur permettre de se fondre dans la nature avant la fin inéluctable de la guerre.

Alors que les GI's étaient déjà aux portes du camp, l'équipe médicale se fit elle-même justice en se pratiquant les mêmes expédients mais pas pour les mêmes raisons : les médecins militaires craignaient plus des Nazis eux-mêmes que de la justice internationale.

C'est durant cette opération de dernière minute que le docteur Krüger perdit un œil.

À l'arrivée des soldats américains, les chirurgiens n'eurent qu'à endosser les uniformes des prisonniers.

Une fois « libéré », l'interne Krüger s'embarqua sur un vieux vapeur rafistolé.

Au moment d'une escale au port de Caracas, il décida de quitter ses camarades de voyage bien encombrants qui continuèrent leurs périples jusqu'à Buenos Aires.

Bien lui en avait pris, car dès le début des années 1960, le boom pétrolier fit de Caracas une des villes les plus dynamiques du monde au même titre que New York ou Rio.

Bientôt, les nouveaux riches ne surent plus trop quoi faire de leur argent et commencèrent à s'intéresser à leur apparence physique. Le docteur Krüger fut un des premiers à proposer des prothèses mammaires à ses riches clientes, et depuis ce jour béni, son cabinet n'avait pas désempilé.

40 chirurgiens, 200 infirmières ; sept départements spécialisés depuis les interventions les plus minimes aux innovations les plus délirantes. Il avait par exemple découvert qu'en cassant les jambes de ses patientes, il pouvait leur faire gagner jusqu'à huit centimètres de hauteur lors de la soudure des os brisés.

Son travail était sa seule motivation.

Il était non seulement un homme immensément riche et respecté, mais il était

aussi une figure emblématique de tout le pays. Pas une Miss qui ne soit pas passé sous son bistouri avant de participer aux concours de beautés internationaux.

7 miss Monde, et 7 Miss Univers à son compteur. Le Venezuela totalisait le plus grand nombre de récompenses et toutes portaient sa signature... Son nez, ses mensurations...

Les Miss Krüger !

Les actrices, les princesses royales, les nouveaux riches... Le monde entier se pressait dans son cabinet. Il avait fixé les nouveaux canons de beauté, les standards de la Barbie et du Ken du XXème siècle.

Anecdote croustillante, il n'était pas rare de voir à la même table d'un diner plusieurs femmes ayant le même profil, le même nez aquilin issu de cette course à la beauté plastique.

Un dimanche par mois, « *El Doctor* », comme on se plaisait à l'appeler, se rendait dans les quartiers défavorisés et pratiquait gracieusement des opérations pour réparer les becs de lièvres d'enfants nécessiteux.

Un saint que cet homme.

Les filles arrivèrent enfin devant le centre commercial San Ignacio, siège de la clinique privée. Deux immenses tours de briques aux contours arrondies autour d'une circonférence ovale.

Tout empestait le luxe.

Les sols étaient ciselés de marbre de Carrare, et des fougères arborescentes dégouлинаient des balcons en autant de jardins suspendus. Les ascenseurs translucides semblaient flotter dans les airs. La fournaise de la ville semblait bien loin de ce cadre enchanteur qui respirait le calme et la volupté.

Kiké et sa clique détonaient un peu dans cet univers clinquant. Le garçon fit discrètement rentrer le petit bus et sa quinzaine de dauphines dans le parking souterrain pour les faire monter par l'entrée des artistes. De là, un ascenseur privé emmenait directement les clients les plus importants, ou les plus gênants, au troisième étage de la clinique, où les bureaux du docteur jouxtaient ses appartements privés, un immense penthouse qui surplombait toute la cité.

Vêtu d'un costume en lin blanc et de son légendaire panama, le docteur prenait le frais sur son immense terrasse.

Les volutes de fumée du pénitencier dissimulaient maintenant presque complètement les rues alentour.

Ce brasier ardent contrastait avec le massif de la montagne Avila qui dominait tout le centre de Caracas et rassurait par sa tranquillité massive et verdoyante. Cette jungle était en répit. Un jour ou l'autre, la nature reprendrait ses droits sur la chape de béton et les lianes ne feraient qu'une bouchée de cet urbanisme dantesque.

La ville était en sursis permanent. Tôt ou tard elle disparaîtrait sur ses fondations.

Le docteur accueillit chaleureusement Kiké.

Comme un père accueille son fils.

Ils se serrèrent longuement dans les bras et continuèrent encore de se tapoter le dos pendant de longues minutes.

« -Kiké !

Te voilà enfin !

Tu as vu cette histoire de prison ! J'espère que ça ne t'a pas gêné pour arriver. Cette ville est folle ! Pendant que j'opère les plus belles femmes du monde, d'autres sont en train de brûler vifs en plein centre-ville ! »

Kiké éclata de rire. Il aimait bien cet homme bourru et un peu brusque, qui n'y

allait pas par quatre chemins pour s'exprimer.

« Doctor, c'est à cause de tes filles que les mecs de la Planta sont devenus fous. Ils seraient prêts à tout pour les voir avant de crever ! »

Ils explosèrent de rire tous les deux. De ces rires francs et bruyants qui éclairèrent une après-midi terne.

Les filles autour d'eux les regardaient d'un air bizarre et faussement ingénu.

D'un coup d'œil furtif il les aperçu, immobiles et souriantes et il prit Kiké un peu à part sur la longue terrasse.

Tout en contemplant la frise infinie de gratte ciels, il lui glissa sur le ton de la confidence

« Tu vois Kiké, ce que je préfère avec tes filles c'est que ce sont des diamants bruts

La matière est toujours de première qualité, mais il faut mon expérience pour voir le potentiel derrière chaque corps. C'est ce que je préfère dans mon travail d'orfèvre ; trouver la bonne face à polir, le nombre de carat final et surtout la bonne combinaison, l'équilibre magique, le nombre d'or... »

Kiké acquiesça.

Alignées sur une ligne imaginaire elles attendaient leur tour en se tortillant, aussi impatientes que nerveuses de passer sous le scanner del Doctor.

Kiké fit les présentations, Eugenia, Patricia, Samantha...

El Doctor serra la main et balaya chacune d'elle d'un aperçu rapide et professionnel.

Il faisait ses commentaires à chaud que Kiké appuyait d'un hochement de tête.

« -Eugenia a de bonnes épaules on pourra lui injecter jusqu'à 50 milligrammes.

Isabella est trop chétive, je la reprendrais dans un an lorsqu'elle aura pris du poids. »

Les filles étaient impassibles... Mais elles voulaient toutes se refaire faire une partie de leurs corps et essayaient d'influencer le docteur par quelques minauderies.

Il arrivait qu'une femme de ménage épargne le salaire de toute une vie pour une paire de seins. Ou juste une liposuccion...

Alors se retrouver devant El Doctor pour un « *extreme makeover* », ça valait le coup de tenter son petit numéro de charme.

Pour l'aider dans sa lourde tâche on avait confié à Kiké l'aide de sa cousine Mariella qui avait à peu près le même âge.

À deux ans, la petite Mariellita, dite Ita, accompagnait sa maman le long des plages pour des massages sur le sable.

En quatre années de dur labeur la maman avait économisé suffisamment d'argent pour importer des USA le nec plus ultra du matelas de massage et avec sa valise sous les bras elle eut enfin accès aux clubs select des zones résidentielles.

Si Isabella, la mère au fort gabarit avait la puissance des forts des halles, Ita avait des doigts de fée.

Un jour que sa mère répondait au téléphone, c'était Ita qui, du haut de ses 8 ans s'était mise d'elle-même à masser le client.

Elle avait vu sa mère faire pendant tant d'années, qu'elle connaissait les gestes par cœur, elle sentait intuitivement les courbatures, les nœuds du dos.

Devant l'air ébahi du client, sa mère comprit que non seulement sa fille avait des doigts de fée mais peut être même en or.

Le binôme assurait un massage à quatre des plus recherchés dans tout Caracas.

Les effets de contrastes de la mère et de la fille massant ensemble étaient saisissants.

Au fur et à mesure que les mains expertes d'Ita faisaient des merveilles, le regard des hommes changeait. Sa mère feignait d'ignorer le regard lubrique des hommes

Mais dès l'âge de dix ans, la petite reçut sa première relance pour aller plus loin que le bas du dos et à douze ans, sa première proposition vraiment malhonnête.

Devant l'empressement toujours plus impétueux des clients, Isabella du s'avouer vaincue, et préféra perdre sa meilleure associée que de la lancer dans la prostitution aussi jeune.

Elle supplia son neveu Miguel, de trouver un boulot décent pour sa fille. Il ne pouvait rien refuser à la sœur de Guadalupe et comme il se devait de protéger Kiké, il fit de même avec sa cousine germaine.

Mariella s'accomplissait parfaitement des tâches de son nouveau job. Elle accompagnait les filles du clan durant toutes les phases de l'opération jusqu'à leur convalescence.

Les adolescentes appréciaient la délicatesse gracile de Mariella. Elle savait trouver les mots justes et soulageait les futures miss de ses doigts magiques.

Kiké aussi appréciait sa présence. Sa frustration d'être tenue à l'écart de l'action était compensée par la compagnie de sa cousine qu'il considérait un peu comme la sœur qu'il n'avait jamais eu.

Le temps lui paraissait moins long à ses côtés. Ils se moquaient de leurs tantes respectives et partageaient la complicité d'avoir grandi ensemble. Parfois ils profitaient de leurs longues journées d'attente dans la capitale pour s'échapper des après-midis tout entiers. Ils se baladaient alors dans les centres commerciaux dernier cri, et rêvaient derrière les vitrines achalandées de vêtements inaccessibles. Ils allaient aussi se mater les derniers films américains au cinéma du coin et s'empiffrer de pop-corn comme n'importe quels adolescents.

Cousins contemporains, leurs moments partagés à l'abri du tumulte des bandes étaient autant d'instant de complicité et de légèreté partagée.

Un jour que Kiké et Mariella défaisaient délicatement les bandages d'une future Miss, leurs doigts se frôlèrent doucement.

Kiké sursauta au contact de sa peau si délicate.

Leurs mains se fermèrent l'une sur l'autre devant la fille encore privée de la vue par ses pansements.

Mais comme deux amants pris sur le fait, ils délièrent aussitôt leur emprise, gênés par autant de proximité physique.

Ils prirent l'attitude de ceux pour qui rien ne s'était rien passé.

Mais un trouble étrange saisit bientôt Kiké qui ne voyait pourtant dans la gent féminine qu'un revenu comme un autre.

Mariella et Kiké s'aimaient sans doute d'autant plus fort que leur amour leur était interdit. Leur relation était vouée à l'échec. Jamais ils ne se seraient avoué leurs sentiments l'un pour l'autre. De toutes façons, l'union de deux cousins, membres de surcroît d'El Tigre ne laissait pas augurer d'une progéniture nombreuse.

Les règles étaient claires et univoques. Il n'y avait jamais d'exceptions à la loi du clan.

Le destin de Mariella était lui aussi gravé dans le marbre. Tôt ou tard, elle irait rejoindre les hordes de *latinas* qui échoueraient inlassablement dans les sordides

boîtes de nuit de Cancun où des étudiants américains avinés auraient l'impression de les draguer... Jusqu'à l'addition finale.

Personne ne s'appartenait vraiment au sein d'El Tigre. Ils n'étaient tous que de simples rouages d'une organisation tentaculaire qui les dépassait totalement.

Certains avaient déjà essayé de trouver une troisième voie entre les mines et les gangs. Beaucoup avaient essayé d'échapper à leur destin en faisant de petits boulots, jardiniers, mécaniciens, manutentionnaire sur les plateformes pétrolières ou parfois même dans l'armée. Mais tôt ou tard la loi du talion les rappelait toujours à son bon souvenir.

Mariella avait eu beau essayer de convaincre Kiké de partir dans le droit chemin, ce n'était pas ses cinq tatouages de tigres sur ses avant bras, (autant que de frères tués pour la cause), qui allait pouvoir l'aider à se fondre dans la nature. Sa fortune était marquée au fer rouge comme celui des bagnards des galères.

Des morceaux de goudron fondu témoignaient çà et là de la fonction première de ce terre-plein central. Situé au cœur de la *favela*, le parking était le point de départ de tous les travailleurs vers la capitale et jouait un rôle de no man's land entre les deux camps ennemis.

Ce soir les alizés étaient gorgés de parfums marins.

Un petit marché s'était improvisé à côté des bus branlants. Les stands croulaient sous des quartiers de bananes, des mangues gorgées d'eau, des avocats de la taille d'un ballon de rugby, des papayes appétissantes....

Sur d'autres étals, des vendeurs de disques à la sauvette rivalisaient de décibels sur fonds de *reggaeton*, de *merengue* et d'autres rythmes *llaneros* endiablés. Les sons se mélangeaient en une cacophonie tonitruante donnant des allures de fête permanente à cette petite station balnéaire flanquée à dos de colline.

À l'autre bout de la place principale, une partie de foot endiablée avait pris corps. Les deux pieds arc-boutés dans la boue, Kiké se préparait pour son shoot final, le goal qui devait assurer la victoire à son équipe.

Jouant avec son instinct, il regarda à peine les cages du gardien, dribbla un dernier adversaire et tira de toutes ses forces...

« Goal ! Goaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaal ! Golazo de Kiké *El Leo* ! »

Tel un avion, les bras en croix, la chemise remontée sur le visage, Kiké courut dans tous les sens pour célébrer son but, tandis que ses coéquipiers essayaient de l'attraper et de le renverser à même le sol pour l'embrasser.

Il slaloma entre les flaques de boue profondes et réussit à éviter ses amis pour tenter de récupérer le ballon qui roulait encore doucement sur lui-même.

Silence de plomb...

Le ballon roula encore un temps, comme au ralenti, puis s'arrêta net au pied d'un gros pick-up.

Kiké tout affairé à devenir champion du monde de son quartier ne les avait même pas entendus arriver.

Les véhicules s'étaient immobilisés en arc de cercle au milieu de l'esplanade.

Les longues colonnes interminables de travailleurs épuisés qui descendaient des bus bondés disparurent aussitôt.

Du haut de leurs vans, des types s'invectivèrent dans un espagnol aux accents créoles quasi incompréhensible pour les non-initiés.

Pendant qu'un des gars tenait en joue les footballeurs, les autres balancèrent

de leurs *camionetas* des cadavres atrocement mutilés.

Un par un les corps tombèrent lourdement sur le sol dans un écho mat et sourd.

Incrédule, immobile, Kiké ne bougea pas.

Kiké n'avait pas peur. Kiké n'avait plus peur.

Les autres enfants n'avaient pas demandé leur reste, ceux qui n'avaient pu déguerpir étaient paralysés sur place.

Kiké, lui, les toisa du regard.

Même s'il ne les avait jamais vus d'aussi près, il les identifia immédiatement. Des *Catirés* de la pire espèce, la bande qui contrôlait la partie Est du village et le trafic de coke de toute la région.

Eux aussi l'avaient reconnu.

Une fois les six corps balancés, ils firent mine de lui tendre un paquet, qu'ils lancèrent finalement en l'air. Kiké l'attrapa instinctivement au vol.

Dans le sac de toile, gisait en un immonde trophée, la tête de Miguel son grand frère, la langue pendante et les yeux exorbités.

Un des types lui gueula :

«*Tu eres el proximo !* Tu seras le prochain ! »

Le message était clair...

Une dernière rafale dans les airs et les 4x4 redémarrèrent en trombe arrachant à la route des nuages de poussière.

Devant lui, six corps ligotés au fil de fer barbelé gisaient en une pyramide difforme.

Kiké avait déjà entendu parler de ces mises en scène. De la suite du spectacle aussi...

L'opération avait duré moins de trois minutes montre en main. Kiké vivait maintenant un songe éveillé. Malgré la rage qui envahissait son esprit, Kiké était étrangement calme.

Il avait l'impression que le monde s'était arrêté autour de lui.

Il se mit à flotter dans les airs, il dominait maintenant la scène en tournoyant sur lui-même. Il continuait de voir le ballon rouler...

Il revoyait Miguel lui apprendre à jouer au foot, l'avant-goût des bagarres, l'amorce des armes à feu, les premiers tours en moto, les premiers joints...

Il voguait dans les airs et entendit soudain sa mère les appeler pour venir manger...

Ce cri le ramena violemment à sa pénible réalité.

Les femmes arrivèrent en gémissant, avec leurs petits cris de chouettes effrayées, puis peu à peu se mirent à hurler sauvagement telles des hyènes en furie :

“¡ Dios mio ! ¡ Mi hijo ! ¿ Porque lo mataron ? ”

Elles griffèrent les visages sans vie, s'allongèrent sur leurs corps, se frottèrent aux cadavres afin de s'imprégner de leurs dernières odeurs.

Bientôt une foule compacte et silencieuse les entoura. Pas un murmure ne filtrait.

Les hommes étaient résignés. Certains tenaient fermement leur *machetta* à la main, d'autres ôtèrent leurs casquettes devant ce spectacle macabre.

Mais la curiosité morbide les accaparait tous, l'emportait sur tous les autres sentiments.

Comment ceux d'en face les avaient tués, quelles techniques de torture avaient-ils utilisés ?

Ici-bas, on respectait la mort comme une personne à part entière.

Et puis, lentement la vie reprit ses droits...

Sans un mot, chaque famille s'affaira à récupérer le corps qui lui appartenait,

son sinistre dû.

L'habitude prit le pas sur la douleur. Leurs regards résignés accusaient le poids des gestes tant et maintes fois répétés, usés, fatigués.

Les chambres funéraires étaient déjà prêtes. Ce soir le rhum, *el ron*, coulerait à flots.

La mort se célébrait comme la vie, comme un cycle à franchir pour atteindre l'au-delà.

Kiké incrédule observait la tête de son frère. Son visage ensanglanté, ses yeux énucléés dépassaient l'entendement de la souffrance.

Il la saisit dans ses bras comme il aurait saisi son ballon et s'éloigna du terrain sans un mot.

Il n'était pas triste. C'était écrit. Miguel mourrait avant ses vingt ans. La loi du fatum.

Il hésitait à rentrer. Il savait déjà ce qui l'attendait là bas. La rencontre au sommet avec les *capos*, les discours de vengeance, les serments par le sang, dans le sang.

Les paroles en l'air, les actes irréfléchis. Les supplications des femmes, de la *mama* pour implorer l'arrêt de ce cercle vicieux.

Mais pour l'instant Kiké doutait du chemin à suivre dans les dédales des ruelles.

L'affreuse rumeur se propageait comme une trainée de poudre.

Elle épousait les formes floues de l'obscurité naissante, elle grimpait les degrés marche après marche, s'immisçant dans l'intimité de chaque maison. Elle pénétrait par les fenêtres de chaque bicoque, et partout les mêmes réactions, les mêmes gestes.

Sur son passage les visages se fermaient, les têtes s'inclinaient respectueusement en se signant.

La rage montait doucement mais sûrement en lui.

Il avait besoin de se retrouver une dernière fois seul avec son frère.

Sous une pluie battante, le petit rire des tôles prenait une résonance sarcastique. Son goutte-à-goutte scandait le temps que Kiké tentait de fuir.

Il s'enfonçait au plus profond de la nuit tandis que l'averse s'écoulait à travers les venelles comme une rivière en crue.

Sans savoir par quelle magie noire, il se retrouva devant le seuil de la chambre funéraire.

Des heures qu'il marchait sans but et ses pas l'avaient conduit là où sa tête ne voulait pas aller. Ou peut-être était-ce l'inverse ?

Par le bâillement de la porte, on n'apercevait que les flaques noires et grises piquées de pluie, mais dès que sa silhouette apparut dans l'embrasement de l'entrée, tous les regards s'aimantèrent vers lui.

Trempé jusqu'aux os, Kiké déchira la foule qui s'écarta sans un murmure.

Les six corps gisaient alignés les uns à côté des autres, éclairés par la lumière rougeoyante des torchères.

El Tigré en personne le fixa du regard et lui tendit une kalachnikov sans un mot.

Il serait le prochain martyr. Il devait réparer l'affront fait à sa famille, laver l'honneur souillé dans le sang de l'ennemi.

Pas de répit.

Plus de Miguel pour le protéger c'était maintenant à lui de le venger et de mourir.

Rédemption par le sang.

On ne lui laissait pas beaucoup plus d'espoir qu'une balle dans la tête.

Kiké devait mourir ce soir pour réparer le pauvre honneur de sa pauvre famille !

Il posa la tête manquante au sommet du corps de son frère.

Il serait le dernier, le septième, l'ultime recours.

La haine coulait dans son sang mais en croisant le regard de Mariellita, discrètement adossée contre un mur en alcôve en retrait de la salle, il sentit une autre dose d'adrénaline, plus forte encore, l'emportant sur tout sentiment de châtement... Sa survie !

Dans un geste irréfléchi, Kiké reprit la tête de son frère et repartit en courant vers le haut du village.

L'assemblée assista médusée à la scène mais sa mère n'avait pas bronché.

Lupé comprenait.

Elle avait toujours su que de tous ses fils, c'était Kiké le plus fort, le seul, l'unique vrai tigre du clan. Qu'ayant été blessé, il deviendrait invincible. Le seul qui s'élèverait au-dessus de l'adversité, au-dessus des morts.

Mariella courut à sa suite tant qu'elle put en criant son nom.

Mais Kiké n'entendit pas.

Il n'entendait plus, il ne voyait plus.

Se hissant vers le haut du village, indifférent aux gouttes qui coulaient sur son visage il marmonnait inlassablement :

« Je ne veux pas mourir comme un chien, mes tripes gisant sur la place du village. Je ne veux pas crever dans les mines... »

Ce n'était plus l'instinct de vengeance qui coulait dans ses veines mais bien celui de la vie.

Kiké reprit bruyamment son souffle au sommet de la colline, les yeux hagards. Mariella l'avait enfin rejoint.

Ils avaient trouvé refuge dans un ancien monastère abandonné sur les hauteurs de Naiduata.

L'aube pointait derrière les lourdes rayures de l'averse nocturne.

Il portait toujours la tête de son frère enfouie sous son bras gauche. Il la posa doucement sur le sol de dalles brisées.

Il se mit à griffer fébrilement le sol à mains nues et l'enterra à même la cour du cloître, la face tournée vers la mer.

Depuis le péristyle délabré, ils dominaient toute la ville qui brillait de ses milliers de petits lampions, humbles lumières dissoutes d'une crèche.

Au loin, à l'horizon, défilaient ces lourds portes-containers, leur longue inertie donnait l'apparence de vaisseaux fantômes dans la moiteur de la nuit.

Kiké tenait maintenant de toutes ces forces la Kalachnikov entre ses mains.

Mariella fit des gestes tout en douceur, et sans un mot lui déplaça un à un les doigts qui enserraient le canon. Elle se saisit enfin de la crosse et posa doucement le fusil d'assaut à terre.

Puis elle lui reprit sa main et la serra très fort avant de la glisser sous son chemisier.

Une manière comme une autre d'exorciser le mal.

Elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Elle ne connaissait pas les gestes... Mais elle savait aussi que, si elle perdait Kiké ce soir, elle se perdrait elle-même à jamais. Elle essayait de faire bonne figure mais elle était dans un état de désespoir proche de celui de son cousin.

Kiké avait déjà le cœur ciselé de pierre. Miguel, son frère était son dernier soutien, son roc. Maintenant qu'il était crevé à dix pieds sous terre il ne savait plus sur qui il pourrait compter, où étaient les siens, qui étaient-ils ? Sa mère ? Les Tigrés ? Mariella ?

Il lui fit l'amour maladroitement, violemment, la pénétrant d'un seul coup, à la hussarde. Ita se mordit les lèvres en étouffant un cri, et resta prostrée à terre de longues minutes, à demi nue, une fine ligne de sang coulant entre ses cuisses.

Kiké s'était redressé aussitôt et se revêtit sans un mot, sans un regard pour sa

victime expiatoire.

Il saisit la kalach et tira une rafale en l'air en hurlant de désespoir.

Dans un atelier clandestin, à l'hygiène incertaine et à la moiteur tropicale, un type aussi noir que sa tignasse de dreadlocks s'acharnait sur Kiké.

Il était penché sur son dos et semblait danser sur le rythme lancinant de Bob Marley. La musique aurait couvert sans aucun mal les cris de Kiké mais aucun son ne sortait de sa bouche pourtant crispée dans un immense rictus de douleur.

Pour chaque frère tué, Kiké se tatouait un tigre sur son corps, il n'y aurait pas d'exception à la règle.

Miguel serait le sixième et dernier tatouage.

Chaque empreinte au fer rouge agissait comme une sorte de talisman, une amulette de protection, un pouvoir supérieur capable de lui conférer une force magique.

Il allait tellement en avoir besoin.

Deux têtes de tigres sur chaque avant-bras... deux autres sur ses pectoraux saillants. Le dernier sur son biceps droit. Pour honorer dignement Miguel, il avait dû se rendre à l'évidence ; faute de place, il se l'était fait tatouer sur toute la surface du dos.

Sa décision était prise. Il demanda une rencontre au sommet avec *El Tigré* lui-même, le commandant en chef du cartel de Naiguata. Puis il rassembla l'ancienne équipe de son frère.

Kiké jouissait déjà d'une certaine aura et d'une emprise naturelle sur les hommes. Son caractère avait été forgé par la perte de ses six frères et par le prestige de feu son frère Miguel, alias *El Chino*.

Mais aujourd'hui, il en faudrait beaucoup plus pour convaincre sa petite troupe de le suivre et de remettre leur destin entre ses mains.

Monté sur un pick-up, Kiké cherchait ses mots, sa voix..., en vain...

Il racla sa gorge et tenta de se faire écouter, mais le chahut ambiant semblait l'ignorer totalement, voire le mépriser.

Certains soldats lui tournaient même le dos. D'autres devisaient tranquillement en buvant des bières.

Kiké perdit patience. Il sortit son *Glock* 45 et visa le goulot d'une bouteille qui explosa dans les mains d'un guérillero.

D'un coup, un tumulte sourd se fit.

La foule des soldats ne l'ignorait plus. Elle lui était dorénavant carrément hostile.

Les regards s'aimantèrent alors vers ce petit mec d'un mètre 65 qui brandissait son flingue dans les airs comme un illuminé.

Son torse nu semblait dur comme de l'acier, noueux et musclé comme un fil de fer.

L'âge ne jouait pas de rôle au sein des Tigrés.

Seuls la bravoure et le courage au combat avaient de la valeur.

Le soleil dans son dos rendait son ombre ardente et faisait briller de manière insolite les reflets de ses tatouages, les rendant presque vivants.

Les recrues en contrebas étaient obligées de se protéger du regard en le fixant.

Il commença d'une voix d'outre-tombe, rauque et cassée par des nuits sans sommeil :

« Mes frères... »

Il marqua un long moment d'attente. Comme s'il se désistait. Comme s'il n'allait pas aller plus loin... Puis, il reprit d'une voix presque enrouée :

« Vous savez tous qui je suis. Je suis le dernier d'une race. Je suis « *El Leo* ».

Vous aimiez votre chef comme un frère, j'aimais mon frère comme un chef.

Notre chair se souviendra à jamais de son sacrifice pour la cause.»

À l'évocation de Miguel, il vit les visages se faire plus graves, il sentit l'attroupement frémir. Certains types hochèrent la tête, tandis que d'autres acquiesçaient d'un regard grave.

Le silence se fit enfin dans l'assemblée. Bon début...

Il était lancé... Plus rien ne l'arrêterait. Sa voix ne tremblait plus et déchirait maintenant la masse de sa force, l'enveloppant comme un gant de fer :

« C'en est fini des morts inutiles. Des vengeances aveugles.

Il est temps d'être plus fort que l'ennemi, d'être plus fort que soi-même. »

Les visages s'étaient animés, la foule se fit plus compacte et semblait avoir mué en un seul corps qui se soulevait à chaque mot. Les hommes buvaient ses paroles.

« J'ai un plan pour battre Les Catirés.

J'ai un plan pour les battre là où ils ne nous attendent pas.

Nous allons les attaquer là où ça fait le plus mal... directement à la *plata*, au pognon !

Aidez-moi à reprendre dignement le flambeau de mon frère, et je vous promets que vous ne le regretterez pas.

Je vous demande humblement de me laisser vous guider jusqu'à la victoire finale. »

Aux acclamations et aux rafales en l'air, Kiké comprit qu'il avait gagné son pari. *El Tigré* monta alors sur le pick-up à ses côtés et, ultime adoubement, il brandit les bras de Kiké dans le ciel, tel le vainqueur d'un combat de boxe.

Les vivats redoublèrent et les hommes scandèrent le nom d'*El Leo* pendant de longues minutes.

Il avait su trouver les mots qu'il fallait pour remporter l'adhésion de ses guerriers et devenir un *jefe*.

À quinze ans, Kiké était enfin devenu un homme.

Sergio et Manuel avaient parcouru plus de trois mille kilomètres en deux mois. Ils avaient fait de l'auto-stop à l'arrière de véhicules sans vie, ils avaient traversé des vallées verdoyantes à perte de vue, des forêts interminables à bord de camions chargés d'essences rares, ils avaient même fait deux semaines de pirogue sur l'Orinoco avec des Yanomani qui en avaient profité pour leur dérober leurs maigres pécules. C'était pourtant bien connu : il n'y avait pas plus chapardeurs que cette engeance de vermine d'indiens pygmées.

Mais leurs efforts furent récompensés. Au bout de ce périple harassant, ils avaient enfin atteint la *mina Del Callado* perdue au beau milieu de la jungle amazonienne.

En arrivant sur la langue de sable, ils sautèrent sur la berge et à demi agenouillés dans l'eau, ils se congratulèrent longuement dans les bras l'un de l'autre, les larmes aux yeux. Ils n'y croyaient toujours pas, ils avaient réussi à atteindre leur but ultime.

Ils avaient enduré le pire, la chance ne pouvait que leur sourire à présent.

Les Yanomanis les regardaient d'un air médusé. Ils ne comprenaient sans doute pas pourquoi deux types se réjouissaient d'avoir été conduits à l'échafaud.

Mi-inquiets, mi-désabusés, ils ne demandèrent pas leur reste et repartirent immédiatement sur le fleuve sans même un au revoir.

Il n'était pas bon de saluer les morts.

À Naiguata aussi, Lupé les avait donnés pour morts dès le premier jour de leur départ.

Les deux frères marchèrent encore quelques kilomètres jusqu'à un parapet naturel qui dominait tout le village. De là où ils étaient, ils bénéficiaient d'un panorama unique pour contempler à leur guise leur prochaine fortune.

Mais l'allure de la mine les laissa stupéfaits.

En lieu et place d'une ruche bourdonnante, ils tombaient sur une fourmilière très organisée.

Entourée de grillages et hérissée de fils barbelés, une trentaine de maisons bordait la piste d'atterrissage qui servait accessoirement de route principale. Le tarmac de boue détrempée traversait le bourg de bout en bout.

À la vue des meurtrières, il semblait que l'unique tour de contrôle jouait aussi le rôle de mirador central, des soldats en treillis faisaient les quatre cents pas,

tandis que d'autres interdisaient tout accès devant l'entrée d'une excavation profonde.

Ils avaient rêvé pendant des mois de cette ruée vers l'or des temps modernes. Ils s'attendaient au Far West, ils se retrouvaient devant un camp de travail carcéral.

Revenus de leur déception, ils s'avancèrent le pas hésitant jusqu'à l'entrée du camp où les accueillit un planton dans un uniforme de toile qui ne portait ni insignes, ni matricules...

Un mercenaire...

Du long de leur périple, les deux frères n'avaient pas fière allure. Ils demandèrent au soldat s'il y avait du travail.

Le garde leur répondit d'un cinglant « *Si hay !* » en claquant des talons et d'un signe de tête les invita à le suivre.

Ils franchirent un check-point des plus sommaires où ils durent abandonner coutelas et autres armes blanches.

Dans une vulgaire casemate, ils échangèrent leurs vêtements élimés contre des uniformes difformes aux numéros marqués au pochoir.

Perplexes, ils endossèrent ces frusques de bagnards et emboîtèrent le pas au garde-chiourme qui les escorta jusqu'à leur baraquement.

Tout en les accompagnant à leur dortoir, il leur expliqua quelques règles élémentaires de survie s'ils comptaient faire de vieux os dans le coin.

Les chambrées étaient installées dans des cabanes insalubres adossées à flanc de mine.

Les salaires étaient misérables, les horaires exténuants, les rations inexistantes. Seuls les hors-la-loi et les repris de justice acceptaient ce type de contrat.

Sergio et Manuel repensèrent aux trois mille kilomètres qu'ils venaient de parcourir, visualisèrent les souffrances qu'ils avaient endurées et renoncèrent intérieurement à leur retour. Ils trouveraient bien un moyen de barboter une partie de la galette une fois bien installés dans la place.

En tout cas, on ne leur avait pas menti, seuls des forçats endurcis aux pires geôles fascistes devaient être en mesure de survivre à ce type de traitement.

Le travail était harassant et les types mouraient à même les galeries souterraines, en poussant des wagons remplis à ras bord de terre précieuse.

Ils avaient beau être volontaires et « salariés », les matons leur distribuaient indifféremment des coups de matraque.

Ceux qui ne ployaient pas sous les coups succombaient aussi sûrement de la fièvre jaune ou de la dengue.

Pas de dispensaire dans le camp, on pouvait apparemment s'en passer. Mais, comme s'il était prédestiné à l'usage d'un peloton d'exécution, un des pans de mur du bivouac était criblé de balles.

Dès le deuxième jour Manuel chuchotait ses doutes à Sergio au bord du hamac qu'ils partageaient pour de trop courtes nuits réparatrices.

« Sergio, il faut qu'on se tire d'ici au plus vite. On va tous y passer ! »

Sergio avait d'autres ambitions. Comme tout voleur qui se respecte, il voulait étudier les plans, l'organisation, la hiérarchie. Il y avait une faille dans le système de collecte, il en était sûr. Plus tôt ils la trouveraient, plus tôt ils pourraient s'arracher de cet enfer, leur larcin en poche.

Mais les soldats de cette milice privée les avaient à l'œil au nom d'un vieux principe militaire qui avait déjà fait ses preuves : tant qu'un type n'était pas brisé aussi bien physiquement que mentalement, il fallait s'en méfier.

Ils allaient donc bénéficier d'un « régime de faveur » pendant quelques temps encore.

L'organisation de la mine semblait infaillible. À défaut de soldats de l'armée régulière ils avaient affaire à des légionnaires de la pire espèce, aussi incorruptibles que cruels.

Chaque soir, les wagons de terre étaient convoyés par rails vers un autre site d'où les pépites étaient exfiltrées une à une.

Cette opération était réalisée par d'autres membres du personnel de la mine, peut-être même qu'il s'agissait de soldats. Sergio et Manuel n'en savaient rien. Malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent jamais à s'approcher de cette étape de la transformation de l'or.

Au bout d'un temps qui leur parut une éternité à glaner des brides d'informations, ils réussirent néanmoins à apprendre que le butin était collecté tous les mois par un mystérieux personnage qui arrivait en avion et repartait aussitôt sa dîme perçue.

Pour mater la faim, les mineurs mâchaient des feuilles de coca. Chacun portait en permanence sur lui une petite bouteille d'alcool pur.

Dans les boyaux, hauts de 80 cm, les mineurs se déplaçaient comme des reptiles. Ils travaillaient couchés, détachant avec leur pic le précieux minerai,

inséré dans la pierre des plafonds et des parois.

Il n'y avait plus de nuit, ni de jour. Aucun mineur n'était autorisé à remonter à la surface, s'il n'était pas porteur d'un certain poids de minerai aurifère.

Au bout de trois mois de labeur, ils n'étaient plus que des loques humaines, incapables de vivre ailleurs que sous terre, éblouis par la moindre étincelle de lumière.

On aurait dit des taupes.

Il y avait un maton en particulier, le lieutenant-chef Roberto Rojas, qui les avait à la bonne.

Il se servait de Manuel comme de son bouc émissaire. Chaque soir il subissait l'opprobre et l'humiliation d'être fouetté devant tout le régiment et les centaines de *peones*, pour n'importe quel motif, aussi futile soit-il.

Non seulement ils n'avaient pas découvert la soi-disant faille dans l'organisation de la mine, mais ils n'étaient plus en état de penser à grand-chose d'autre que de creuser encore et toujours.

Un soir qu'il avait un peu plus bu que d'habitude, le lieutenant-chef Roberto fit sortir tous les mineurs sur la grand-place.

Inspection surprise.

Les baraquements furent saccagés, mis sens dessus-dessous, les hamacs décrochés et retournés, les sacs renversés de tout leur contenu à même la couche meuble de la terre du tarmac.

Les mineurs se retrouvèrent à poil à regarder les soldats s'acharner sur leurs maigres possessions.

Il s'ensuivit une fouille au corps vraiment très approfondie, tandis que d'autres soudards s'évertuaient à faire les poches des ouvriers.

Une pépite de la taille d'un ongle incarné fut découverte enfouie dans les tréfonds d'une des chaussures de Manuel.

La faille n'avait décidément pas fonctionné.

Ce fut l'excuse que le lieutenant attendait depuis des lustres. À titre d'exemple, il le fit suspendre au porte-drapeau par les pieds à un bon mètre du sol. Toute la nuit la petite troupe de soldats le roua de beignes, encouragée par les quolibets de Roberto qui se descendait tout seul sa bouteille de rhum au

goulot.

Les centaines de travailleurs assistèrent à la scène, muets, interdits. Seul Sergio s'était mis à genoux et les suppliait d'épargner son frère en hurlant. Mais la loi de la jungle valait pour tous. Et le silence des uns valait bien l'approbation tacite des autres.

Dans la moiteur de l'aube, les soldats s'étaient d'eux-mêmes lassés de leur torture et la torpeur l'avait emporté sur la folie meurtrière de la nuit.

Le lieutenant-chef Roberto était finalement allé se coucher mais avait ordonné de faire transporter au petit matin le corps agonisant de Manuel dans son bureau en haut du mirador.

À la lueur de l'aube sinistre, les mineurs eux-mêmes traînèrent Miguel par les bras sur le sol boueux tandis qu'une traînée de sang s'épandait doucement sur son sillage.

Chaque échelon de l'escalier métallique était un coup de plus sur ses membres martyrisés.

Plus mort que vivant, le corps de Manuel gisait maintenant sur une chaise dans l'officine du lieutenant-chef Roberto, une sorte de passerelle fortifiée aux murs vitrés, énorme boxon aux allures de bureau où s'empilaient des cadavres de bouteilles, des fatras de documents officiels et des posters de filles à poil.

La paperasse administrative n'était apparemment pas son fort.

Le lieutenant-chef, encore un peu éméché, était vautré sur son hamac et jouait du barillet en fixant un point mystérieux sur le plafond. À la vue de ce corps sans vie, il bondit et tout en le saisissant par les épaules il l'emmena sur le tout petit pont grillagé du dehors, afin que toute la troupe puisse le voir. Il le tenait suspendu ainsi au-dessus de la balustrade.

Dans un demi-sommeil, assoupis les uns à côté des autres, les mineurs se redressèrent peu à peu en entendant le lieutenant-chef vociférer.

Son macabre manège allait bientôt se terminer.

Roberto Rojas voulait être sûr que le sort réservé aux voleurs soit bien compris de tous. L'alcool avait décuplé ses forces.

Il injuriait à qui mieux-mieux le personnel du camp et les forçats tout en tenant le supplicié en apesanteur par le col de sa chemise en lambeaux.

Quinze mètres plus bas, Sergio s'était recroquevillé de tout son corps, la tête enfouie dans ses bras, il psalmodiait des prières.

Tordu, écrasé, déformé par la poigne de son tortionnaire, Manuel se disloquait, mais il ne devait pas crier, il ne devait pas révéler sa peur.

Son corps se raidit, sa cage thoracique se bloqua. Son être se ferma au monde extérieur. Ses yeux cherchaient à se repérer dans l'ombre et en un coup d'œil en arrière, il vit le regard suppliant de son frère. Il percevait sa voix étouffée, ses chuchotements mêlés, sans distinguer ses paroles. Bientôt il remarqua des détails impossibles. L'un des matons en contrebas tenait un fusil, un autre transpirait à grosses gouttes.

Manuel comprit enfin qu'il allait mourir.

Il s'efforça d'être calme. Il ouvrit les paupières, l'esprit absolument vide. Ralenti. Apaisé. Il était le plus fort.

Il perçut l'air chaud sur son visage, puis une odeur lourde, enivrante, l'arôme de la forêt, la luxuriance végétale.

Il avait son salut.

Il tenta de lui faire face une dernière fois.

Il inspira une pleine bouffée d'air, puis Manuel fit mine de vouloir abrégé de lui-même ses souffrances en tentant vainement de se défaire de son étreinte. Un court instant le lieutenant-chef relâcha son emprise pour l'envoyer valdinguer au plus près de la multitude massée en contrebas.

En croisant une dernière fois le regard de Manuel, le lieutenant-chef vit une lueur qu'il n'aima pas et il voulut se ressaisir du corps brinqueballant. Mais il était trop tard. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Manuel s'était saisi à bout de bras du garde-corps et tout en s'arc-boutant, il se propulsa avec l'énergie du désespoir, basculant de ses deux pieds le lieutenant-chef au-dessus de lui dans les airs.

La chute vertigineuse ne dura que quelques secondes et le corps du lieutenant-chef s'écrasa au beau milieu des hommes de troupe.

Les camarades de chambrée de Manuel ne purent taire leurs acclamations, tandis que les matons se retrouvèrent un peu désarmés ne sachant que faire, à part les rouer de coups.

Tout s'était passé si vite qu'il fallut encore quelques secondes aux hommes de main du lieutenant-chef pour se ressaisir.

Une dizaine de soldats s'ébranla enfin jusqu'au mirador pour tenter de déloger le mutin, tandis que les autres tenaient les ouvriers en joue.

Manuel eut encore l'ultime recours de se barricader à l'intérieur de la tour de

contrôle, tandis que les soldats escaladaient les marches quatre à quatre pour se faire justice eux-mêmes.

Mais d'un coup, d'un seul, il semblait que la force ait changé de camp. Ce geste de bravoure avait allumé une étincelle d'ardeur et de bravoure jusqu'au plus pleutre des mineurs.

Certains agrippèrent le manche de leurs pioches, tandis que d'autres ramassaient des pierres.

Les matons tentèrent tant bien que mal de défoncer la porte blindée de la passerelle à l'aide d'un bélier improvisé.

Chaque secousse résonnait dans le poste de commande où un Manuel tremblant, épuisé et brisé attendait sa mort.

Mais le plongeon du lieutenant-chef avait eu le don d'insuffler quelques braises de vie en lui. Suffisamment, en tout cas, pour qu'il se saisisse d'un CD de *reggaeton* qui traînait à côté des systèmes de communication.

Il eut encore la force d'insérer le disque dans le lecteur et de le connecter sur les hauts parleurs de la tour. Lorsqu'il pivota tous les interrupteurs sur le vert, les sirènes hurlantes se mirent à retentir des premières notes du tube qui se répercutèrent à l'infini, bien au-delà des frontières du camp.

Ce fut comme si toute la nature s'était réveillée furieuse.

Tout devint assourdissant, orangé, électrique, comme à l'approche d'un orage.

Il n'en fallait pas plus pour donner le signal de la révolte.

Manuel se pencha contre la paroi vitrée et aperçut son frère et ses camarades d'infortune renverser les wagons lestés de pierre puis la multitude se jeta comme un seul homme sur les matons, à coups de pierres et de pioches, à mains nues.

Les derniers soldats furent purement et simplement lynchés sur place et le gros des travailleurs fila vers l'orée de la forêt sans demander son reste.

La *Gasolina* reprenait son refrain en boucle : « *Dame la gasolina, dame la gasolina...* »

Aucun des travailleurs qui ce jour-là officiait dans les mines ne comprit un traître mot de cet air. Pas même Manuel. Pourtant lorsque Daddy Yankee hurla un dernier « *dame la gasolina, donne-moi la force* », les galeries souterraines tremblèrent sur leurs fondations.

Manuel était heureux. Il n'avait pas trouvé la faille, il ne serait jamais riche

mais son frère était sauvé.

Et lorsque la porte du mirador s'ouvrit enfin sur les matons survoltés, Manuel avait le sourire.

Cramponné dans sa cache, Kiké ne voyait rien. Il pressentait seulement un mur de pluie, qui semblait reculer toujours, les éclaboussant durement avant de leur échapper.

Au bout d'une demi-heure, il devina plus qu'il n'entendit le convoi sur la route. Les bruits de moteur montèrent encore d'une octave.

Kiké mit sa main en visière et fit claquer la culasse de son *Glock*.

Il vit jaillir au ras de la route une tâche noire puis deux puis trois... Des voitures de grosse cylindrée se jouaient des flaques, avançaient à vive allure tous phares éteints.

« *Vamonos !* » hurla Kiké depuis son talkie.

Sorti de nulle part, un poids-lourd franchit les grilles immenses de l'averse, chavirant de travers sur les quatre voies. La glissière du milieu s'envola dans les airs, dans un rugissement suraigu de métal brisé et de tôles froissées. Le container s'était détaché et n'en pouvait plus de rouler sur lui-même.

La cabine s'arracha avec une violence extrême, tandis que la remorque se déployait sur les autres voies de toute sa longueur.

Le cortège d'*El Catiré* freina d'un coup faisant crisser les pneus sur l'asphalte détrempé. Les *Mercedes* se télescopèrent les unes aux autres dans un fracas de sang et de fer, et continuèrent leur glissade inexorable.

Le chef du convoi, un Colombien du nom d'*El Mancheco* se planta dans les rails de sécurité. Il se vit littéralement éjecter par le pare-brise, et son corps vint percuter comme un vulgaire fêtu de paille la carcasse du camion qui venait de prendre feu.

Les types des autres voitures descendirent comme ils purent sautant par les fenêtres ou se projetant par les portières ouvertes.

Ils se retrouvèrent à rouler sur eux-mêmes sur plusieurs mètres au milieu des éclats de limaille.

Ils eurent à peine le temps de réaliser qu'ils étaient encore en vie que derrière eux deux autres portes-containers se mirent en travers de la route leur fermant toutes issues de secours.

À dix kilomètres de là d'autres camions bloquaient d'autres tunnels et d'autres routes afin d'éviter toute arrivée de renforts éventuels ou pire encore, de l'armée.

Kiké avait bien retenu les enseignements de son frère Miguel.

Encore ankylosés par le choc, Les Catirés ne dégainèrent même pas leurs armes.

L'opération avait été trop bien menée.

Kiké lui-même apparut en haut d'un des containers. Il brandit son arme au ciel en hurlant : « *El Tigré para siempre !* ». Une pluie de projectiles s'abattit sur les trente types du convoi qui se recroquevillèrent sur eux-mêmes en un seul mouvement.

Les premières décisions de Kiké, concernant la reprise en main du camp, furent radicales. Elles furent aussi impitoyables.

Du haut de ses quinze ans il avait un aplomb sidérant. Il élimina tous les capos qui montraient de la réticence à sa prise de pouvoir ou qui simplement se trouvaient un peu trop souvent en travers de son chemin.

Il fit équiper ses soldats d'un arsenal militaire d'élite. En lieu et place des kalachnikovs imprécises et peu pratiques dans les guérillas urbaines, il négocia avec les FARC un lot de *Micro Uzi*, de courts fusils-mitrailleurs d'origine israélienne, aux rafales rapides et précises et beaucoup mieux adaptées aux attaques coup de poing et aux combats de rue.

Il mit aussi en place un service de coursiers par motos ou sur jet— skis pour optimiser les livraisons de coke aux clients des plages et des yachts. Il finit par réussir à les fidéliser en pratiquant des livraisons jusqu'aux quartiers les plus huppés de Caracas. Il organisa même un réseau de dealers parmi les étudiants pauvres des universités.

Il n'était pas animé d'un esprit de vengeance, il voulait juste faire mieux que son frère, accessoirement, tenir plus longtemps que lui, mais c'était peut-être beaucoup demander à la grande faucheuse.

Ces mesures commencèrent néanmoins à porter leurs fruits.

Au bout d'un an, il avait taillé de telles croupières dans les parts de marché d'*El Catiré*, qu'il était devenu le nouvel homme fort à abattre.

Sa tête avait été mise à prix plusieurs dizaines de milliers de dollars, une somme telle que même les *sicarios* de son propre camp considéraient comme un devoir de le trahir. Il devenait trop puissant, trop fort. Il commençait à faire de l'ombre jusqu'au *Tigré* en chef lui-même.

Mariella aurait bientôt seize ans.

Pour son anniversaire, Kiké alla la chercher en bas de son immeuble dans un

pick-up flambant neuf.

Ils longèrent une succession de plages populaires bondées.

Les 4x4 avançaient jusqu'au rivage tandis que d'énormes enceintes faisaient exploser les décibels des derniers *reggateons* à la mode.

Les types picolaient des bières et du whisky, l'eau jusqu'à la taille. Le paradis !

À quelques encablures de Naiguata, Kiké connaissait un lieu magique, « *Siete Mares* », une plage « privée » à laquelle on n'accédait qu'après avoir franchi sept criques toutes plus isolées les unes que les autres. Ce coin perdu était utilisé uniquement par les trafiquants de coke qui alimentaient les îles néerlandaises ABC : Aruba, Bonaire et Curaçao, depuis leurs *pegneros*, des pirogues creusées d'un seul tenant dans des troncs de palmiers.

Le repaire avait été déserté de ses villageois. Il y avait une petite bicoque à l'ombre des palmiers : quelques hamacs sur un sol de béton lisse et des gros ventilateurs qui tournaient sans conviction.

Alfonso, le gérant du bar leur apporta quelques *empanadas de cazon*, ces galettes de maïs épicées à la chaire de petits requins, et des bières fraîches.

Il leur donna les clefs de la chambre derrière le comptoir puis disparut en leur faisant un clin d'œil entendu.

« *Mi casa es tu casa*, fais-en bon usage ! »

Nos tourtereaux n'étaient pas habitués aux journées d'accalmie dans leur vie de roulette russe. Alors ils décidèrent d'en tirer le maximum.

Tendrement lovés dans le hamac, ils passèrent une journée d'insouciance et d'utopies.

Ils sirotèrent du rhum, cherchèrent à fleur d'eau des *chipi-chipi*, ces coquillages au goût acidulé. Ils surfèrent quelques vagues et ils burent de l'eau de coco à même la noix.

Ils allèrent dans la petite chambre derrière le bar aussi et ils firent l'amour. Une fois, deux fois, trois fois. Ils étaient insatiables de leur jeunesse et de leurs corps.

Ils firent l'amour comme des damnés, des désespérés, comme si ce jour sacré serait le dernier, comme s'il n'y avait pas de lendemain.

Enfin calmés dans leurs ardeurs, ils marchèrent le long de la crique, alors que le coucher de soleil partait dans une palette de couleurs pastel.

Kiké fit alors apparaître juste devant ses yeux comme par magie, un magnifique collier de perles. Il l'avait fait venir de l'île de Margarita et y avait fait insérer des étoiles de mer séchées multicolores.

Le bijou brillait de mille facettes.

Mariellita en pleura d'émotion et puis comme une petite fille prise sur le fait, elle se cacha la tête dans les bras de Kiké.

Enfin, quand, au cœur de la soirée, elle lui avait murmuré, une fois ou deux, pas plus, avec sa voix ensorcelante un « *te quiero*, je t'aime », Kiké eut l'impression de contempler l'eau au fond d'un puits, au cœur du désert, sous la voûte étoilée.

Deux mots qui donnaient un sens à sa vie.

Derrière la façade de marbre de Kiké se cachait un garçon plus fin et sensible que personne ne pourrait jamais se l'imaginer. Seules Mariella et Lupé, les deux femmes de sa vie, avaient percé son cœur à jour. Mais Kiké ne pouvait laisser apparaître la faille de sa carapace, il se devait de rester dur et inflexible devant ses soldats.

Ils en avaient fait du chemin depuis leur première fois. Mariella avait toujours été là pour Kiké, dans les coups durs comme dans les bons moments et de son côté Mariella avait toujours compté sur Kiké pour la protéger. Leur amour d'adolescents devenait chaque jour plus solide, plus fort.

Mariella brillait d'un éclat à couper le souffle. La beauté des métisses du coin. Une peau cuivrée, une chevelure noire de jais qui descendait jusqu'à ses reins, et une taille de guêpe.

Des lèvres pulpeuses, un sourire sur une dentition parfaite et un regard qui respirait l'espièglerie, la fraîcheur et la malice.

Si on lui avait demandé son avis, Kiké n'aurait pas touché une once de son corps de rêve.

Ils avaient l'impression d'avoir volé un laps de bonheur auquel ils n'avaient pas le droit.

Et puis, encore une fois, Kiké remit en cause son destin.

Au début de son existence de chef chez *les Tigrés*, il s'était convaincu d'être maître de ses décisions. Puis il avait compris que les autres l'avaient obligé à agir ainsi et qu'il n'avait pas les rênes de sa destinée...

Au fur et à mesure qu'il montait en grade et qu'il devenait plus puissant, il découvrait peu à peu le revers de la médaille, les effets secondaires de son ascension.

En l'espace de six mois, il avait déjà réchappé à deux attentats contre sa propre personne.

La nuit d'avant, il avait, pour la première fois, visualisé sa mort. Il était en train de fondre comme dans un cauchemar au point de se disloquer en une sorte de flaque d'hébétude.

D'un coup, une prise de conscience le submergea : Il n'avait déjà que trop attendu. S'il voulait s'en sortir, il lui fallait fuir.

Mariella aussi partageait ses craintes. Elle ne voulait pas être veuve avant d'être mariée.

L'appréhension de Mariella lui causait des nausées. Si on ajoutait ses bouffées de chaleur, on aurait pu croire qu'elle était enceinte, enceinte de la mort.

Mais en écoutant Kiké lui parler d'avenir ensemble et de projets, Mariella ne pouvait le croire, elle fut saisie d'espoir.

Ses dieux l'avaient écoutée et avaient exaucé ses prières les plus folles, ses souhaits les plus inespérés.

Aujourd'hui, encore moins qu'hier, Kiké n'avait envie d'obéir à ce destin macabre. Il n'en pouvait plus du fatum et de ses règles à la con.

Ils étaient prêts à fuir, tous les deux, à l'autre bout du monde pourvu qu'ils réussissent enfin à échapper à leur sordide fatalité.

Ils chuchotaient entre eux l'élaboration de leur plan, tant trahir son camp était inconcevable.

Leur décision était prise.

De simple virée romantique leur échappée devint un conciliabule de guerre. Demain à l'aube, ils partiraient par le premier bus jusqu'à Merida dans les Andes. De là, ils passeraient la frontière colombienne par le *Camino Verde*. Ils se réfugieraient chez les FARC où Kiké avait conservé quelques contacts privilégiés avec les trafiquants d'armes. Tout plutôt que de continuer à subir la loi du talion.

Le vol d'un groupe de pélicans au crépuscule fut interprété comme un signe

de bon augure.

Ils étaient emplis d'amour et voulaient prolonger cette soirée pour toujours.

L'obscurité avait empli les lieux depuis longtemps lorsqu'ils décidèrent de replonger dans leur sombre quotidien.

À deux cents mètres de la station d'autocars, Kiké baissa sa fenêtre pour saluer les soldats qui gardaient *l'alcabala*, le dernier barrage officiel avant l'entrée du *barrio*.

C'était la frontière entre le monde civilisé et la jungle urbaine.

Alerté par un sixième sens, il hésita à avancer encore, eut envie d'opérer un demi-tour, mais il se ravisa et gara finalement son pick-up entre deux bus à l'arrêt.

La nuit était féerique.

Les ampoules multicolores donnaient l'allure d'une fête foraine tandis qu'au loin, quelques notes de musiques s'échappaient d'une *fiesta* improvisée.

Kiké se sentit presque heureux d'être rentré. Il se demandait pourquoi il ne pouvait pas vivre de journée aussi paradisiaque tous les jours ?

Il était perdu dans ses pensées lorsque d'un coup, la ville tout entière fut plongée dans les ténèbres et le silence.

Black-out !

Kiké attrapa la main de Mariella et jeta un regard en arrière mais les militaires avaient eux-aussi disparu comme par enchantement.

Quel imbécile !

Qu'est-ce qu'il croyait ?

Les règles du *barrio* ne souffraient aucune exception, surtout pas celle de laisser passer l'heure du couvre-feu.

En voulant décider de leur propre sort, ils s'étaient laissé aveugler par leur amour.

Il entendit au même moment le cliquetis caractéristique du chargeur d'un fusil à pompe qu'on enclenche. Une dizaine de silhouettes se découpèrent devant eux. Et puis d'autres et d'autres encore.

Kiké se morfondait de son insouciance.

Ils étaient morts.

El Catiré lui-même, du haut du toit d'un bus les invectiva de son *slang* :

« La mort est douce aujourd'hui. Elle m'apporte le dernier frère sur un plateau d'argent ! »

Kiké pensa aux deux *Glock 34* fourrés dans son sac banane. Des calibre 45. Il compta mentalement : seize balles par chargeur, plus une dans la culasse.

Il pensa à l'arsenal de ses adversaires. Cela valait-il le coup de les défier ? Ou fallait-il mieux se rendre sur-le-champ ?

Mariella tremblait comme une feuille morte. Prudemment elle se baissa mais faillit tomber aussi sec. Ses jambes ne la soutenaient plus.

Les quatre seconds nécessaires pour saisir les deux révolvers dans sa bandoulière seraient de toute façon amplement suffisantes pour se faire cribler de balles à plusieurs centaines de reprises.

Kiké resta quelques instants encore à fixer *El Catiré*.

D'ordinaire ces moments sont l'occasion de jauger son adversaire mais Kiké s'était trompé sur toute la ligne. Dans son orgueil il l'avait sous-estimé et maintenant il était trop tard.

Pourtant il n'éprouvait aucune peur : déjà une autre pensée se formait dans son esprit : cet affrontement, d'une obscure façon, il l'avait attendu depuis sa naissance. L'heure de démontrer qu'il pourrait protéger Mariella était venue. L'heure de la vengeance aussi.

L'heure de vérité avait enfin sonné.

Kiké pencha sa tête de côté, et chuchota à l'oreille de Mariella quelques mots indistincts qui se voulaient rassurants :

« Ça va aller, ça va aller... ne t'inquiète pas. On se retrouvera au paradis ! »

Ces derniers mots furent murmurés tellement bas qu'on aurait dit qu'il psalmodiait une incantation, qu'il appelait les esprits à l'aide.

Puis Kiké se rapprocha plus encore du visage de Mariella, il pouvait sentir les frémissements de sa respiration, apercevoir les palpitations sur ses lèvres.

Il la regarda intensément et l'embrassa fougueusement dans un dernier Adieu.

Le baiser de la mort.

Son geste fut accompagné des quolibets et autres sifflets des *sicarios* qui s'esclaffèrent en se tapant du coude.

Dans le même mouvement Kiké avait déjà précipité Mariella d'un seul geste sous la carlingue de l'autobus et dégaina ses *guns* en mitraillant *El Catiré* des deux mains.

La fusillade éclata de toutes parts au même moment, imprimant la scène en négatif.

Les bouches de feu détonèrent autour d'eux en explosions assourdissantes.

Un des premiers projectiles de Kiké atteignit l'épaule d'*El Catiré* qui s'écroula, tandis que ses lieutenants canardaient dans tous les sens sans discontinuer.

Mais Kiké avait disparu.

Il avait déjà réussi à pénétrer dans le dédale des premières ruelles. Il s'était enfoui sous un treillis de câbles aussi dense qu'une voûte végétale, puis il se glissa d'un trait vers des galeries plus sombres encore.

Les hurlements d'*El Catiré* semblaient le suivre comme un écho infini :

« Attrapez-moi ce fils de pute vivant ! Vous m'entendez ? *Yo lo quiero vivo* ! »

Kiké s'était réfugié vers la zone d'*El Catiré* en espérant que ce stratagème le rend encore plus vulnérable aux yeux de ses poursuivants et donne une ultime chance à Mariella d'en réchapper.

La chasse à l'homme avait commencé.

Les ténèbres étaient trop fortes. Il avait l'impression de s'enfouir dans un magma noir et compact.

Kiké attrapa alors une gouttière et escalada un mur de briques pour se retrouver au premier étage d'un réseau chaotique. Des centaines de maisons se chevauchaient les unes au-dessus des autres, auréolées de poutres de parpaing décharnées. Kiké naviguait dans cet océan minéral à la vitesse de la lumière. Il se jouait des cordes à linge sautait d'une rue à l'autre avec l'agilité d'un singe.

L'électricité revenait peu à peu. Partout les mêmes scènes, partout les mêmes lueurs bleutées de télévision dans chaque taudis. Kiké traversa le salon d'une famille bien au calme en train de regarder l'épisode 219 de la *télenovela* du moment.

Mais autour de lui les rafales sifflaient. L'odeur de l'acier chaud imprégnait l'air.

Il sautait maintenant de toit en toit entre les énormes réservoirs d'eau de plastique bleu et les antennes satellites de *Direct TV*.

Les malfrats d'*El Catiré* avaient été galvanisés par les cris de leur chef. On l'entendait encore vociférer au loin, promettant des récompenses astronomiques.

Les plus jeunes trimballaient à bout de bras des armes d'assaut bien trop lourdes et puissantes pour leurs allures chétives : *AK 47*, fusils-mitrailleurs chinois et même d'énormes lances— roquettes avec leurs embouts explosifs qu'ils portaient tant bien que mal dans des sacs de jute sur le dos.

Les balles s'écrasaient dans un claquement sec, tandis que des explosions sourdes de RPG faisaient éclater des monceaux de briques tout autour de lui.

La nouvelle s'était transmise comme une traînée de poudre, et le *barrio* tout entier était devenu une seule arme de poing.

Kiké avait l'avantage de la surprise et de la lune. Ses poursuivants se détachaient dans la nuit comme des cibles sur un stand de tir.

Dos à la paroi d'un réservoir, Kiké noua ses poings sur le 45 et releva, des deux pouces, le chien de l'arme.

Il aperçut trois types qui s'avançaient vers lui à une allure trop importante pour l'avoir repéré. Quand Kiké vit poindre l'embout du premier fusil il écrasa la détente à plusieurs reprises. Il sentit une giclée tiède, détourna la tête et tira encore, tandis que les douilles rebondissaient sur son visage.

Lorsque les fumées de gaz se dissipèrent, il put distinguer les trois corps inertes au sol, un trou obstruant leurs têtes explosées à bout portant.

Il éjecta le chargeur de la crosse afin de compter les balles qui lui restaient.

Ses poursuivants, eux, n'avaient pas de problème de munitions et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne faisaient pas dans la dentelle.

La riposte ne se fit pas attendre.

Ils mitraillèrent sa position en une multitude de rafales de tous calibres. L'air s'était solidifié en un essaim de balles.

Les *Catirés* faisaient feu au jugé, n'importe où et surtout n'importe comment.

Le réservoir d'eau de pluie derrière lequel il avait tendu son embuscade n'était plus qu'un jerrycan criblé de trous.

Les dommages collatéraux commençaient à chiffrer...

Allyson, une petite fille qui fêtait justement ses cinq ans ce soir— là, reçut une balle pile dans la clavicule depuis les tôles de l'un des toits.

Elle mourut sur-le-champ. Le projectile s'était invité à la *fiesta*, là où personne ne l'avait convié.

Kiké avait déjà quitté son poste depuis longtemps.

En enjambant un parapet, il aperçut enfin la mer, plus très loin, deux ou trois blocs tout au plus.

Il se dit qu'il avait peut-être une infime chance d'en réchapper, s'il atteignait le port...

En sautant une dernière ruelle, il fut atteint dans les airs par un éclat d'obus.

Il se retrouva projeté lourdement contre la chaussée en contrebas. Le choc lui fit fermer les yeux.

Quand il les rouvrit, quatre énergumènes étaient sur lui et le rouaient de coups de crosse dans la tête.

Il avait fait le maximum pour défendre chèrement sa peau et sauver Mariella.

Même si la fin était proche, il ne devait rien regretter.

À demi-inconscient, Kiké fut transporté par la foule à bout de bras comme lors de la procession du saint patron pendant la fête du village. Mais l'assemblée lui était carrément hostile. Des mains ennemies tentaient de lui arracher ses oripeaux. Plus mort que vivant il se laissa porter par la masse jusqu'au quartier général d'*El Catiré*, sous les crachats des badauds et les insultes des enfants. Tout le quartier s'était embrasé de cette prise de guerre inespérée.

Ce chemin de croix l'emmenait à l'échafaud.

El Catiré jubilait ! La moisson avait été bonne. C'était le troisième type d'*El Tigré* qu'ils capturaient aujourd'hui. Le dixième en une semaine. Bientôt *El Tigré* n'aurait même plus assez de combattants à lui opposer.

La roue tournait enfin !

Et surtout, ils avaient attrapé le dernier des frères Rodriguez, cette engeance de poison qui poussait comme de la mauvaise herbe.

Il suffisait qu'on en tue un pour que le suivant soit encore plus dangereux.

Mais cette fois-ci, c'en était fini de cette génération maudite.

L'alcool allait couler à flot ce soir !

Au bout d'un promontoire rocheux, une ancienne école du primaire avait été réaménagée en quartier général d'*El Catiré*. De loin on aurait pu croire à une forteresse imprenable. De jour c'était surtout l'amoncellement de conteneurs multicolores, empilés telles des murailles qui marquait les esprits. Les contours du bunker étaient illuminés par des néons blancs au-dessus de façades aveugles.

Deux types à moitié défoncés montaient la garde en bas d'un escalier gigantesque.

La foule dut se résigner à abandonner sa proie et des molosses d'*El Catiré* se saisirent à bras le corps de Kiké, et suspendu dans les airs comme une vulgaire plume, ils lui firent monter les derniers degrés de l'escalier. À chaque palier des petits groupes armés jusqu'aux dents dansaient ou se défonçaient à la coke. Des filles en minijupes flirtaient avec les gardiens du temple. Une forteresse inexpugnable.

Arrivés dans la cour de l'école ils traînèrent Kiké jusqu'à une ancienne salle des profs au premier étage, devenue atelier de fortune et encombrée de chaînes de moteurs et d'outils.

Un vrai quartier général avec son laboratoire du petit chimiste, son armurerie, son bar... Ils auraient pu tenir des mois assiégés dans leur garnison.

Kiké distingua difficilement de grands types noirs à la musculature impressionnante s'acharnant sur ce qui semblait être des sacs de combat massifs.

Mais en fait de *punching balls*, il s'agissait de deux corps suspendus par des crochets à cinquante centimètres du sol. Bras et jambes écartés, liés par des fils barbelés, l'un était déjà mort, son visage tuméfié avait été rendu méconnaissable par la pluie de coups qu'il avait reçus.

On lui avait ouvert le ventre du sternum à l'entrejambe et ses intestins se déroulaient jusqu'au sol.

L'autre était en train de subir un tabassage en règle, les coups pleuvaient sous tous les angles. Un des tortionnaires tenaient maintenant un gourdin en métal et le frappait à bout portant sur la gueule, lui faisant bouffer ses dents brisées.

« Lèche, enculé de *Tigré*, lèche ! »

Il lui enfonça encore plus profondément sa matraque entre les gencives.

« Lèche enfoiré ! »

Il n'en avait plus pour longtemps et semblait implorer qu'on l'achève. Kiké le reconnut immédiatement.

C'était *El Corto*, l'un de ses plus fidèles lieutenants. Le meilleur second qu'il ait jamais eu.

Il avait déjà essuyé cinq fois le feu pour lui sans reculer...

Quelques secondes, quelques siècles passèrent.

Kiké croisa son regard et eut envie de hurler. Hurler sur son sort, hurler sur cette violence gratuite, hurler pour tout ce gâchis.

Hurler pour la fin de ses derniers rêves aussi...

Et puis, pour que tout s'arrête. Tout. Tout de suite.

Ils attachèrent solidement Kiké au même pilier de métal que ses deux acolytes. Les veines de ses poignets commençaient déjà à se larder sur les piquants des barbelés.

La *fiesta* pouvait commencer !

L'alcool et la drogue circulaient de main en main tandis que chaque membre du gang infligeait tour à tour les pires supplices aux deux rescapés.

El Catiré arriva enfin, un gros bandage ensanglanté sur son épaule droite.

Un seul geste, et le silence se fit entendre.

« Ménagez-moi Kiké ! Laissez-m'en un bout ! On n'a pas tous les jours l'occasion de supprimer le dernier d'une fratrie. »

Il explosa d'un rire sardonique :

« Je devrais, moi aussi, me tatouer des tigres sur mon bras... Trois au compteur ! »

Il se plaqua devant lui, lui attrapa la tête par la chevelure et lui frotta un énorme coup de boule qui manqua de l'assommer complètement. Une ligne de sang gicla en petits jets de son nez cassé. Puis faisant mine de lui tourner le dos, il lui asséna d'un coup un immense uppercut au menton, sous les tollés de ses hommes de main.

Au bout d'un moment il arrêta de le rouer de coups. Il inclina sa tête et murmura :

« Je n'ai jamais eu autant de plaisir qu'en tuant personnellement chacun de tes frères du tranchant de ma lame. »

Kiké voulut le toiser une dernière fois du regard, mais il n'en eut plus la force.

El Catiré exulta.

Il sortit de la salle de torture et tira un coup de feu en l'air en hurlant à la fête.

El Corto et Kiké étaient solidement harnachés l'un à l'autre au même poteau.

Chaque mouvement du corps enserrait l'autre dans des blessures plus profondes encore.

Lorsqu'ils en eurent marre de leur balancer des coups, les tortionnaires commencèrent à scander le nom du bourreau.

« *El Verdugo*, Verdu ! Verdu !... »

Un type noir ébène se détacha du fond de la salle, une trousse à outils à la main. On aurait dit qu'il avait attendu ce moment toute la soirée... Qu'on fasse enfin appel à ses services.

À l'aide d'un bistouri, il fit sauter un à un les orbites d'*El Corto* dans un hurlement suraigu de douleur. La scène était insoutenable. Les types étaient déchaînés.

Un des *Catirés* filmait chaque seconde de cette exécution pour la diffuser dès le lendemain sur Youtube.

Il n'y avait pas mieux comme arme de propagande que celle de démoraliser l'adversaire.

Une clameur vint interrompre la scène de torture. Les putes venaient d'arriver.

Une nouvelle soirée de sélection pour les *Catirés*. C'était vraiment une journée bénie des dieux. Trois *Tigrés* et maintenant une orgie !

Surexcités comme ils étaient, ils se précipitèrent comme un seul homme dans la cour de récré où commença une fête digne des plus grands *reggaetons*. Les filles tournoyaient d'un type à l'autre plus sûrement que les bouteilles de rhum.

Restés seuls dans la salle de classe, *El Corto* pleurnichait silencieusement, Kiké regardait les gouttes de sang dégouliner de son visage sur le sol en ciment.

Son répit serait de courte durée. Dans un instant, quelques minutes ou quelques heures tout au plus, ils reviendraient plus éméchés que jamais et c'en serait fini de sa courte existence.

Kiké se demandait d'ailleurs si ce n'était pas la meilleure solution : crever d'un coup, plutôt que d'attendre que ses bouchers reviennent, et goûter une dernière fois à leur créativité.

El Corto semblait être dans les mêmes dispositions.

Il commençait d'ailleurs à frotter frénétiquement ses poignets contre les fils

barbelés... Comme s'il voulait se suicider en se cisaillant les veines.

Doucement, et puis, de plus en plus rapidement. Bientôt le sang jaillit mais cela ne l'arrêta pas pour autant. Il s'agitait maintenant avec l'énergie du désespoir.

Chaque mouvement pénétrait plus sûrement le métal dans le corps de Kiké mais *El Corto* continuait de plus belle.

Une de ses mains se trancha totalement et ne fut plus que suspendue par les os dans les airs, percluse.

El Corto perdait des litres de sang. Il réussit à libérer son autre main, tout aussi mal en point, et commença à se dégager, ivre de liberté.

Mais un goût de poussière était né sur sa langue, une courbature lancinante s'était emparée de ses membres. Bientôt son corps tout entier parut s'assécher, rappelant des travées minérales sans vie.

Il se vidait de son sang plus sûrement qu'il se libérait et s'écroula raide mort, les jambes encore ligotées.

Son sacrifice ne fut pas vain. Suffisamment d'espace avait été créé pour que Kiké puisse se libérer. Il fallait faire vite.

Pendant qu'il défaisait ses liens de fer, ses pensées se chevauchaient à la vitesse de la lumière.

Il tremblait de tous ses membres. En cherchant à tâtonner des armes sur les étagères, il attrapa une casquette qui traînait par terre et changea de tee-shirt, puis enfouit un marteau dans le dos de son pantalon.

Il finit par dénicher une sacoche dans une armoire métallique. À l'intérieur, des dizaines de liasses de billets. Le trésor de guerre d'*El Catiré*. Une fortune en dollars.

L'occasion était trop belle. Il la saisit et agrippa une bouteille de rhum de l'autre main.

La fête battait son plein. Environ deux cents personnes déjà bien éméchées se déhanchaient dans des joutes corporelles proches de l'accouplement.

De petits cercles s'étaient formés. Des femmes aux formes plantureuses bougeaient leurs fesses comme des plateformes vibrantes. Les hommes se succédaient à une vitesse effrénée mimant des positions sexuelles de plus en plus affirmées.

L'ambiance avait tourné à une frénésie collective. Vue de la balustrade du premier étage, la foule ondulait dans une excitation proche de l'hystérie collective. Torses nus, luisants de sueur et de fièvre, les danseurs ne formaient plus qu'un couple emmêlé au plus profond de la nuit.

Kiké s'arracha à sa propre fascination et slaloma entre les corps avachis du couloir.

Il longea la rambarde du patio en titubant pour faire croire qu'il était saoul. Vu l'état du cartel il n'eut pas trop de mal à passer inaperçu. En passant devant le vestibule d'une petite salle il entr'aperçut une silhouette qui vacillait légèrement en s'appuyant de temps à autre contre les murs. Pas de doute possible, cette armoire à glace ne pouvait être que le bourreau. Kiké lui emboîta le pas. Il était devenu fou. Il voulait tenter sa chance, provoquer le diable jusqu'au bout.

Arrivé à la fin du passage étroit, il regarda de nouveau la silhouette de l'assassin qui se courbait vers le sol. Il saisit le marteau et l'enfonça d'un coup sec sur la tête du boucher. *El Verdugo* tomba d'un bruit sourd sur le sol, la masse encastrée dans le crâne.

Il n'osait revenir sur ses pas. En levant les yeux, il aperçut une lucarne entrebâillée. Il réussit tant bien que mal à se glisser à travers l'embrasure et se retrouva face au vide de la nuit.

Kiké sauta à terre et s'élança vers la grille de la sortie en contrebas, son arme de fortune à la main. En descendant l'escalier du promontoire il dut se découvrir sur plusieurs dizaines de mètres courbant l'échine sous la douleur des coups qu'il avait reçus. Il crut être reconnu dix fois, cent fois, mais il semblait que dans son malheur le ciel était avec lui.

Encore un barrage de soldats défoncés, un mur aveugle. Il reprit sa course, trouva un talus, l'escalada, enjamba la muraille. Il bascula de l'autre côté, se ramassant comme il put.

Au-delà, un halo de lumière frémissait. Le *barrio* se réveillait doucement. Quelques coqs faisaient déjà acte de présence, des silhouettes furtives sortaient des maisons, ombres fugaces qui disparaissaient et réapparaissaient un peu plus loin leur barda sur le dos.

Il tituba sur les marches de béton, avançant péniblement en direction du terre-plein central.

Kiké chargea. Il haletait, ses pieds s'enfonçaient maintenant dans la boue du parking, il parvenait à peine à arracher ses pas des mottes visqueuses.

Pourtant il gagnait du terrain. S'il atteignait le premier bus en partance il était sauvé. Il allongea encore ses foulées.

Autour de lui, des ombres se découpaient maintenant en file indienne dans l'ambiance bleutée de l'aube.

Une ligne continue de travailleurs faisait déjà la queue pour s'embarquer dans les transports bigarrés.

Caché entre deux parois il attendait le moment du départ.

Lorsque le premier autocar s'ébranla, il empoigna le pare-choc arrière et se cala comme il put.

Trois heures de trajet agrippé à un pneu de secours d'un bus qui s'appelait « *Jesus es mi amigo* », il ne pouvait vraiment plus rien lui arriver de mal !

La tête enfouie sous son tee-shirt, il avait en tout cas tout le temps de ressasser sa situation.

Ses pensées étaient avant tout occupées par Mariella.

Quelle ironie pour eux. Ils voulaient échapper ensemble à leur destinée, et aujourd'hui Kiké devait fuir tout seul et rapidement de préférence. C'est ce qu'on appelait un sacré retournement de situation.

Mais il restait lucide, même sa fuite ne faisait que retarder de quelques heures l'échéance de sa mort. Car sa tête serait bientôt la plus recherchée du pays. Pas un recoin où il pourrait se planquer. Il avait blessé *El Catiré*, piqué son butin, buté le bourreau et surtout, en s'échappant, il les avait humiliés comme jamais un *Tigré* ne l'avait fait auparavant.

Des phares explosèrent la nuit mourante. Un pick-up lourdement chargé le dépassa à toute allure.

Kiké poussa un soupir de soulagement. Toujours aucun signe de ses poursuivants.

Les *Catirés* devaient pourtant fulminer, mettant Naiguata sens dessus-dessous.

Kiké se remettait de sa propre crise de folie. Il se frottait le visage comme pour abraser sa peau. D'un coup sa colère, son désir de vengeance retombèrent.

Il éprouvait une chaleur, une sorte d'espoir à l'idée d'avoir survécu. Peut-être pouvait-il résister mieux qu'il ne l'aurait cru ?

Il fallait qu'il trouve une solution et vite.

Il se fit le serment que s'il s'en sortait aujourd'hui, il ne remettrait jamais plus les pieds dans ce lieu maudit.

Seul un miracle pourrait le sauver.

Et il en avait déjà plusieurs à son actif pour la journée... La chance allait bientôt tourner.

La lueur de l'aube faisait son apparition, le rendant de plus en plus vulnérable. Il imaginait le réveil des *Catirés*. Les voitures lancées à sa poursuite.

Chaque nouveau véhicule qui dépassait le bus branlant lui filait des sueurs froides.

Pourtant lentement, une pensée se formait dans sa conscience. Une hypothèse impossible, infaisable mais qu'il ne parvenait pas à écarter.

Et puis soudain tout s'éclaira. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

« *Sin tetas no hay paraíso ! Sin tetas no hay paraíso ?* »

Mais bien sûr !

Sa mère le lui ressassait pourtant depuis suffisamment d'années.

Quelle évidence, tout s'assembla dans sa tête en un éclair.

Les pièces manquantes du puzzle s'imbriquèrent comme dans un tour de magie.

Le soleil s'était maintenant levé, perçant l'hémorragie de l'aube.

Dans le brouhaha de la *cota mille* qui montait de la Guaira à Caracas il eut tout le temps de refaire son plan, dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois.

Il commença à devenir fiévreux, perdait peu à peu ses repères, ses dernières forces...

À chaque soubresaut du bus il pensait chuter, mais maintenant il s'accrochait à ce pneu de secours avec l'énergie du désespoir.

Seul un miracle pourrait le sauver, mais avec un paquet de dollars en liquide tous les miracles ne devenaient-ils pas possibles ?

Arrivé à Caracas, l'autobus se glissa dans la circulation du matin, poissée d'aube. Des taxis par centaines, des motos par milliers... Sa situation devenait critique. Encore cinq minutes et on le ferait descendre du bus.

Il sauta avant le premier arrêt, au niveau du centre commercial San Ignacio et parvint jusqu'aux ascenseurs du parking sans être vu.

De là, il grimpa jusqu'au bureau du docteur Krüger, força le système de sécurité du sas de la porte d'entrée, agrippa à la volée une revue de mode de la salle d'attente et parvint à se glisser tant bien que mal jusqu'à son bureau. *El Doc* était toujours le premier arrivé et surtout le seul présent à cette heure matinale.

Kiké entra d'un coup en le faisant sursauter.

En voyant son état alarmant le docteur se dit intérieurement qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre.

Il s'était remis à saigner de ses blessures et tituba jusqu'à son bureau translucide. Le docteur capta dans son regard une lueur d'épuisement. Kiké était à cran, à bout, usé par des années de guérilla urbaine inutile.

Kiké revit en accéléré les événements qui l'avaient mené jusqu'à ce décor de luxe.

Il s'arc-bouta sur la surface en plexiglas et retourna sur la table le sac pleins à ras bords de billets d'où une montagne de dollars s'éparpilla. Enfin, il ouvrit le magazine de mode, feuilleta quelques pages jusqu'à la photo centrale et d'un

regard triomphal planta son regard dans celui du docteur. Il pointa d'un geste un des mannequins sur papier glacé et il hurla :

« Celle-là ! ».

Puis il s'évanouit.

II. CON

Une journée plus tard, Kiké fermait les yeux sous les rais de la douche de son nouveau logement. Il avait dormi 24 heures d'affilée, sans doute aidé par quelques somnifères que le docteur lui avait fait gober de force.

Cette eau lui semblait maintenant chargée d'un pouvoir. Elle éliminait non seulement la crasse, la sueur, mais aussi les odeurs de corps brûlés, les images de chairs torturées, les pulsions de mort et de destruction qui le hantaient encore. Il baissa la tête sous le crépitement. La température était fraîche, presque froide. Le jet lui lacérait la peau, faisait rougir son épiderme, lui frappait le crâne.

Enfin il se sécha. Il se sentait régénéré.

L'impression était renforcée par les appartements flambant neufs du docteur Krüger. Un lieu high-tech, spacieux et luxueux qui était à des années lumières des enfers d'où il venait.

Il l'avait fait mettre au secret au dernier étage, celui réservé aux hommes politiques et aux stars de *telenovelas*.

Torse nu, il s'observa dans les grands miroirs au-dessus des lavabos de marbre.

Fallait-il vraiment en passer par là, songea-t-il ?

Visage émacié, regard de haine, plus soldat-tueur qu'adolescent.

Ses traits étaient finalement plutôt fins et réguliers. Il baissa les yeux sur sa poitrine. Ses tatouages brillaient de mille feux. Muscles saillants, lignes dures.

Ce qu'il avait en tête était juste impossible.

Le docteur vint le rejoindre dans les vestiaires, alors qu'il était à nouveau en train d'enfiler ses fringues sales.

Il tenait à la main un gobelet fumant qu'il lui tendit.

Il s'en commanda un autre en pressant légèrement l'appareil au-dessus du distributeur.

Ils burent en silence. En un regard ils se comprirent. Parler d'autre chose. Evacuer à tout prix la pression. Mais le silence s'éternisait. Et les questions brûlaient les lèvres du docteur aussi sûrement que les rumeurs qui lui étaient déjà parvenues sur ses faits d'armes de la veille.

« Tu es fou d'être venu jusqu'à moi ! Je suis en danger de mort par ta faute. Si l'on apprend que je t'héberge en cachette je suis un homme mort ! »

Kiké ne s'attendait pas à être reçu à bras ouverts mais espérait peut-être un

peu plus de sollicitude de quelqu'un qu'il considérait comme un ami.

Kiké lui raconta les faits et surtout son désir de tourner la page une fois pour toute.

Le docteur opina, se calma et écouta attentivement son plan en acquiesçant de temps à autre.

Il ne pouvait qu'adhérer en connaissance de cause.

Rien de mieux que la chirurgie esthétique pour se fondre dans la masse des inconnus. Si ça avait marché avec des nazis en 1945, ça marcherait sûrement avec un type dont la tête avait été mise à prix quelques milliards de bolivars.

Quelle meilleure stratégie pour disparaître de manière définitive de la surface de la terre ?

Cette opération globale allait lui coûter une petite fortune et avait peu de chance de réussir, mais le docteur Krüger se sentait prêt à relever le défi.

L'opération totale allait demander plusieurs semaines de travail et environ six mois de convalescence. Des centaines d'heures de chirurgie intensives, des jours entiers sous anesthésie... Entre chaque intervention il faudrait attendre des semaines que la peau se refasse.

Mais la détermination de Kiké était sans faille.

Il avait tout perdu dans cette vie-là, plus rien à gagner, plus rien à perdre. Alors autant en changer pour de bon. Pas un regard en arrière.

Ainsi soit-il !

Elle était allongée sur une table en inox, au centre d'une salle plongée dans la pénombre, ou bien était-ce les énormes projecteurs qui l'aveuglaient ?

Au-dessus de son corps des hommes en blouse verte s'affairaient.

Juste au-dessus de son visage était placé un miroir incliné qui lui permettait de voir ce qu'on était en train de farfouiller dans son ventre. Elle étouffa un cri au même moment qu'une infirmière lui remit en place sa perfusion de morphine...

Elle ouvrit enfin les yeux. Son corps n'était plus que douleurs. Comme si un semi-remorque lui était passé dessus, comme si une charrue lui avait labouré le corps. Pas un muscle qui n'ait été épargné, tous ses membres étaient endoloris, endormis. Elle essaya de se redresser sur son lit d'hôpital... En vain...

Elle eut envie de crier à l'aide mais depuis que Kiké avait disparu corps et biens, elle n'avait pu compter que sur elle-même, et cela ne lui avait pas porté chance.

Elle avait pourtant réussi à échapper à la bande du *Catiré* de justesse, et d'un viol sûrement collectif, mais sans son protecteur plus de traitement privilégié. Après quelques mois de recherches intenses, son propre camp la retrouva et elle fut envoyée fissa chez le docteur Krüger. De là on l'enverrait faire le trottoir.

Son avenir était tout tracé : le tapin à Cancun jusqu'à ce que mort s'en suive, et ce n'était pas ce nouveau corps qui allait lui donner du courage !

Elle ouvrit enfin les yeux. Son corps n'était plus que douleurs. Comme si un semi-remorque lui était passé dessus, comme si une charrue lui avait labouré le corps. Pas un muscle qui n'ait été épargné, tous ses membres étaient endoloris, endormis. Elle essaya de se redresser sur son lit d'hôpital... En vain...

Trois étages en-dessous Mariella endurait le même martyr. Il fallait souffrir pour être belle mais là, on avait atteint le paroxysme de la douleur.

Au bout de mois d'opérations ininterrompues, Kiké faillit raccrocher ses gants au vestiaire. Il allait abandonner une bonne fois pour toute.

Il préférait encore se livrer aux malfrats du *Catiré* que de subir encore une seule intervention. Il se sentait violé de toutes parts.

Pas un centimètre de sa peau n'avait été épargné.

Mais la détermination du *Doctor* était encore plus grande que la sienne. Chaque jour il venait le voir, le rassurer, le motiver.

Il lui passait des films d'opérations précédemment réussies, lui montrer des simulations de son futur physique pour le motiver...

Un beau jour, que Kiké avait arrêté de compter depuis longtemps, le docteur Krüger arriva enfin avec un gigantesque miroir de plein pied.

Emu le docteur Kruger s'assit à côté de Kiké et prononça solennellement :

« Kiké je te présente Jessica, Jessica je te présente Kiké ! »

Il s'était préparé pendant des jours et des jours à cette rencontre fatidique. L'appréhension avait fait place à de la peur...

Il ouvrit enfin les yeux. Il capta son reflet dans le rectangle oblique : le visage angélique d'une inconnue. Le faciès anonyme d'une étrangère.

Elle courut dans le couloir désert, dévala les escaliers puis s'arrêta net sur le seuil de la terrasse. Où filait-elle comme ça ? Que fuyait-elle ?

Elle sentit l'air frais appeler son sang sous sa chair. Son sang. C'était bien le sien qui coulait dans ce corps qu'elle ne reconnaissait plus.

Elle rebroussa chemin et retourna se réfugier dans sa chambre.

Elle trouva un vieux paquet de cigarettes qui traînait et d'une main tremblante, elle en alluma une, puis savoura la saveur âcre qui emplissait sa gorge.

Elle aspira encore une bouffée : le goût du tabac brûlé après des mois d'abstinence l'apaisa, comme si elle avait jeté son effarement dans ce minuscule brasier.

Elle ferma les paupières, se replaça devant la glace et se plongea dans le parfum étourdissant de la cigarette.

Longtemps après l'avoir éteinte, rassérénée, elle rouvrit enfin les yeux.

Elle comprit immédiatement qu'elle avait pris la bonne décision.

Ce n'était même pas une inconnue qui lui faisait face, mais une création à partir de rien, une nouvelle œuvre de Dieu.

Comment cela était-il possible qu'après avoir fait subir autant d'outrages à son corps, après avoir vécu mille fois la mort, il ne subsistait aucune trace des opérations ?

Krüger réapparut derrière un paravent :

« On pourra dire que tu m'en as donné du fil à retordre ! Même tes tatouages m'ont été difficiles à faire disparaître... »

Pas peu fier, il se trimballait avec un petit classeur rouge remplis d'intercalaires plastifiés : les photos de toute son opération, étape après étape : os broyés, greffes, liftings endoscopiques, peau retournée par pinces hémostatiques, meulage du front, ciseau chirurgical enfoncé dans son bas ventre...

Son dossier ressemblait à la chambre de torture de la Sainte Inquisition.

Jessica se collait maintenant à la vitre du miroir, tirant ses cheveux en arrière. Elle essayait de zoomer ses propres traits pour comprendre comment cela était possible.

À chaque regard de surprise, à chaque émerveillement *El Doctor* argumentait avec de nouvelles explications toutes scientifiques :

« Ici nous avons utilisé tes cheveux pour effacer la cicatrice, là nous avons procédé à une liposuction de la gorge. »

Pour le docteur, ce challenge avait été le sommet de toute une vie dédiée à la chirurgie esthétique.

Un demi-siècle de carrière pour réussir son chef-d'œuvre, la Venus de Botticelli, la Joconde de Léonard de Vinci.

Le visage était sa plus grande fierté. Aucune trace des opérations n'était visible à l'œil nu. À moins de passer le corps au scanner impossible de déceler la moindre cicatrice.

La parfaite homogénéité des traits avait été le plus grand défi du docteur Krüger et son fil rouge pendant les mois qu'avait duré le processus de la métamorphose. Il avait lui-même supervisé personnellement toutes les opérations.

Pendant des mois Kiké n'avait été qu'une momie suppurante, couverte de bandages, ne se promenant qu'en chaise roulante. Pendant des mois il n'avait été alimenté qu'au goutte-à-goutte et à la sonde.

Kiké n'était de toute façon pas pressé... Chaque jour qu'il passait à la clinique à se transformer en une nouvelle personne l'éloignait un peu plus de la vengeance d'*El Catiré*. Comme si sa mutation physique devenait un nouveau cocon protecteur.

Le docteur la laissa enfin seule avec son nouveau corps. C'était une impression pour le moins bizarre. C'était une sensation extraordinaire. Elle planait entre rêveries et extase.

Elle regarda ses mains. Elles tremblaient toujours.

Kiké se sentit d'un coup flotter au-dessus du monde.

Il se devinait empli d'une force nouvelle, d'un nouveau pouvoir...

Une lucidité implacable, une impression de puissance et d'invulnérabilité avait traversé sa chair et s'était emparée de son esprit.

Elle se sentait désormais capable de démasquer instantanément les mensonges, les veuleries, les compromis des gens en face d'elle.

Le malaise dura quelques minutes puis tout redevint normal.

Cette opération lui avait permis de sceller un nouveau destin. Elle lui conférait une force insoupçonnée.

Des pensées lui parvenaient en flux multiples, des images floues, des idées confuses. Une voix intérieure lui parlait sur un ton neutre, machinal.

Les hommes n'étaient qu'imposture et façade.

Chez les femmes tout était bidon, calculé, affecté.

Dans son nouveau corps elle lisait maintenant les gens en transparence.

Dans son monde il valait mieux être femme. Mais le docteur l'avait fait trop belle, trop sensuelle, trop parfaite. Sa carapace physique était sa meilleure arme de destruction massive, son contre-feu pour masquer ses desseins les plus sombres.

«Sin tetas no hay paraiso ! »

Sans nichons, pas de paradis ...

Quelle ironie : les derniers mots qu'il avait prononcés à Mariella lorsqu'il lui avait dit qu'ils se retrouveraient au paradis étaient ceux qui allaient le sauver !

Elle prit deux décisions qui allaient décider des premiers jours du reste de sa vie : la première, retrouver Mariella coûte que coûte.

La deuxième, changer son destin, rien que ça...

Lorsque le soir venu, le docteur revint dans sa chambre, Kiké avait une lueur différente dans son regard.

À quinze ans, Kiké était devenu un homme.

À seize ans, le sang du tigre coulait désormais dans le corps d'une femme.

En voulant se surpasser le docteur avait trop bien fait les choses. Jessica était d'une beauté surnaturelle. Ce n'était pas un bon départ pour passer inaperçue.

L'équilibre des traits, ses dimensions parfaites n'auraient laissé personne de marbre, pas même le plus eunuque du harem.

Des yeux en amande, des lèvres charnues et pulpeuses, un maintien extraordinaire. Sa chevelure jais noir tombait sur ses frêles épaules.

Le corps n'était qu'enchantement pour les yeux.

Kiké en tomba bouche bée. Il était en contemplation permanente de son propre corps.

Natalia Vodianova version latina ! C'était la fille que Kiké avait pointé de l'index, presque par hasard, le fameux matin de son arrivée. Il aurait pu tomber plus mal....

Six mois de rééducation eurent tôt fait de la mettre au diapason de sa forme olympique.

Yoga, cardio, abdo, pilates.

Six heures par jour – six jours par semaine. À suivre une diète des plus strictes.

Il croisait parfois, au détour d'un couloir, des femmes d'un autre âge, pratiquement incapables de marcher, le corps complètement déformé sous les coups de bistouri du docteur.

Enfin les deux derniers mois, Kiké descendit à l'étage du dessous et côtoyait maintenant des *Miss* en devenir qui s'apprêtaient à concourir pour la compétition nationale.

Musiques pop, murs de verre, passerelle de défilés, décoration aux tons pastel, cabinet de coiffure, studios de photos et de jeunes stylistes gays se trimballant des patères de robes toutes plus affriolantes les unes que les autres.

Kiké partagea le quotidien des futures *Miss Venezuela*.

À leur contact il en apprit plus sur la gent féminine qu'en quatre ans avec Mariella. Comme s'il était un agent infiltré de l'intérieur. Il les entendait fantasmer sur tel producteur, discuter de tel publicitaire. Il se rendait compte que leurs atouts physiques étaient leurs meilleures armes et qu'elles avaient appris à s'en servir à bon escient.

Dans un monde où les femmes se camouflaient derrière leurs artifices visuels,

Jessica était devenue le symbole mais aussi le meilleur contre-exemple de la vanité des êtres humains. Elle survolait désormais leurs vils débats

Puis il passa à l'étape de la féminisation : le plus dur pour Kiké fut finalement non pas de s'approprier son nouveau corps mais de l'appivoiser. Il apprit à faire des moues, à changer ses expressions, à jouer de son regard.

À coup de gestes, de froncements, de mimiques, Jessica semblait se glisser peu à peu dans sa nouvelle peau d'Eve, à sa plus grande stupéfaction.

À modifier le son de sa voix, à parler de manière fluette.

Elle apprit à défiler sur un podium comme on enseigne à marcher à un enfant. Tout se passait comme si Jessica s'arrachait à l'enveloppe physique de son ancien corps.

Kiké était le plus motivé des élèves, il n'en allait pas seulement de son assiduité mais surtout de sa survie.

Son apparence physique était tellement influente qu'il avait parfois l'impression d'avoir deux cerveaux qui fonctionnaient en même temps. Kiké parlait à Jessica qui agissait comme bon lui semblait.

Kiké cru d'abord en devenir fou, puis il en tira son parti.

Jessica offrait à Kiké toute la diversité de son nouvel être, il n'allait pas s'en priver !

Il avait fallu quinze années de calvaire pour que Kiké devienne enfin un homme, il n'avait fallu qu'une année d'enfer pour qu'il devienne une femme.

Une immense oasis de verdure aux arbres centenaires tranchait avec les ponts suspendus des autoroutes. Partout la frénésie de la ville, et d'un coup le silence des oiseaux, le bruit d'un ruisseau.

Allées larges, pelouses coupées au cordeau, immenses villas enfermées de caméras de télésurveillance et de barbelés.

On se serait plutôt cru dans une banlieue résidentielle de Los Angeles.

Les bidonvilles de briques rouges juraient outrageusement avec le flegme énigmatique des pins parasols. Pour tenter de les cacher de la vue des golfeurs on avait planté des allées de bambous géants.

En revanche, rien n'avait été fait pour masquer des habitants des *barrios* surplombant les parcours de golf, la pénible vue de ses joueurs en goguette, essayant d'améliorer leurs handicaps ou de sortir du bunker où ils s'étaient piégés d'eux-mêmes, alors qu'eux, les pauvres, essayaient juste de se sortir du guet-apens de la vie.

Jessica était prête à affronter le monde réel.

Pour sa première sortie, le docteur Krüger l'emmena dans le restaurant le plus huppé de Caracas : Il Vicio.

C'était son test à elle. Sa première épreuve du feu. Sa première confrontation avec elle-même.

Elle passait haut la main l'épreuve et elle signait son passeport pour la liberté.

Elle échouait et cela signifiait que cette année de souffrance n'avait servi à rien. Un gâchis... encore un...

Jessica revêtit un ensemble Chanel rose pâle composé d'un shorty très court et d'un blazer aux contours noirs sur une chemise de soie blanche.

« Tout à fait de circonstance », songea-t-elle.

Un élégant collier de perles de trois rangées avec des boucles d'oreilles assorties venait parachever ce look rétro Chanel revisité.

En la voyant marcher vers lui de son allure nonchalante et féminine, le docteur Krüger ne put s'empêcher de sourire intérieurement.

Etait-il possible qu'il ait en face de lui la même personne que le type qui deux ans auparavant, aurait tué sur-le-champ pour un regard de travers ?

Mais il se garda bien de lui faire la remarque...

Il devait jouer son rôle aussi, Jessica était sa créature, sa fille spirituelle, l'aboutissement de toute une carrière. Il la félicita pour son élégance raffinée et son choix très sûr.

Jessica sourit du compliment et remercia intérieurement ses nouvelles copines pour leurs conseils avisés.

La clinique du docteur Krüger regorgeait de consultants de coiffeurs et d'esthéticiennes en tout genre. C'était le Saint Graal de la mise en forme et de la beauté. Un véritable centre commercial ou même des boutiques de fringues des plus grands couturiers européens avaient leur place.

Dès leur arrivée dans le palace, la présence de Jessica aimanta tous les regards, alimenta toutes les conversations.

Quoi de plus normal qu'*El Doctor* déjeune avec l'une de ses créatures.

Mais le malaise était palpable.

Les hommes n'arrivaient plus à la quitter de leur regard, tandis que les femmes minaudent de jalousie.

Cela allait jaser au Country dès cet après-midi.

Pas une femme qui n'allait manquer d'appeler le *Doc* pour demander de lui refaire le nez à la manière de sa nouvelle création. Une nouvelle mode serait lancée !

En attendant le docteur savourait son plaisir.

Jessica était un peu mal à l'aise, non pas de l'émoi qu'elle suscitait mais de la peur qu'on la reconnaisse.

Chaque portier, voiturier, gardien de parking, maître d'hôtel pouvait être un indic en puissance du clan *del Catiré*.

Un regard trop inquisiteur et elle se sentirait démasquée.

Il lui fallut bien deux heures pour se détendre et comprendre que plus personne ne ferait jamais plus le lien entre un petit malfrat de bas étage et un top modèle capable de rivaliser avec les plus belles femmes du monde.

Le docteur Krüger prit un ton paternaliste. Il s'était attaché à Kiké comme un père pour son fils.

C'était son œuvre, l'aboutissement d'une carrière dédiée à la beauté physique. Il avait beau avoir compris que l'apparence physique n'était qu'un leurre, il ne se lassait pas de l'admirer.

El Doctor avait ses habitudes. Ils commandèrent une bouteille de Dom Pérignon rosé et des coquilles Saint-Jacques en émulsion de mangue.

El Doctor commença à lui refaire part, à voix basse et pour la énième fois, des péripéties qui avaient alourdi ses opérations.

Il était en train de lui évoquer la difficulté qu'avait été d'effacer ses tatouages au laser lorsque soudain Jessica brisa son assiette, l'interrompant net et sans doute plus brutalement qu'elle n'aurait voulu le montrer.

« *Doc, por favor !* »

El Doctor sursauta et Jessica s'excusa.

Un silence s'était fait dans tout le restaurant.

Elle se reprit, mima un air enjoué, prit son plus grand sourire, leva son verre et déclara d'une voix fluette :

« Le passé est derrière nous, laissons-le là où il est et buvons à l'avenir ! »

Ils explosèrent de rire tous les deux. Leur complicité ne s'était pas éteinte avec l'opération.

Elle avait passé sa première épreuve haut la main...

Les plats à peine entamés, le *Doc* lui parla sur le ton de la confiance :

« Tu as tout pour toi Jessica, la beauté, la jeunesse et la richesse, et surtout, tu as raison, tu n'as plus de passé !

Tu es vierge comme un nouveau-né.

Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? »

Jessica répondit d'une voix douce mais déterminée :

« La première chose que je veux faire c'est retrouver Mariella. Je lui avais promis de la protéger et au lieu de ça j'ai fui.

Il est peut-être-déjà trop tard. »

Moritz l'avait d'ores et déjà prévenue que Mariella, placée sous haute surveillance, s'était fait opérer dans son établissement il y avait de cela quelques semaines à peine. Son futur lieu de villégiature était sans nul doute Cancun.

Le déjeuner achevé, Jessica lui fit comprendre qu'elle n'avait que trop attendu. Elle rongait son frein. Chaque jour qui passait l'éloignait un peu plus de l'espoir de revoir Mariella vivante.

Au moment des adieux, Jessica serra fort le docteur dans ses bras. Il lui avait offert un nouveau sursis, une nouvelle vie.

En passant à côté de Naiguata en taxi pour l'aéroport, Jessica eut un haut-le-cœur en se remémorant la mort d'*El Corto*.

À droite et à gauche de la descente, des millions de maisons de briques et de parpaings se chevauchaient à perte de vue.

Elle regardait ces pauvres bougres installés sur le seuil de leur maison. Plus jamais elle ne connaîtrait la misère qui pousse au désespoir, le désespoir qui pousse au crime. C'en était fini de ce cercle vicieux.

Jessica était enfin maître de son destin. Elle ne subirait plus jamais le joug de sa naissance.

Par ses connexions, le docteur Moritz Krüger lui avait fourni un passeport Canadien et Kiké Rodriguez était devenu, par la magie de l'administration, mademoiselle Jessica Spice.

Dès l'aéroport, Jessica eut sa première crise de sueur froide lorsque les douaniers de la *Guardia Nacional* lui firent passer un scanner corporel pour s'assurer que ce n'était pas « *una mula* », qu'elle ne transportait pas, camouflés dans son estomac, de petits sacs de coke emballés dans des préservatifs.

Ce serait « ça passe ou ça casse ». L'ultime épreuve de la science. Un IRM !

Si les soldats se rendaient compte que quelque chose clochait dans son corps c'en était fini. Retour à la case départ.

Mais apparemment les types étaient plus intéressés par sa plastique physique qu'à ses organes internes. Aux regards lubriques qu'ils lui firent, elle comprit qu'elle n'avait pas grand-chose à craindre d'eux.

Deuxième moment de stress lorsqu'elle dut présenter son passeport au douanier, mais là encore, elle comprit aux commentaires appuyés du préposé sur sa beauté que dorénavant toutes les tracasseries administratives ne seraient plus que pure formalité.

Il fallait d'ailleurs qu'elle commence à s'habituer rapidement aux changements d'attitude des hommes envers elle.

Pour sa première fois en avion, Moritz lui avait pris un billet en business class sans retour.

C'était exactement ce qu'elle souhaitait. Ne plus jamais mettre les pieds dans ce pays maudit.

Mais tant que les dernières roues de l'avion n'eurent pas quitté le tarmac elle se sentait toujours en danger.

Dès que la machine s'envola dans les airs, elle put enfin respirer.

Elle sursauta au « pop » que fit son voisin en ouvrant une petite bouteille de

champagne.

Elle ne l'avait même pas remarqué. Il lui tendit un verre avec un sourire ultra bright :

« Une coupe mademoiselle ? »

Le reste du voyage se passa de découverte en découverte. Tous les stewards étaient aux petits soins avec elle, et arrivée à Mexico City elle eut à gérer encore plus de testostérone qu'au Venezuela.

Elle finit enfin par dénicher un vol interne pour Cancun, et se réfugia dans un salon VIP jusqu'à son prochain départ.

En survolant la presqu'île de la péninsule Maya elle fut ébahie par la succession de centaines d'hôtels qui longeaient une plage immaculée de sable blanc.

Comment ferait-elle pour retrouver Mariella dans cette nouvelle jungle ?

À Cancun son enquête pouvait enfin commencer.

Et elle commençait mal. Bad timing, mauvais tempo. Jessica arrivait au pire moment : Spring Break ! Quatre millions d'étudiants américains s'y étaient donné rendez-vous pour des matchs quotidiens de TCN cul sec – Téquila-Citrons-Nichons et autres joutes alcoolisées.

La techno explosait les tympans des cruisers qui parcouraient d'allers-retours le *malecon*, le boulevard qui longeait la plage, tandis que des centaines d'hôtels avaient été pris d'assaut par une horde de touristes assoiffés de sexe.

Concours de tee-shirts mouillés et de tequila cul-sec faisaient partie des attractions du jour tandis que les boîtes de nuit ne désempliraient pas pendant deux semaines.

On aurait dit un lupanar industriel.

Jessica prit la dernière chambre encore disponible au Grand Maya International Resort, une suite avec piscine au dernier étage. Elle sortit sur la terrasse et regarda l'immensité de l'horizon avec un moment de désespoir.

Elle n'avait pas le début d'un indice, ni la moindre piste.

Dans l'Etat de Bolivar, les routes n'existaient pas. Pour aller d'une ville à l'autre il fallait chopper des *avionettas* de 5 à 7 places.

À l'arrivée à Ciudad Bolivar par moyens courriers, il fallait donc négocier, dès le tarmac de l'aéroport, avec une nuée de pilotes mercenaires. Les tarifs pratiqués étaient à la hauteur des espérances de cette ruée vers l'or.

Les laissés-pour-compte, les repris de justice et les fous étaient les seuls à venir tenter leur chance ici-bas.

La chaleur était implacable.

Les *guayaveras* pourtant réputées pour ce type de climat, collaient à la peau comme des serviettes éponges. Le moindre mouvement brusque transformait un être humain normalement constitué en serpillière. La torpeur et l'humidité ambiante donnaient une impression d'apesanteur.

Une brume de chaleur troublait la vision, transformant les bimoteurs en objets lunaires.

El Comandante Chirinos, El Profe, avait ses us et coutumes. Dix fois par an il venait inspecter son « *claim* » sa « *mina de oro* ».

Il y avait tant à faire que quatre gardes du corps ne semblaient pas suffire pour ces inspections surprises.

Sur le tarmac, il n'eut pas à se disputer les quelques places restantes, son aéroplane l'attendait déjà.

Alors que l'appareil amorçait son décollage, le Prof, visage collé contre le hublot, ne se lassait pas de ce spectacle.

L'enfer vert.

Avant qu'on y découvre de l'or, Ford avait installé les plus grandes caoutchouteries du monde pour les pneus de ses célèbres Ford T.

Il ne restait plus rien de ces vestiges industriels.

La forêt avait tout enseveli sous elle. C'est à peine si on devinait, surgissant de ça de là, des terrils gigantesques, des structures de métal d'un autre âge, ultimes témoins de cette épopée disparue.

Dans le centre ville, il restait même la carcasse d'un opéra entier, construit d'après les plans de Gustave Eiffel. Cette charpente désossée gisait abandonnée, reliquat de la splendeur d'antan du lieu.

Il se laissa aller à une confidence à l'oreille de son garde du corps assis à côté

de lui :

« Ce que tu imagines est invisible à l'œil nu : planqués là-dessous, des milliers d'orpailleurs clandestins se battent à la vie, à la mort. Dans chaque cloaque sordide, des braconniers sont prêts à s'étriper pour la moindre pépite, les pires trafiquants que la nature humaine n'ait jamais engendrés. »

Comme pour confirmer ses dires, des termitières gigantesques s'étendaient maintenant à perte de vue, la selva paraissait s'être fait bouffer de l'intérieur par un virus Ebola.

La nature avait été métamorphosée par une force supérieure...

Ils atterrirent sur le minuscule aéroport de la *Mina Del Kilometro 188*. En fait de tarmac, un chemin de boue détrempé, parsemé de trous au milieu d'un village de maisons préfabriquées.

Au bout de la piste, un comité d'accueil patibulaire les attendait. De gros bergers allemands tenus en laisse jappaient et aboyaient sans discontinuer, tandis que des plantons rachitiques vêtus d'uniformes d'un marron délavé, semblaient avoir perdu jusqu'à leur âme dans cet antre du diable.

Le Prof agrippa une bouteille de bière qu'on lui tendit, et la bu d'un trait.

Cette gorgée avait le goût du sang et du fer. Il n'arriverait jamais à s'acclimater à cette torpeur tropicale qui le rendait fiévreux et en nage.

Espérant sans doute trouver un peu de fraîcheur, il se réfugia dans le bureau qui servait à la fois d'aérogare et de tour de contrôle.

Peine perdue. Les lourds ventilateurs rouillés ne jouaient plus leur rôle depuis bien longtemps. Les astres n'étaient décidément pas cléments avec lui aujourd'hui. Il crèverait de chaud. C'était écrit !

Il soupira longuement, sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Sur un hochement de sa tête, Salvador, le patron de la sécurité commença sa longue litanie des faits et gestes du mois précédent.

Un bilan somme toute très classique parsemé de ses émeutes habituelles, de ses larcins de bas étage et de ses pandémies classiques.

Que du très banal et convenu. Rien de très croustillant à se mettre sous la dent.

Chirinos baillait aux corneilles et se demandait encore ce qui lui avait pris de persévérer à s'occuper de ces basses besognes lui-même.

Puis Salvador lui raconta par le menu détail comment ils avaient retrouvé presque par hasard l'un des fomenteurs de la rébellion de la *Mina Del Callado*, le fameux Sergio Rodriguez, agonisant dans un *claim*.

Cette dernière nouvelle illumina d'un éclair de vivacité le visage terne du *Profe*.

Sergio Rodriguez ! Un type qu'il avait maudit cent fois. Un type qui avait détruit à néant une mine qu'il avait mis dix années de sa vie à construire. On lui offrait sur un plateau d'argent le lascar qu'il avait voulu mort dans les pires souffrances.

Quelle occasion inespérée de régler ses comptes une bonne fois pour toute !

Le Professeur Chirinos ne s'appesantit pas en simulacres de politesse, il demanda les chiffres du mois :

« Combien de kilos ?

— Une centaine, 115 pour être précis.

— Mineurs morts ?

— Une vingtaine...

— Combien de blessés ?

— Trois.

— Le frère Rodriguez ?

— Toujours vivant.

— Ce sont les survivants que je veux voir en premier !

J'espère que vous ne me les avez pas trop abîmés. »

Salvador leva les yeux au ciel puis émit un sifflement qui en disait long sur ce qu'il pensait des manières de son boss.

« Faudrait savoir ce que veut le patron à la fin, songea-t-il. — Un jour il les veut tous morts, le lendemain il s'inquiète de leur santé. »

Ils montèrent dans une jeep découverte pour faire les deux cents mètres qui les séparaient de l'entrée de la mine. Le plus vite il en aurait fini avec sa tournée d'inspection, le plus vite il pourrait repartir de cet endroit maudit.

Mais une idée nouvelle avait germé dans son esprit. Un projet de sinistre dessein qui l'excitait autant que son magot.

Ils arrivèrent aux abords de l'immense caverne et restèrent comme paralysés devant son accès sinistre.

Une pancarte de bois leur souhaitait la bienvenue. *El Callado* : 700 travailleurs, deux jours depuis le dernier mort...

El Profe s'aventura dans des galeries d'un autre monde. Les ampoules tenaient à peine sur les plafonds dénudés.

Devant eux des couloirs à n'en plus finir avec de chaque côté des portes

verrouillées.

Ils ouvrirent la première cellule : des types qui n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Dix jours sans manger.

40 kg tout mouillé... L'un des zombies gisait par terre, la tête enfouie dans ses excréments. Le geôlier crut bon de se justifier en précisant qu'il avait trébuché...

El Comandante Chirinos avait compris.

Sur les trois détenus, deux était déjà à l'agonie. Il attrapa le dernier par les cheveux :

« Tu as le choix ! Ou tu me suis tout de suite et tu m'obéis aveuglément jusqu'à la fin de tes jours ou je te laisse mourir dans la pire des agonies.

Qu'est-ce que tu prends ? »

Sergio avait envie de lui cracher à la figure mais son état ne lui permettait rien de plus que d'acquiescer...

« Voilà qui est mieux ! »

El Professor repartit avec son modeste butin : un prisonnier à l'article de la mort et un pécule de pépites de tout calibre.

Mais son butin n'était pas si dérisoire. Sur le trajet du retour il entama ce qu'il préférait par-dessus tout : malaxer l'être humain comme de l'argile. Le transformer à sa guise jusqu'à ce qu'il devienne un nouveau disciple corvéable à merci.

C'était son hobby, son passe-temps. Il prenait plus de plaisir à manipuler les esprits qu'à s'enrichir.

Et puis il en avait assez de faire toutes les sombres besognes lui-même. Le temps était venu de se trouver un homme de main, un aide de camp, un fils spirituel prêt à tout pour lui. Il savait déjà qu'il ne le trouverait jamais dans son entourage direct, ni chez les membres du parti. Des êtres corrompus, prêts à vendre leur mère à la moindre occasion.

Il lui fallait un mort-vivant. Un homme du trépas prêt à renaître de ses cendres.

Sergio était tout indiqué, le désigné d'office, son cobaye.

Alors qu'ils venaient de décoller, *El Profe* entama la conversation sur un terrain risqué.

Au moindre doute, il le ferait balancer par la portière sur un signe de tête.

« Je sais tout de toi. D'où tu viens, où tu voulais aller. Je sais même qui tu es et comment ton frère Manuel est mort en te sauvant.

Je peux même te dire au centime près l'argent que vous m'avez fait perdre, ton frère et toi, en fomentant votre insurrection d'amateurs. Tu as failli détruire une organisation qu'il m'avait fallu plus de dix ans à mettre au point.

Mais tu es fait d'un autre bois. Tu fais partie de ceux qui ne courbent jamais l'échine. Et ça me plaît.

Si tu travailles pour moi, je te rendrai plus riche que dans tes rêves les plus fous. Je ne te demande qu'une seule chose en échange... Une seule... Ta fidélité et ton obéissance en toutes circonstances... Tu n'es et tu ne seras jamais qu'un mort en sursis. Un écart de ta part et tu disparaîtras aussi rapidement que je t'ai fait ressusciter. »

Sergio comprenait vite et bien.

El Commandante avait raison sur un point et un seul... Sergio était d'un autre rang...

Il ne lui fallut pas longtemps pour faire l'arbitrage entre être balancé depuis 10 000 pieds ou devenir l'homme à tout faire du type qui avait fait liquider son frère.

La vengeance est un plat qui se mange froid chez *Les Tigres*, très froid parfois...

Il le fixa dans les yeux de son regard fiévreux et lui balança quatre mots comme un upercut :

« Je suis ton homme... »

Quatre étudiants plus qu'éméchés étaient venus fêter leur diplôme de fin d'année à Cancun.

Ils avaient bien mérité un peu de repos et de réconfort après un dur semestre à picoler dans leurs fraternity.

Mais à Cancun on passait vraiment aux choses sérieuses. Tout se vendait. Tout s'achetait. Pas de flics, pas de lois.

L'alcool, les drogues et les filles y étaient à des prix défiant toute concurrence et puis c'était tellement plus exotique que Miami ou Las Vegas.

La fille leur fit promettre qu'ils passeraient chacun à leur tour, un par un. Mais une fois dans la chambre d'hôtel les choses s'envenimèrent.

D'abord Mike commença à filmer avec son Iphone. Barbara demanda immédiatement à couper la caméra mais rien n'y fit. Les quatre mecs commencèrent à se dessaper et à la pousser dans tous les sens en poussant des cris surexcités.

Barbara commença à prendre peur.

Elle demanda à voir l'argent mais elle savait déjà qu'elle avait perdu. Elle essaya en dernier recours d'attraper son portable : réussir à appeler son mac était son ultime espoir, mais Sam lui attrapa le poignet et tout en le tordant pour lui faire lâcher prise, il lui fila une immense baffe au visage qui la fit s'écrouler contre le rebord du lit. À moitié assommée, elle tenta vainement de se relever, chancela et s'écroula à nouveau. Ils se ruèrent sur elle en lui arrachant ses vêtements.

Barbara ferma les yeux, serra les dents et se recroquevilla par terre.

Deux longues heures plus tard les types quittèrent la chambre, tête baissée et l'air un peu honteux mais narquois des adolescents qui ont fait une grosse bêtise. Barbara gisait inerte. Une pile de billets verts était collée sur son corps poisseux de sang et de sueur.

Lorsqu'au petit matin une équipe des Tigrés réussit enfin à la localiser, Barbara traînait sur le boulevard du *malecon*, toujours nue, parlant toute seule, insultant les rares badauds dans l'aube blafarde. Ils ne furent pas trop de quatre pour la glisser de force dans la voiture, alors qu'elle piquait une nouvelle crise d'hystérie.

De son côté, Jessica était en train de déclarer forfait.

Elle avait écumé les bars un par un...

Puis elle était descendue depuis les hôtels les plus luxueux de la Riviera Maya jusqu'aux bordels les plus sordides de Playa Del Carmen.

Elle partait toujours du même scénario. Elle cherchait des lieux et des filles pour tourner une campagne de lingerie fine. Son charme faisait le reste et les portes s'ouvraient à elle sans difficulté.

Au bout de trois semaines de recherches infructueuses Jessica était proche du découragement le plus absolu.

Mais, un peu par hasard, alors qu'elle prolongeait sa ballade dans les confins d'une immense zone commerciale à l'américaine, elle aperçut une de ses anciennes *Miss* qui sortait lourdement chargée de victuailles d'un supermarché local.

Elle la suivit aussi discrètement qu'elle put jusqu'à un hôtel sordide qui jouxtait un bordel de seconde catégorie.

La fille s'engagea dans la pénombre d'une ruelle et lorsque Jessica s'engouffra à sa suite elle se retrouva face à face avec la mère maqurelle.

« Dis-donc, ma chérie, tu ne te serais pas perdue par hasard ? »

Jessica balbutia une vaine excuse. C'était la première fois qu'elle se retrouvait en tête-à-tête avec *une Tigré*.

Elle allait enfin savoir si elle risquait de se faire reconnaître. Mais la mère maqurelle semblait plus inquiète qu'on lui pique sa marchandise qu'autre chose.

Encore une fois Jessica se fit passer pour une « scout » qui devait repérer des nouveaux visages.

Elle prétexta un shooting de jeunes mannequins pour des maillots de bain italiens de la marque Intimissimi.

La ficelle était sûrement un peu grosse mais encore une fois son charme, le passeport canadien et les quelques billets de 100 dollars glissés *mano a mano* eurent raison des réticences de la *miss*.

Jessica demanda à voir les photos des filles les plus récemment arrivées, mais la *Miss* n'avait rien d'autre que leurs passeports. Flairant le bon coup, la tenancière la fit rentrer dans un bureau au premier étage d'une cantine de rue.

Elle posa ses sacs sur la table, ouvrit un coffre-fort relativement vétuste et en sortit une pile de passeports, pour la plupart canadiens.

Une centaine de documents. Impossible de reconnaître sa Mariella dans ce lot de faux papiers fournis par ce bon docteur Krüger, que Jessica commençait à trouver un peu trop arrangeant avec tout le monde.

Jessica prétextait qu'elle ne pouvait pas se décider à partir de photos d'identité et demanda donc à juger sur pièce. L'opération n'était pas sans risque : pas une fille dont Kiké n'avait personnellement défait les bandages du visage. Pas une fille qui ne pourrait pas ne pas la reconnaître dès le premier regard.

Rendez-vous fut pris le lendemain pour un casting géant à 2h de l'après-midi dans l'une des boîtes de la ville.

Jessica n'en dormit pas de la nuit... Et si Mariella n'apparaissait pas, et si elle la reconnaissait, et si elle ne la reconnaissait pas ?

Impossible de trouver le sommeil...

Bientôt elle s'imagina en train de faire l'amour avec Mariella et se réveilla en sursaut en poussant un cri.

Des courbatures meurtrissaient ses membres. La nausée du manque de sommeil. L'oppression de la peur...

Jessica mit plusieurs minutes à retrouver ses repères. Douche-Café-Déguisement.

Pour son casting géant, elle s'était vêtue d'un ensemble beige et kaki type Indiana Jones, très photo-reporter en vadrouille.

Et si un jour elle retrouvait Mariella, comprendrait-elle son geste ? L'accepterait-elle comme il était devenu ?

Perdue dans ses pensées, elle se résolut enfin à partir et emporta avec elle un gigantesque télé-objectif Canon. Elle se rendit à quelques encablures de son hôtel au Pussy Cat Dolls, le bien nommé, le plus grand bar à *margaritas* de Cancun.

Jessica devait redoubler de prudence. Elle se doutait qu'à défaut d'avoir retrouvé Kiké, ils mettraient Mariella sous surveillance.

« Ils », c'était les Catiré mais sans doute aussi ceux *del Tigré* qui avaient dû être appâtés par le magot qu'elle avait dérobé.

Elle ne pouvait plus faire confiance à personne... Personne ? Peut-être même plus à Mariella.

À deux heures de l'après-midi elle se présenta devant l'ancre de la boîte de

nuît.

Personne pour l'accueillir...

Jessica descendit seule un escalier en rotonde, et se retrouva dans une immense salle de spectacle dans le plus pur style clinquant des maisons closes. Moquette épaisse et écarlate, balustrades ciselées d'or craquelé, colonnes de faux stuc décrépîs, lustres de cristal en plastique, lourdes tentures carmin couvertes de poussière. Tout ce strass exhalait des relents de tabac froid et de vomi.

Des petites tables aux nappes de velours se succédaient devant une scène de parquet en bois flottant d'une dizaine de mètres carrés.

Comme pour un défilé du French Cancan, elles étaient toutes là, alignées en une seule rangée.

Toutes les princesses *del Tigré* !

Une bonne centaine de filles, court vêtues et outrageusement maquillées.

Elle en reconnut immédiatement plus d'une dizaine.

Samantha la maquereille de cette équipe de girls band d'un autre genre n'attendait qu'elle. Sur un claquement de doigt une musique de *reggaeton* emplît la salle et des feux de lumières gyroscopiques se mirent à tourner sur eux-mêmes.

En les regardant se trémousser sur la musique, Jessica sentit d'emblée la lassitude et la fatigue des gestes répétés.

Elle était surtout marquée par le vide de leurs regards, elles avaient toutes perdues cette lueur insouciance qui les rendait si belles et si sauvages dans leur village natal.

Jessica avait maintenant un nœud à la place de l'estomac. Elle tenta de garder sa contenance et commença à les shooter une à une.

Puis nota de manière méthodique leurs noms sur un cahier en spirales au fur et à mesure que les princesses défilaient.

Numéro 1 Chouchou : photo de face et de profil

Numéro 2 Venus : photo de face et de profil.

Numéro 3 Natacha...

Au bout d'une heure de ce petit jeu Jessica n'en pouvait déjà plus. Samantha commençait, elle aussi, à montrer quelques signes d'impatience :

« Ecoute, ma chérie, si tu n'as toujours pas fait ton choix faudrait peut-être que tu ailles voir ailleurs, non ? »

Jessica ne se laissa pas démonter.

Elle rétorqua du tac au tac :

« Mais c'est qu'elles sont toutes superbes, et je n'arrive pas à arrêter mon choix... »

Elle essaya de cacher l'amertume de sa voix, mais elle n'avait toujours pas vu la moindre trace de Mariella. Pas un regard complice, pas une ressemblance de près ou de loin.

Serait-il possible que le docteur Krüger se soit trompé ?

Serait-il possible qu'elle ait déjà disparu ?

En rentrant à son hôtel le soir, Jessica avançait d'un pas lourd. Tout ce travail pour rien. Où chercher maintenant ? À qui s'adresser sans éveiller de nouveaux soupçons ?

Elle arriva dans sa chambre s'écroula sur son lit et pleura à chaudes larmes pour la première fois de sa vie.

Le lendemain elle relia son *Canon* via un câble HDMI sur l'écran plasma de la télévision et visionna l'ensemble des photos du casting de la veille pour la énième fois.

Une fois, une deuxième fois et puis tout à coup, une résurgence de souvenir, un détail infime qui attira son regard, un objet qui lui était familier...

Le collier ! Elle ne pouvait pas le croire. Comment avait-elle pu passer à côté ?

En même temps, comment aurait-elle pu se douter que seul une relique aurait pu différencier sa bien-aimée des autres ? Le seul témoin de leur passion était le fameux collier qu'il lui avait offert le jour maudit de leur séparation, un an auparavant.

Depuis Mariella, avait pris près de vingt kilos, trois tailles de poitrine, et avait une coupe ultra courte à la Miley Cyrus après son épopée Disney... Méconnaissable !

Mais c'était surtout son regard qui avait changé. Elle avait perdu son innocence, sa joie de vivre.

Si elle avait pris vingt kilos, elle avait aussi pris dix ans en l'espace de douze mois.

Elle parcourut ses fiches : Barbara Numéro 27.

Jessica s'en voulait tellement de ne pas l'avoir reconnue au premier coup d'œil. Cela la rendait malade.

Elle saisit immédiatement son téléphone et appela Samantha pour lui demander une séance de photos privée avec Barbara.

« Si c'était payé ? Bien sûr ! 1000 dollars de l'heure. »

— Barbara arrive sur-le-champs ! » rétorqua Samantha.

Les trente minutes qui séparèrent Jessica de ses retrouvailles avec Barbara-Mariella furent les plus longues de sa vie.

Enfin on sonna à sa porte. Mariella entra sans un regard vers sa cliente, composa machinalement le numéro de sa patronne pour lui dire qu'elle était bien arrivée et se mit toute nue.

Jessica ne savait que faire. Comme elle avait dû apprivoiser son propre corps, elle songea intérieurement qu'elle devait maintenant apprivoiser la nouvelle Mariella.

Elle ne savait par où commencer...

Elle ne voulait pas la braquer... Non plus l'effrayer...La situation était ubuesque.

À plusieurs reprises Jessica dut se réfugier dans la salle de bains pour s'asperger la figure et retrouver son calme.

En dehors de la suite, un garde du corps attendait sur le pas de la porte. Au moindre problème il surgirait et mettrait fin à la séance photo.

Au bout d'une demi-heure de tentatives d'approche avortées, Jessica commença à amorcer les prémices d'un dialogue et, en voulant brûler les étapes, se fit passer pour une cousine de Kiké.

Incrédule, ou méfiante, Mariella fit semblant de ne pas comprendre. Alors Jessica la prit par les sentiments.

« Ecoute, je sais que tu t'appelles Mariella. Kiké n'est pas mort. Il t'aime toujours. Il m'a envoyée pour te sauver. Pour te sortir d'ici »

Le visage de Mariella se troubla, elle tituba sur ses jambes.

« Qu'est ce qui me dit que tu me dis la vérité ? »

Jessica s'emporta. Elle avait envie de crier, de lui hurler la vérité. Mais elle devait encore gagner sa confiance et emporter la décision.

« Ce collier. C'est ce collier qu'il t'a offert le jour de tes seize ans. Si tu le portes encore aujourd'hui, cela veut dire que tu ne l'as pas oublié. »

Le visage de Mariella s'empourpra pour de bon entre la joie et l'incrédulité. Elle voulut dire quelque chose, bredouilla quelques mots.

« Kiké ? Pas mort ? » Puis elle s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit ses esprits elle était allongée sur le lit king size, un chiffon mouillé sur le front.

Elle se tourna vers Jessica, le regard suppliant :

« Dites-moi que c'est vrai, que Kiké n'est pas mort ! Qu'il va bien... J'ai tellement prié, et j'ai perdu espoir ! Seigneur, pardonne-moi ! » Et elle éclata à nouveau en sanglots.

Mais d'un seul coup elle releva la tête. Elle avait vu quelque chose, ressentit une impression qui ne lui semblait pas naturelle.

Elle fixa Jessica dans les yeux, une première fois, cligna des yeux, la refixa une deuxième fois, se mit à trembler des lèvres et prononça d'une voix presque inaudible :

« Kiké ? »

La nuit du lundi 3 février 1992 révélait une Caracas calme et esseulée, pratiquement endormie et silencieuse.

De retour d'une visite officielle en Asie, l'avion du Président de la République venait d'atterrir à l'aéroport de La Guaira après ses quelques « étapes techniques » en Suisse et aux USA, afin de déposer ses milliards bien mal acquis.

Dans une vieille Oldsmobile de 79, un groupe de quatre copains moustachus, buveurs invétérés devant l'Eternel, hésitaient encore entre le dernier *trago* et rentrer seuls chez eux.

Aux alentours de minuit ils prirent la sage décision de regagner leurs pénates pour leur plus grand malheur.

Ils croisèrent les troupes du *Comandante* Chirinos positionnées discrètement tout autour de l'aéroport du centre ville de La Carlotta.

Ce furent les premières victimes collatérales d'une nuit confuse et chahutée. Leur véhicule criblé de balles fut le signal du coup d'Etat qu'annonçaient des rumeurs persistantes depuis plus de trois années déjà.

Les garnisons des plus grandes villes du pays tombèrent au même moment sans coup férir, alors que Caracas la rebelle luttait âprement contre des ennemis invisibles.

Le jeune colonel Hugo Rafael Chavez Frias défonça de son tank les grilles du jardin du palais présidentiel de Miraflores mais une fois devant l'entrée magistrale du palais il ne put venir à bout du panthéon de colonnes.

La victoire était au bout de leurs fusils.

Chavez exultait en hurlant à son radio les instructions à transmettre aux autres groupes.

Mais le président Carlos Andres Perez parvint in extremis à s'échapper seul de son palais par un souterrain. Fuyant comme un rat, il rejoignit le siège de Globovision au volant d'une voiture particulière. Comme quoi on peut être riche comme Crésus, puissant comme Zeus, et garder l'instinct de survie d'un rat.

Les hommes de Chirinos, leurs lourds bazookas en bandoulière, arrivèrent à l'aube blême devant le siège de la télévision d'Etat. Mais il était trop tard. Le Président de la République avait réussi sur les ondes ce qu'il avait loupé sur le terrain.

Chavez se retrouvait maintenant acculé dans le palais qu'il venait d'investir.

Leur coup d'Etat avait foiré. Caracas se réveillait hostile.

Des centaines de policiers, gardes militaires et tout ce que la capitale comptait encore de types armés se préparaient doucement mais sûrement à liquider les mutins. Ils prenaient les armes pour supprimer les traîtres tandis que les appels au secours de Carlos Andres Perez tournaient en boucle sur le petit écran.

Sans réfléchir, Chirinos sauta dans une jeep avec trois de ses plus fidèles lieutenants.

Le temps jouait contre eux. Leur traversée de Caracas se métamorphosa en une course contre la montre.

Par miracle, aucun barrage des forces loyalistes n'avait encore été mis en place.

Chirinos s'arrêta au milieu de la cour du palais et c'est pistolet à la main qu'il vint récupérer son lieutenant.

Il trouva Chavez agenouillé au premier étage, vociférant dans son talkie-walkie des ordres que plus personne n'écoutait.

Il n'avait apparemment pas compris que c'était fini. Ou alors il ne voulait plus comprendre.

Chirinos attrapa le colonel par le dos de son uniforme et le releva au moment où une déflagration s'écrasa dans l'embrasure de la fenêtre.

Ils basculèrent ensemble par-dessus la rambarde et roulèrent en bas de l'escalier de marbre à quelques mètres de la jeep.

La Willy redémarra dans une gigantesque convulsion. Le servant arrosa les assaillants de sa puissante mitrailleuse tandis que Chirinos le mettait à couvert sous une banquette.

Le prestige du *Comandante* et l'énorme mitrailleuse lourde firent le reste pour parvenir jusqu'à une station de radio que ses hommes avaient sécurisée.

C'est la gorge serrée que Chirinos lui demanda de rendre les armes.

Une fois ses esprits recouvrés, Chavez prit la responsabilité des actes et annonça sa reddition sur les ondes de son célèbre « *Pa' ahora !.... Pour maintenant !...* »

Plus tard pendant que Chavez purgeait ses années de prison, *El Commandante* avait été l'un des rares à lui rendre visite.

Encore plus tard, lorsque tous les soldats furent graciés, c'est Chirinos qui avait été le pionnier de la reconquête, l'éminence grise derrière *El Colonel* et l'artisan de sa victoire à l'élection présidentielle.

Lorsqu'enfin en 1998, Chavez avait accédé à la chaire suprême, le nouveau président élu proposa au *Commandante* Chirinos le choix des armes : Ministre des finances ? Du tourisme ? De l'industrie ?

Chavez n'était pas un ingrat.

Mais *El Comandante* n'était pas un homme de pouvoir. C'était un homme de l'ombre, un savant calculateur. Il savait déceler l'étincelle dans le regard des gens, celle qui lui avait fait miser sur cet obscur colonel.

Il demanda un boulot pépère dans des bureaux, prétextant en plaisantant son âge canonique ; la charge de gouverneur de la Banque Centrale, rien que ça.

Chavez avait explosé de rire.

« Si tu veux te faire braire dans l'administration, bienvenue... Mais ne viens pas m'embêter dans trois mois pour me dire que tu as changé d'avis. »

El Commandante n'avait pas changé d'avis. Quatorze ans qu'il occupait ces fonctions stratégiques qui lui avaient valu son sobriquet de *Profesor*.

Celui qui avait changé, c'était le Président du peuple. Le pouvoir transformait les gens à son contact et il semblait que ce n'était pas un dicton infondé.

Chavez avait été métamorphosé.

Il n'avait gardé de populaire que le nom.

Petit à petit, il avait oublié ses idéaux de départ et était devenu un monarque corrompu et imbu de sa personne.

Sur les pas de Bolivar, il voulait réunir tous les pays d'Amérique Latine contre l'infâme impérialiste américain.

Son culte de la personnalité rivalisait avec les plus sombres années de Kim Jong Il.

Imprégné par l'influence cubaine, il s'était même converti au culte vaudou de la Santeria et de ses sacrifices rituels d'animaux.

Pendant ce temps là, *El Commandante* s'était fait doucement mais sûrement oublier de son frère d'armes et s'attachait avec abnégation à son poste de

banquier du pays.

Entre autres tâches ingrates, il était responsable des réserves internationales du Venezuela et de la solvabilité du pays lors des émissions de dettes souveraines.

Le Venezuela avait la particularité d'être le seul pays au monde avec les Philippines à produire lui-même l'or de ses réserves internationales. L'or brut était d'abord envoyé à la Banque Centrale du Venezuela, fondu une première fois puis envoyé vers un organisme international à Londres ou en Suisse où l'or était à nouveau fondu puis calibré aux normes internationales. À partir de ce moment-là, l'or refondu faisait officiellement partie des réserves du pays.

Chaque mois le Venezuela transformait ainsi 100 millions de dollars US en or pour affirmer sa suprématie économique dans la région et influencer politiquement les pays voisins.

Très vite Chirinos comprit le parti qu'il pouvait en tirer.

El Commandante supervisait lui-même les transports physiques de ces transactions. Il affectionnait tout particulièrement ses voyages dans le comté du Tessin, en Suisse Italienne, du côté de Lugano, le meilleur site de fonderie d'or au monde. Et puis la Suisse c'est tellement pratique pour les « étapes techniques » des avions, n'est-ce pas ?

Depuis dix ans son plus fidèle agent n'était autre que Sergio, le type qu'il avait sauvé d'une mort certaine.

El Commandante avait appris grâce à son coup d'Etat manqué avec Chavez qu'il n'y avait rien de tel qu'aider un homme à terre pour le rendre reconnaissant à vie.

Il avait voulu vérifier l'adage une seconde fois : sauver la vie de quelqu'un, un traître de surcroît, pour s'attacher sa fidélité *ad vitam aeternam*.

Il ne s'était pas trompé sur Sergio.

Il avait perdu son âme dans les mines. Son appât du gain l'avait fourvoyé. Il se sentait responsable de la mort de son frère qu'il avait entraîné dans son aventure insensée. Son châiment s'était révélé tout naturellement. Pour expier son crime, il devrait travailler toute sa vie pour le bourreau de son frère.

Alors quitte à se racheter une nouvelle vie, autant bien le faire.

L'asservissement d'un esclave, le cynisme d'un tueur à gages, l'abnégation, la discrétion...

Sergio lui avait rendu son investissement au centuple.

Il était devenu l'homme à tout faire : les sales besognes, les tâches ingrates, les coups tordus, les meurtres, les putes et les drogues.

Depuis la récupération des pépites dans les régions aurifères, jusqu'aux exécutions sommaires, il était son homme de main.

Mais homme de confiance ou pas, *El commandante* ne l'emmenait jamais dans ses bagages Suisses...

Dans la chambre d'hôtel, les retrouvailles prirent l'allure d'effusions.

Le cœur de Jessica battit comme jamais. Si la chirurgie avait beaucoup évolué ses dernières années, elle n'avait jamais réussi à atténuer la lueur d'un regard.

Jessica eut envie de crier de joie lorsque Mariella le reconnut enfin. Non elle ne l'avait pas oublié, c'était même sûrement la seule au monde capable de le reconnaître, capable d'aller au-delà des apparences physiques, de dépasser l'évidence.

Elles se serrèrent si fort dans les bras que leur étreinte parut durer une éternité. Elles étaient maintenant gênées comme deux gamins pris en faute. Elles n'osaient se séparer de peur de se montrer l'une à l'autre. Elles avaient honte de leur enveloppe physique.

Mais leur amour allait au-delà de leur apparence charnelle. Elles avaient affronté la mort ensemble. C'était leur amour qui leur avait permis de survivre jusqu'à maintenant, alors elles n'allaient pas se laisser avoir par la chirurgie !

Elles se regardèrent à nouveau, yeux dans les yeux, et s'embrassèrent fougusement.

Le malaise du début ne s'attarda pas.

Illusion, tout n'était qu'illusion.

Mariella n'en croyait toujours pas ses yeux. Elle ne comprenait pas.

Elle n'y arrivait pas. Elle gardait ses yeux fixés dans les siens et se plongeait dans son regard comme on saute d'un précipice, sans un regard en arrière.

Combien d'interventions, combien de plaies ouvertes avaient été nécessaires pour obtenir un tel résultat ? Ce visage méconnaissable lui prouvait tout l'amour que Kiké avait enduré pour venir la sauver, sa rage de fuir et d'échapper à son propre joug.

Elle lisait aussi cela au fond des yeux sombres de Jessica. Ce noir d'ombre qui apparaissait à peine sous les paupières et vous repoussait comme un intrus, une présence déplaisante. Oui, sous ces traits modifiés, dans ces yeux-là, Tita reconnaissait la dureté primitive de sa famille, l'énergie farouche, née du fer des armes et de la brûlure du soleil.

Mais en un instant, dans cet espace d'acier, de verre et de résonance, tout devint glacé, écrasant. Un voile venait de ternir son doux visage. Mariella avait

une particularité : à la moindre émotion elle se mettait à trembler. Ses doigts virevoltaient, ses lèvres frémissaient.

Mariella voulait raconter les sévices et les souffrances qu'on lui avait fait subir. Mais Jessica préférait la faire taire que s'appesantir sur ces moments par trop douloureux.

Lorsque le garde-chiourme vint frapper à leur porte, leurs trois heures de meeting imparties semblaient n'avoir duré que quelques minutes.

Jessica lui glissa les 3000 dollars dans la poche et la laissa partir sans un mot.

Le lendemain Jessica prétexta un contact avec ses clients d'Intimissimi. Les premiers essais photo avaient été extrêmement concluants et ils souhaitaient la faire venir à Milan. Samantha commençait vraiment à être dubitative mais elle ne perdait pas des yeux la finalité de son travail.

Faire du fric...

Si Barbara pouvait rapporter plus en un shooting de photos qu'en une vie de catin, elle était prête à laisser partir sa gagnuse mais pas à n'importe quel prix.

Samantha lui proposa une rencontre préliminaire dans son bureau qui jouxtait le Pussy Cat Dolls.

Rendez-vous fut pris pour le soir-même.

Jessica avait quatre heures à perdre pour peaufiner sa stratégie.

Elle s'installa sur le balcon et s'alluma une cigarette. Longtemps qu'elle ne s'en était pas grillé une.

Ce geste machinal lui rappela Naiguata.

Tout allait trop vite.

Trop d'émotions, trop d'amplitudes extrêmes dans sa vie.

Elle aurait eu envie de se mettre sur pause. De demander un instant de répit pour digérer les affres de son existence.

Mais elle se devait d'être encore plus forte. Plus forte que son destin, plus forte que la mort. Elle n'était qu'en sursis.

Si son étoile lui avait donné une nouvelle chance c'était bien pour une raison.

Et, en même temps, une immense lassitude l'envahit.

Jessica sortit sur la terrasse de la suite présidentielle pour écraser son mégot.

Elle fixait depuis son balcon la frise infinie d'hôtels de Cancun. Elle percevait les premières rumeurs de la fête tandis que des hordes d'étudiants américains avinés et torse nu descendaient le *malecon*, cet immense boulevard qui longeait la plage, à bord de leur puissant pick-up aux beats assourdissants.

Les sonos des bars leurs faisaient écho en un duel de décibels.

C'était au premier qui se ferait exploser les tympans. Des filles tarifées se trémoussaient sur les podiums extérieurs en prenant des poses plus que suggestives.

À ses yeux, ces milliers de corps qui se déhanchaient, ce foisonnement de clubs dans ce feu d'artifice de néons étaient le théâtre tragique d'une guerre

primitive.

Jessica était lasse.

Pour un amour de sauvé, combien de milliers d'autres femmes ne connaîtraient pas le même destin. Chaque créature était une lumière qui clignotait, une étoile qui tôt ou tard disparaîtrait.

Son étoile ne l'avait jamais abandonnée. Ses six frères étaient morts. Son père était mort.

Kiké était mort.

Jessica vivrait.

Elle étouffait dans sa carcasse de chair.

Elle avait besoin d'amplitude. Ciel et mer sous le soleil couchant. Elle ne distinguait plus grand-chose dans ce nuancé de rouges.

Elle arracha ses vêtements.

Elle grimpa sur la balustrade et debout dans le vide elle leva les bras au ciel dans un signe de défi ou d'imploration.

Elle avait encore besoin de son étoile. En tant que chef de clan, il n'avait pas eu le droit de faillir. En tant que femme, elle vaincrait.

Et peu importait si un type l'aperçut par hasard depuis la rue et bientôt une dizaine de types hurlait d'excitation devant l'hôtel...

En contrebas c'était la vallée de toutes les violences. Sur ces hauteurs, elle se sentait en sécurité et emplie d'une volonté nouvelle, d'un tison ardent.

Elle communiait avec son étoile, toutes les deux ne faisant plus qu'un. Elle avait rejoint son sanctuaire de paix intérieure. Son ermitage.

Sur le chemin du retour Mariella était elle aussi submergée de sentiments confus.

Elle essayait tant bien que mal de cacher son trouble au chauffeur qui la ramenait. Mais celui-ci était aussi bavard qu'un iceberg. Il ne lui fit aucun commentaire sur son visage encore couvert de larmes, ni aucune remarque sur le temps qu'elle avait outrepassé dans la chambre.

Elle lui savait gré de son silence.

Elle se remémorait sa première rencontre avec Kiké. Ce qu'elle avait capté l'avait bouleversée... Kiké n'était pas loin de la force brute. Cent pour cent de pureté absolue. Un métal sans scorie.

Mariella devinait un instinct au moins égal au sien.

Mariella n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi passionné. Il avait affronté cent fois la mort pour venir la sauver.

Mariella remercia intérieurement le ciel d'avoir mis Kiké sur son chemin.

Elle sortit de la voiture avec difficulté. Elle dressait mentalement les barrières qu'elle devait se construire pour tenir. Tenir jusqu'à ce que Kiké Le Preux vienne la libérer sur son fougueux destrier ?

Les rues qui jouxtaient le *malecon* étaient les coulisses de ce sordide spectacle : hôtels « *alta rotacion* » où les chambres se louaient à la demi-heure, trafiquants de drogues en tous genres, camés qui tels des zombies, les yeux injectés de sang, semblaient scruter le sol à la recherche de la moindre miette de crack.

Devant un petit immeuble qui jouxtait le Pussy Cat Dolls, un type faisait les cent pas, fusil à pompe en bandoulière. La discrétion n'avait pas l'air d'être son fort.

Jessica gara sa jeep de location, et heurta, en manœuvrant, un plot qu'elle n'avait pas remarqué.

Elle siffla un « merde » furieux entre ses lèvres puis sortit de sa voiture répétant le juron à voix basse.

Elle était en retard.

Elle verrouilla la portière, refusa de croiser le regard du vigile et s'élança vers l'entrée de l'hôtel de passe.

Il ne fallait pas qu'elle montre ses émotions. Elle était si près du but.

Parvenue devant le bureau de Samantha, un simple local en préfabriqué au milieu d'un open space, elle lissa ses vêtements, respira un grand coup et franchit le seuil.

Samantha était avachie sur le zinc, sniffant des rails de coke avec un billet de 50 dollars enroulé comme un cornet.

Samantha faisait partie des *Miss VIP* de Naiguata, le modèle de réussite du *barrio*.

Jessica la calcula du regard. Trente-cinq ans faciles au compteur, des seins refaits au moins trois fois..., et une peau ravagée, les joues rongées par la coke.

Elle lisait sa vie en filigrane. Elle pouvait se l'imaginer il y a 20 ans, jeune et innocente dans son petit village. Elle avait dû être enlevée, elle aussi, par le gang, et avait peu à peu dû se soumettre à ses lois et puis à son tour devenir tortionnaire.

Le nez encore saupoudré de blanc, elle malaxa longuement ses dents, s'anesthésiant les gencives.

Puis elle se mit à crisper sa bouche dans un long rictus.

En lui faisant mine de s'asseoir, Samantha scrutait elle aussi Jessica du coin de l'œil. Outre sa beauté exaspérante, Jessica dégageait une fraîcheur incorruptible qui faisait ressembler les publicités féminines à de vieilles affiches fripées.

Jessica se sentit épiée, trahie par ses propres hormones, cernée par sa

transpiration.

« Désolée pour le retard », fit Jessica en reprenant son souffle, et en masquant son stress par une voix qui sonnait plus forte que ce qu'elle aurait voulu.

— Pas grave — lui rétorqua Samantha en reniflant pour effacer les dernières traces de poudre blanche.

On n'allait apparemment pas s'appesantir en salamalecs de politesse.

Samantha la regardant fixement, du regard des gens à qui on ne la raconte plus, depuis longtemps.

« Alors, miss Spice, si on en venait directement au vif du sujet ? Qu'est-ce que tu nous veux exactement ?

— Qu...Quoi ? — fit Jessica feignant la surprise.

— Tu viens de nulle part, tu rencontres toutes mes filles et tu veux m'en racheter une pour être mannequin en Europe. C'est un conte de fées et ça fait longtemps que je ne crois plus au prince charmant. Bien longtemps... » soupira-t-elle.

Elle s'alluma une cigarette, et lui souffla la fumée à la figure.

« Et si on jouait cartes sur tables miss Spice ? » reprit-elle de plus belle.

La partie de poker venait de commencer. Et c'était une partie que Jessica ne pouvait pas perdre.

Jessica rétorqua d'un ton qu'elle voulait professionnel et serein.

« Mon client Intimissimi, le leader de la lingerie italienne, a adoré les photos du *shooting* d'hier. Ils la veulent sous contrat exclusif. Le plus tôt serait le mieux et votre prix sera le leur. »

Comme entrée de jeu on avait déjà vu mieux. Jessica dévoilait toutes ses cartes dès le premier coup.

Elle avait expliqué tout cela d'un ton précipité, et avait achevé son conte à dormir debout sans reprendre sa respiration.

Jessica ne devait pas laisser ses sentiments l'emporter sur la négociation, mais elle voulait absolument éviter que Mariella ne retourne ne serait-ce qu'une fois à son sordide travail.

Samantha ne voulait pas apparaître comme le dindon de la farce. Il y a avait

des centaines de fille à Cancun et certes Barbara avait de beaux restes mais ses trois mois de tapin avait déjà laissé des traces indélébiles sur son visage et Dieu sait ce qu'il lui trottait dans la tête depuis son viol collectif de l'autre jour.

Bref, elle ne ferait pas de vieux os...

Et elle avait du mal à comprendre l'engouement de Jessica pour sa fille.

Jessica s'était surestimée. Elle n'était pas à la hauteur de la partie qu'elle s'était pourtant préparée à jouer pendant tant de mois.

Elle demanda une cigarette et se surprit à trembler en se penchant vers la flamme que lui tendait Samantha.

Kiké, l'homme dont le bras n'avait jamais failli, le Tigré aux 100 contrats, se mettait à frissonner comme une vulgaire feuille.

Serait-ce le docteur qui lui avait fait ingurgiter trop de progestérone ?

« Cent mille dollars. »

Samantha avait dit ça d'un ton rogue où pointait une espèce de mépris.

Jessica avait déjà compris que son adversaire avait lancé ce prix comme un défi pour voir ce qu'elle avait dans le ventre.

« Alors ? — fit-elle avec désinvolture — c'est « oui » ou c'est « non ? »

Jessica ne répondit pas. Elle avait les yeux si noirs qu'il était impossible de discerner la prunelle de l'iris.

Après un bref silence, Samantha reprit :

« C'est le prix pour racheter ma « fille », et elle n'est pas disponible avant six mois. »

Jessica soupira sans répondre. Elle était déjà à court d'arguments. Elle avança des dates de catalogues incompressibles, des contrats renouvelables à vie, elle brandissait sa cigarette comme une baguette de chef d'orchestre, et puis elle laissa la passion l'envahir.

« 150 000 tout de suite.

— 300 000 dans trois mois.

— 200 000 maintenant. »

À la troisième enchère, il ne lui restait plus un centime sur son compte en banque.

Kiké, le négociateur hors pair, s'était fait avoir par sa passion dévorante.

Samantha faisait encore monter les enchères.

De dépit Jessica se leva et fit mine de partir pour mettre fin aux négociations.

D'un bond Samantha la rattrapa par la manche de sa veste alors que Jessica avait déjà tourné la poignée de la porte.

On ne vous proposait pas tous les jours 200 000 dollars en cash pour une pute de bas étage.

Samantha acquiesça d'un signe de tête et ouvrit une bouteille de Tequila pour fêter le deal du siècle. Jessica sourit sans un mot. Mais elle se réjouissait au plus profond d'elle-même.

Payer 200 000 dollars en cash, on avait déjà connu des techniques plus discrètes pour exfiltrer une femme de petite vertu.

Mais elle avait réussi. Tous ces sacrifices en valaient la peine. Elle avait trompé son monde, elle avait vaincu ses démons, elle avait fixé dans les yeux sa vie d'avant et elle n'avait pas cillé.

Et elle allait enfin arracher Mariella à cet antre de Dante.

Après avoir croqué le citron à pleine bouche et léché le bord salé du verre de shot, elle porta la tequila à ses lèvres et eut un rictus de plaisir en savourant le bonheur à venir.

Rendez-vous fut pris une semaine plus tard, le temps pour Jessica de réunir en cash une telle somme.

Elle avait improvisé et cela lui avait réussi comme toujours.

Sur le chemin du retour Jessica eut envie de hurler son bonheur. Elle exultait. Cette dernière semaine de pénitence était presque douce à ses yeux.

Une semaine plus tard, jour pour jour, Jessica retourna au bureau de Samantha qui jouxtait l'hôtel de passe sordide où logeait l'ensemble des filles *del Tigré*.

Elle courut presque pour monter l'escalier qui menait au premier étage.

La porte du bureau était entrouverte, et Jessica entra en coup de vent, sa sacoche à la main.

Muette...

Quatre types *del Catiré* et quatre types *del Tigré* se tenaient à chaque coin de la salle, armés jusqu'aux dents.

Une Mariella terrorisée était assise sur le bureau, tenue en joue à bout portant par les deux équipes en puissance.

« Tiens, tiens ! Qui voilà ? Jessica Spice, notre Canadienne... Et si tu nous racontais un peu où tu as appris à parler si bien l'espagnol. »

Celui qui avait pris la parole était un Catiré, des bagues en or sur chacune de ses dents.

À son tour Samantha la toisa du regard.

« Qu'est-ce que tu crois, ma chérie ? Que tu nous aurais si facilement ? Dis-nous où est ce fils de pute de Kiké et je te promets que ta mort sera rapide. »

C'était donc ça. Les *Catirés* voulaient sa peau, les *Tigrés* son fric...

Le monde s'écroula autour de Jessica. L'histoire se répétait encore une fois. Tous ces efforts, ses souffrances indicibles n'avaient servi à rien.

Il ne lui avait pas fallu tant de temps pour retomber dans les griffes de ses ennemis. Elle n'avait réussi qu'à doubler leur nombre.

Elle s'était jetée d'elle-même dans la gueule du loup.

La réflexion n'était décidément pas son fort.

Jessica leva les bras en l'air et fit mine de poser la sacoche sur le bureau à côté de Mariella.

Les deux groupes commençaient déjà à s'invectiver pour savoir qui aurait le magot.

De dépit Jessica l'envoya en l'air. Sous la première fine couche de billets, une grenade aveuglante explosa. Jessica eut à peine le temps de sauter sur Mariella et de la balancer avec elle sous le bureau que la seconde d'après une fusillade tonitruante retentit dans toute l'officine. Les balles semblaient traverser les murs.

Les projectiles crépitaient depuis le plafond, le sol. Pas un recoin n'était épargné. Les murs en préfabriqué explosaient en miettes comme du papier mâché.

Ils allaient tous y passer.

Lorsque cinq minutes de *tiroteo* plus tard, les tirs cessèrent enfin, il n'y avait pas un pan intact. L'un des panneaux s'était d'ailleurs effondré sous le déluge d'impacts.

Pas un survivant chez les *Catiré*, pas un non plus chez les *Tigré*. C'est surtout Samantha qui avait pris cher. Son corps était criblé de trous béants.

On entendait tout autour des acclamations, des cris de victoire. Une vingtaine de filles armées de pistolets divers et variés avait participé au coup de feu !

Jessica et Mariella émergèrent de leur abri de fortune encore ébahies de s'en sortir indemnes. Elles furent embrassées par leurs sauveuses.

Elles avaient gagné chèrement leur liberté. D'un coup elles avaient récupéré leurs passeports, tué leurs geôliers et s'étaient vengées de leur mère maqurelle.

Le plan de Kiké et de Mariella avait fonctionné à la perfection.

Mais la centaine de filles libérée avaient chacune une idée bien à elle de son futur immédiat.

Seule une dizaine souhaitait revenir au Venezuela, les autres voulaient profiter de leur liberté chèrement acquise pour se lancer en *free lance*, chercher fortune ailleurs, partir aux Etats-Unis.

Sur le vol du retour, les stewards étaient aux anges. Jamais ils n'avaient vu de si belles passagères.

Moritz Krüger vint de lui-même récupérer ses *miss VIP* sur le tarmac de l'aéroport de La Guaria. Il serra fort Mariella et Jessica dans ses bras, comme un père embrasse ses filles. Mais c'était plus que ça. Jamais il n'avait pensé les revoir vivantes.

Il susurra à l'oreille de Jessica dans un même élan :

« Tu as réussi ! Je ne peux pas le croire ! Tu as réussi... »

Il s'était attaché à Jessica plus que de raison : le processus de métamorphose qu'il avait engendré l'avait marqué au plus haut point, c'était la fille et le fils qu'il n'avait jamais eus.

Au bout du tarmac, un bus aux vitres teintées spécialement affrété pour l'occasion les attendait. Kruger courut main dans la main avec ses filles. Il avait rajeuni de trente ans.

Direction le troisième étage du penthouse. Elles seraient un peu à l'étroit, mais faute de mieux tout le monde s'en accommoderait.

Ce n'était qu'un juste retour des choses qu'*El Doctor* se retrouve à vivre entouré de ses créatures.

Dans l'immense bureau vitré qui dominait toute la ville, Jessica, Mariella et Moritz se tenaient debout autour d'une carte du grand Caracas. Ils étaient en train de sélectionner les différentes options pour abriter la dizaine de filles ramenées de Cancun.

Jessica leva enfin la tête pour les découvrir alors qu'elles restaient hypnotisées par des marques tracées grossièrement au feutre rouge sur le plan de la ville.

Krüger était dans son habituel complet fil à fil, d'une élégance impeccable. Mais en lieu et place de ses cravates en soie tissée il arborait désormais une chemise ouverte sur une chaîne en or.

Mariella respirait le bonheur, la fraîcheur de renouer avec la vie. Mais elle voulait tourner la page une fois pour toute. Pas de vengeance aveugle, pas d'amertume, pas de regrets.

On aurait pu résumer ses pensées aussi simplement que sa volonté de vivre d'amour et d'eau fraîche.

Il lui fallait réparer ses blessures, panser ses plaies.

Jessica devait la ménager.

Mais Jessica en voulait toujours plus. Et elle ne s'arrêterait pas en si bon chemin. Il lui restait un deuxième objectif à remplir et pas des moindres : changer sa destinée. Rien que ça.

Elles avaient été folles de revenir se jeter dans la gueule du loup. Mais elle sentait instinctivement qu'elle était née pour ça, qu'elle avait même un devoir, une obligation d'inverser la courbe de l'histoire.

Mariella n'aspirait qu'à disparaître une bonne fois pour toute alors que Jessica savait que tant qu'il resterait un membre du gang vivant ils n'auraient aucun espoir d'en réchapper.

Pour commencer, Jessica devait prendre le pouls des forces en présence.

Dans un premier temps, et malgré ses propres réticences, elle décida de retourner à Naiguata pour mesurer l'ampleur des dégâts de leur coup d'éclat de Cancun...

Il fallait juger sur place des prochaines actions à entreprendre.

Celle qui s'était promis de ne jamais remettre les pieds dans cet enfer urbain dut se faire violence pour y retourner.

De dire qu'elle y allait à reculons était à peine forcer le trait.

Du côté du *barrio*, la rumeur de la révolte des *Miss* s'était répandue comme une traînée de poudre. Personne ne savait vraiment comment l'information avait filtré mais on ne parlait plus que de ça à chaque coin de rue.

Surtout les femmes, depuis les jeunes filles jusqu'aux mères de famille.

La donne avait changé...

Des *Miss* s'étaient révoltées contre leur destin.

Signe des astres ? Lorsque Jessica se lança vers Naiguata le ciel courait vers l'orage. Elle se dit qu'avec un peu de chance l'averse à venir l'aiderait à passer inaperçue dans les ruelles du bidonville.

À Caracas aucun taxi ne l'accepta. Pour eux une course jusqu'à cette destination maudite équivalait à un aller sans retour. De dépit, elle finit par convaincre un moto-taxi de l'emmener.

Accrochée derrière lui, elle refit le trajet qu'elle avait tant et maintes fois parcouru, la mort aux trousses.

Jessica arriva à Naiguata l'estomac retourné.

Elle avait pris soin de se vêtir de ses oripeaux les plus humbles. Ils étaient trempés jusqu'aux os. Son maquillage avait coulé, des plaques de boue couleur bitume avaient recouvert son visage.

Un vrai camouflage de commando, elle était méconnaissable.

Ni homme ni femme, plus qu'une ombre furtive qui planait à contre-courant des ruisseaux qui dégouлинаient sur les escaliers de ciment.

Naiguata n'avait pas changé... Toujours cette odeur de putréfaction, cette crasse imprégnée. Chaque recoin lui donnait des haut-le-cœur.

Pas de nostalgie, pas de regrets...

La décision de changer son monde était plus que jamais inscrite dans ses gènes. Elle voulait laver cette ville avec un grand seau d'eau.

Elle parvint directement jusqu'à la maison de sa mère. Jamais elle n'aurait cru que ce parcours serait aussi éprouvant.

Pas de plan, elle improviserait comme d'habitude.

En tapant contre la porte son cœur battait la chamade.

Affronter le regard de sa mère.

La reconnaîtrait-elle seulement ?

La porte s'entrouvrit un quart de seconde, sa mère l'attrapa au vol et la fit rentrer aussitôt.

« Kiké ! mon fils chéri ! Tu es revenu parmi nous ! Je savais que tu étais derrière tout ça ! »

Au moins, Jessica n'aurait pas à se perdre en explications fastidieuses !

Décidément, les deux femmes de sa vie ne l'avaient pas oublié. La chirurgie esthétique pouvait tout refaire sauf changer l'intensité d'un regard.

Lupé touchait Kiké sous toutes ses coutures, le reniflait comme une louve sent ses petits.

Puis elle se mit à parler, parler comme si elle était restée muette pendant tout ce temps.

Elle raconta tout. La chasse à l'homme contre lui dans tout le *barrio*. Les accords secrets passés entre *El Tigré* et *El Catiré* pour les retrouver. Il avait pris trop de pouvoir au sein de son propre camp, même *El Tigré* voulait sa peau et le voir disparaître. L'occasion avait été trop belle pour le clan.

Et puis elle lui raconta aussi l'histoire sordide de Mariella. Elle avait réussi à brouiller les pistes et à filer avec sa mère mais ils l'avaient quand même retrouvée on ne sait comment une dizaine de mois plus tard... Trahie ? En tout cas, « ils » avaient été intraitables avec elle. Veuve de Kiké ou pas, « ils » l'avaient forcée à prendre le chemin de toutes les *Miss* et la direction de Cancun.

« Ils », c'étaient les deux clans qui, une fois n'est pas coutume, s'étaient alliés pour en terminer définitivement avec la fratrie Rodriguez. Trop de courage, trop d'allant, tout ce qui touchait de près ou de loin à cette famille devait être annihilé. Même Lupé avait craint un moment pour sa vie.

Mais elle n'avait jamais douté, ni même un seul instant, que Kiké ait survécu.

« Bonsoir ! »

Une voix d'outre-tombe vint interrompre leur conversation.

La silhouette d'un type massif, un mètre quatre-vingt-dix au bas mot, une centaine de kilos de nerfs et de muscles, apparut dans l'embrasure de la porte de la cuisine. Un visage racé, une coupe savamment déstructurée, une barbe de trois jours et un regard de braise.

Le colosse possédait une classe naturelle... Un costume en lin léger et clair sur une chemise bleu indigo et une démarche pleine d'assurance, presque du

culot.

Tout en fixant le type, Jessica se mit à chercher fébrilement son sac à mains et empoigna nerveusement la crosse de son glock.

Plus personne ne lui gâcherait ses retrouvailles.
Plus jamais...

Lupé ne disait rien et assistait muette à la scène.

Tandis qu'elle le braquait, le type semblait imperturbable. Il s'approcha de Jessica avec un aplomb déconcertant jusqu'à ce qu'elle puisse sentir sa respiration, son haleine. Il n'y avait plus que Lupé entre eux deux.

Jessica allait repousser sa mère sur le côté pour lui tirer dessus lorsqu'elle ressentit tout à coup, un je-ne-sais-quoi, comme une présence, une odeur familière. Etrangement, elle non plus n'avait plus peur. Elle relâcha le flingue. Le type attrapa Lupé par les épaules et dit d'une voix forte :

— Alors Maman, tu nous présentes ?

III. CARNE

Sergio était de douze années son aînée, Jessica s'en souvenait à peine. Mais une fois la surprise des retrouvailles passée, les deux frangins se tombèrent dans les bras bientôt rejoints par Lupé qui pleurait à chaudes larmes, hurlant des incantations au Seigneur pour le remercier de ce jour béni.

Quelle rencontre ! Un miraculé d'outre-tombe retrouvait son frère en sœur !

Sergio était lui aussi venu en visite incognito.

Depuis peu il avait renoué les liens avec sa mère. Il lui apportait chaque semaine un peu d'argent et des paniers de nourriture. Mais il ne faisait pas bon être un homme à Naiguata, encore moins un ressuscité de la fratrie Rodriguez, alors il rasait les murs.

Sergio avait perdu son frère, il retrouvait une sœur.

Jessica avait perdu ses frères, elle retrouvait un père.

Ils s'entendirent à merveille comme deux personnes retrouvant leur âme sœur.

Ils avaient connu la mort de tellement près que désormais le même instinct de survie coulait dans leurs veines.

Lupé, la mama, ne voulait plus entendre parler d'aucun plan.

Le ciel lui avait rendu ses deux enfants le même jour, elle ne voulait plus les perdre. Elle ne leur parla que de quitter le pays tous les trois, de monter une *posada* dans un endroit paisible où on ne les retrouverait jamais.

La soirée avait battu son plein jusque tard dans la nuit. Et puis Lupé sans doute dépassée par ses émotions et la douzaine de canettes de bière qu'elle s'était enfilée, s'était mise à ressasser le passé et à pleurer ses enfants perdus.

De guerre lasse, elle était finalement partie se coucher et ronflait maintenant sans retenue, avachie, la tête la première sur son hamac.

Jessica et Sergio s'étaient réfugiés sur le toit de la bicoque pour ne pas la déranger dans son sommeil. Dans la fraîcheur de la nuit, ils contemplaient les bateaux du port qui épousaient le rythme des vagues. Hormis ces points de lumières tournoyants, l'obscurité était calme, sans aucun autre mouvement.

Ils avaient hâte d'enfin se découvrir et de se connaître.

Ils avaient tant à apprendre l'un de l'autre.

Ils évoquèrent le seul Noël dont ils avaient réminiscence. Le seul et unique Noël où toute la famille avait été réunie au complet.

Le père était arrivé avec une petite boîte en carton criblée de trous sur le dessus qu'il avait posée au milieu de la salle commune.

Du haut de ses quatre ans, Kiké s'était précipité pour déchirer l'emballage. Qu'elle n'avait pas été sa surprise de découvrir un bébé chien, un petit bâtard au poil roux, qui s'était jeté à son tour sur lui et l'avait mordu au visage. Les hurlements de Kiké avaient provoqué l'hilarité générale.

À cette évocation Jessica se mit à trembler d'émotions.

Que ce temps paraissait loin !

Les autres liens n'étaient qu'un faisceau de souvenirs atroces ; les tannées du père, ses injures, ses humiliations.

Et puis, après, ce fut les premiers départs, les premiers morts.

Ces arrière-goûts amers revinrent lui cingler le cœur malgré elle.

Eux aussi avaient envie de connaître un peu de répit dans leur vie. De revenir à la joie des bonheurs simples d'antan. Jessica et Sergio ne pouvaient qu'acquiescer aux suppliques de leur mère de rendre les armes.

Mais ils savaient tout aussi bien qu'ils étaient allés trop loin dans leur propre renoncement pour aujourd'hui faire marche arrière.

Ils ne pouvaient se convaincre du bonheur à venir.

Elle avait échappé aux Catirés, elle avait retrouvé Mariella mais elle ne s'échapperait pas à elle-même.

Depuis un an elle avait tenté de fuir ses racines, sa famille, son clan. Depuis un an, elle avait marché le long de la mer pour que le ressac efface ses traces.

Elle comprenait enfin que l'enveloppe physique ne changerait jamais son rang.

Plus jamais ils ne trouveraient la paix nulle part. Il n'y avait qu'un seul épilogue possible, qu'une seule sortie, même s'ils essayaient tous deux de se convaincre que ce n'était pas l'unique solution.

Doucement mais sûrement, ils allaient progressivement devenir à eux deux une vraie machine de guerre.

Le champagne, du vrai, du Cristal Roederer, introuvable sur tout le continent, coulait ici à flot.

Des dizaines de filles toutes plus jolies les unes que les autres batifolaient avec le gratin du tout Caracas. *El Doctor* avait, selon l'avis de tous les convives, rajeuni de dix ans.

Jamais il n'aurait pensé autant s'amuser à un âge si avancé.

L'atmosphère du cocktail était survoltée.

Jessica était devenue maîtresse dans l'art de la séduction, elle maîtrisait ses rouages les plus complexes. Vu sa beauté elle n'avait pas vraiment à forcer son talent.

Dans une robe longue d'Angel Sanz d'un rouge carmin au décolleté plongeant, elle virevoltait d'un groupe à l'autre s'assurant d'un sourire que tout allait pour le mieux. Les convives n'avaient d'yeux que pour elle.

La vraie reine de la soirée.

El Doctor choisit le moment précis où un somptueux feu d'artifice illumina la terrasse du Penthouse pour présenter Jessica à son grand ami *El Commandante* Chirinos.

Le bouquet final étincelait de mille feux sur la parure de diamants de Jessica. *El Doctor* s'inquiéta d'un possible accident cardio-vasculaire devant l'air ahuri *del Commandante*.

El Profesor Chirinos resta bouche bée encore de longs instants qui parurent une éternité. Devant l'embarras de Jessica, *El Doctor* allait intervenir, lorsque soudain *El Commandante* se mit au garde-à-vous, claqua des talons et déclama sur un ton solennel :

« *Commandante* Chirinos, pour vous servir jusqu'à la mort. »

Leur relation partait sur une bonne trajectoire...

Pendant que Jessica batifolait avec son nouvel amant en devenir, Sergio et Moritz avançaient les pions de leur plan.

Ils mettaient tout en œuvre pour ébruiter la livraison de 100 000 kalachnikovs directement de Biélorussie via porte-containers.

L'information se distillait lentement mais sûrement auprès de toutes les instances fédérales, de l'ensemble des gangs mafieux de Caracas et même des partis politiques d'opposition.

La livraison aurait lieu dans deux mois. Le nom du bateau et les numéros des containers avaient déjà été confirmés.

Pour les uns, c'était Chavez qui avait décidé d'armer ses milices boliviariennes avant les élections, pour les autres, c'étaient les mafias qui avaient décidé de s'allier ensemble pour faire tomber le gouvernement.

Dans un pays où les rumeurs avaient plus de crédit que les véritables faits, ils n'eurent aucun problème pour que l'information s'amplifie jusqu'à en devenir incontrôlable.

De son côté, Jessica se faisait attendre. Elle faisait languir *El Comandante* Chirinos.

Elle minaudait.

Il la couvrait de cadeaux, de voitures cabriolets, de chefs— d'œuvre de grands artistes vénézuéliens contemporains ; les aquarelles illuminées d'Armandon Reveron, les cubismes de Cruz Diez, les Mobiles de Soto.

Rien n'y faisait, tous ses présents la laissaient de marbre, il semblait même que ses assauts successifs commençaient à la lasser.

Elle faisait surtout monter les enchères... Le fringant *Comandante* n'avait pas l'habitude qu'on résiste à son charme ravageur et à ses millions.

Dans un ultime sursaut d'orgueil, il lui fit l'honneur suprême de lui présenter le colonel Chavez en personne lors d'un déjeuner intime, mais ce fut plutôt « *El Coronel* » qui la dévora des yeux pendant tout le repas que le contraire.

Un jour pour le provoquer, elle lui avoua qu'elle céderait tout lorsqu'il l'emmènerait enfin en Suisse.

El Comandante avait toujours été un peu évasif à ce sujet. Mais Sergio lui avait expliqué que c'était là que résidait le secret qu'il fallait percer à jour.

Peine perdue, Chirinos décida de l'emmener dans son jardin secret pour emporter la décision.

Sur le tarmac de la Carlotta, sis en plein centre ville, des hélicoptères Puma de l'armée jouxtaient les petites avionnettes des *narcos*. Le seul aéroport « militaro-narco-milliardaire » au monde.

Le jet privé, un Falcon 900 avait été spécialement affrété par les bons soins de l'avionneur pour permettre le transport de matières frauduleuses.

Pour le reste quatre personnes pouvaient faire un voyage sans escale jusqu'en Europe dans un luxe d'apparat, mêlant bois précieux et étoffes chatoyantes.

Jessica sentait aussi qu'elle se rapprochait enfin du but mais si elle voulait parvenir à ses fins elle devait lâcher du lest. Et pour le plus grand bonheur du *Commandante*, Jessica mit fin à sa moue boudeuse et passa enfin à une mine plus enjouée.

Au moment du décollage elle alla s'asseoir bien gentiment sur les genoux de son bienfaiteur. Et c'est tendrement lovés qu'ils admirèrent Caracas vue du ciel.

Jessica ne put néanmoins masquer son effroi en découvrant sous ses yeux effarés, Petare, le plus grand bidonville du monde. Plus d'un million de personnes vivait là, dans cet amas humain qui rongait la montagne à l'infini aussi sûrement qu'une coulée de boue.

Vus d'en haut, on ne discernait plus la laideur, la misère et le désordre. Juste un magma anonyme et inexorable.

Elle resta encore longtemps hébétée, le visage collé contre le hublot, perdue dans ses pensées.

El Commandante l'extirpa de son recueillement en faisant sauter d'un « pop » brutal le bouchon d'une bouteille de Champagne rosé. Le bar en acajou en était garni pour toute la durée du voyage.

Finalement la seule ombre au tableau de tout le périple fut la machine à glaçons qui rendit l'âme au beau milieu de l'océan Atlantique, agrémentant le voyage d'une inondation, somme toute contrôlée, mais qui trimballait son lot d'icebergs miniatures d'un côté à l'autre de la carène.

À Genève, le soleil était au rendez-vous, mais il paraissait en convalescence, affaibli, à peine sorti de la gangue de l'hiver. Il dardait de ses timides rayons le faisant briller le sol du tarmac en béton, mais Jessica grelottait dans son ensemble en alpaga.

Jamais elle n'avait connu le froid auparavant.

De là une puissante Mercedes limousine les emmena sans tarder vers Lugano et la Suisse Italienne.

La culbute n'attendrait pas un jour de plus !

Si *El Commandante* marchait sur des tisons ardents, Jessica se sentit lasse et découragée alors qu'elle touchait enfin au but.

Parfois elle n'avait juste plus la force. Les routes montagneuses et enneigées n'arrivaient pas à l'animer. Alors elle alla encore une fois puiser ses ressources dans ses stigmates : elle revoyait les cadavres qui avaient parsemé sa route, tout ce qu'elle contemplait était marqué en filigrane par ce cauchemar...

Chirinos, lui, exultait.

Le soir dans un somptueux restaurant de Lugano il se laissa aller à des confidences des plus intimes.

« Je vais te confier un secret, » fit-il en s'approchant.

Jessica, espiègle, mordit ses lèvres...

— Vas-y, j'adore !

— Tu as sans doute devant toi l'homme le plus riche du monde.»

Jessica fit celle qui n'avait pas entendu, elle sourit et attrapa une huître.

Il continua sur un ton de conspirateur ;

« Si tu vas au Venezuela tu trouveras les coffres de la Banque Centrale pratiquement vides ! »

Jessica s'attendait à tout sauf à ça.

Au fur et à mesure de ses explications elle découvrait le génie machiavélique d'un homme prêt à tout pour arriver à ses fins.

Quatorze ans qu'il trafiquait les comptes.

Chirinos avait mis au point une technique infallible.

Tout était parti d'un hasard comme toujours.

Lors de sa première année aux commandes de la Banque Nationale, Chirinos avait appris fortuitement que le Venezuela était un des seuls pays au monde à produire lui-même ses propres réserves en or.

Chaque lingot brut était envoyé du Venezuela vers l'Europe pour être commué aux normes des réserves officielles mondiales. Puis une fois modifiés, les lingots étaient renvoyés au Venezuela.

Mais seul *El Comandante*, en maîtrisant intégralement la chaîne de production, seul lui avait une idée précise des quantités d'or produites, de celles qui y étaient envoyées et surtout retournées.

Au moment de la conversion *El Comandante* se débrouillait pour qu'une copie identique de chaque lingot soit déposée sur son propre compte en banque, dans son propre coffre.

Le niveau des réserves d'or du Venezuela s'élevait officiellement à 40 milliards de dollars.

Chirinos avait raison. Jessica avait sans doute en face de lui l'homme le plus riche du monde.

À la fin du dîner, Chirinos avait un peu forcé sur le champagne rosé et le vin de Bourgogne, un Aloxe Corton premier cru de 2003.

Il se laissa aller à des confidences d'abord du bout des lèvres et puis ensuite de plus en plus intimes...

Il avait envie de se ranger... Il avait envie de goûter enfin aux joies et aux plaisirs d'une vie de larcins. Et c'était avec elle, Jessica, la fille la plus belle et la plus intelligente qu'il lui ait été donné de connaître qu'il voulait finir sa vie. Et avoir des enfants.

Un solitaire de la taille d'un gros caillou apparut comme par enchantement sous une cloche de métal.

Une demande en mariage en bonne et due forme. De la part de l'homme le plus riche du monde. Jessica avait décidément sous-estimé les forces de persuasion de son hôte.

Elle fit mine d'être sincèrement touchée et surjoua de mimiques son émotion. Elle le mit au défi de lui prouver qu'il l'aimait autant qu'il l'affirmait.

Le lendemain, le soleil s'était de nouveau planqué sous une épaisse bande de nuages sombres. L'altitude n'aidant pas, la température était fraîche, voire glaciale. Jessica frissonnait comme dans un congélateur.

Ils reprirent la limousine avec chauffeur jusqu'au petit village de Mendrisio en plein cœur du comté du Tessin.

Au bout d'une trentaine de kilomètres d'une route à flanc de falaise, le cortège s'engagea dans une zone industrielle anonyme puis s'engouffra sous une porte cochère d'allure carcérale. Un haut mur gris chapeauté d'un grillage entourait le bâtiment, gris lui aussi. Les contrôles sévères à l'entrée et à la sortie confirmèrent qu'ils touchaient enfin au but.

Matteo Dante Perruccio, le directeur de la banque privée Montei Paschi di Sienna se tenait sur le perron pour accueillir son client le plus VIP.

Pour des raisons pratiques la banque était située à l'intérieur même du complexe de la fonderie.

Comme à chaque fois, l'accueil fut cordial, et le président de la banque se fendit d'un baise-main des plus protocolaires envers la belle Jessica.

Il leur proposa d'emblée de faire un tour du propriétaire.

De son côté, Chirinos n'était pas venu les mains vides. En plus de sa charmante accompagnatrice, il avait apporté dans ses bagages quelques cadeaux du Venezuela. Une bouteille de rhum Santa Teresa pour Matteo et quelques dizaines de kilos de métal doré pour les hauts fourneaux de sa forge. L'or brut était loin de ressembler aux bijoux chics que les vitrines exposaient. La matière, qui avait déjà subi une fonte au Venezuela, se présentait sous la forme de lingots violets, roses ou jaunâtres selon les métaux qui la composaient.

La confédération helvétique n'obligeait pas les fonderies à se renseigner sur les origines de l'or.

Son plan était infailible...

Pendant la visite de la raffinerie, Jessica découvrait sous ses yeux ébahis des fours à induction semblant ne jamais s'arrêter tandis que l'or coulait à flot dans les creusets. On aurait dit que, telle la lave d'un volcan, le liquide doré coulait directement du cœur de la montagne. Une source intarissable...

Devant une cuve en métal, le président de la banque fit ouvrir un couvercle d'acier, libérant un épais écran de fumée.

Jessica toussa, un peu effrayée d'avoir peut-être été contaminée par des gaz toxiques.

Mais au fond du récipient un moule doré terminait de se consumer.

Chirinos se saisit alors d'immenses pinces en bois noircies par le feu et attrapa le lingot tout en le plongeant dans un seau d'eau dans le même mouvement. Le nuage reprit de plus belle.

Jessica suffoquait sous la chaleur mais quelle ne fut pas sa surprise de découvrir un lingot de la taille d'un Iphone gravé de ses initiales et de la date de ce jour béni.

« Pour toi, ma chérie ! » — lui lança Chirinos tandis qu'il décochait au directeur un clin d'œil entendu.

Encore une fois Jessica ne sut réagir autrement qu'en se blottissant dans ses bras, minaudant comme une chatte surprise en flagrant délit.

Après la chaleur de la forge, Chirinos et le directeur la conduisirent dans l'antre de la montagne pour lui faire la visite personnelle de son coffre-fort.

Il respectait chacune de ses promesses.

El Comandante Jose Leonardo Chirinos et Jessica descendirent dans les entrailles de la roche via un monte-charge gigantesque. On se serait cru dans un James Bond. Chaque étage devait correspondre à un dictateur déchu ou à un baron de la drogue, songea Jessica.

Le coffre de Chirinos était au plus bas du gouffre. La température ambiante baissa encore, il devait faire proche de zéro et l'obscurité était désormais totale.

Elle s'emmitoufla de plus belle dans son manteau de fourrure d'hermine qu'elle avait acheté le matin même dans la première boutique qu'elle avait trouvée à Lugano.

Ils passèrent un pont de fer et d'acier à plus de 60 mètres de profondeur et ils se retrouvèrent devant une gigantesque porte arrondie en alliage blindé.

L'atmosphère était métallique. Leurs pas feutrés résonnaient de mille sons, le moindre cliquetis était répercuté comme un écho à l'infini.

Le directeur accompagné de deux de ses sbires eut toutes les peines du monde à faire glisser les huis sur l'imposante mécanique de la serrure.

La porte blindée s'ouvrit enfin dans un silence de mort.

Ils les laissèrent devant l'embrasure béante et repartirent par le même chemin sans un mot, ni un regard en arrière.

Chirinos appuya sur un interrupteur massif et aussitôt une lumière blanche, presque clinique, éclaira la caverne de ses lueurs froides et industrielles.

Jessica n'en croyait pas ses yeux...

Des pyramides de lingots rangées en rayons comme dans une immense salle d'archives. De là où ils étaient, il ne leur était pas possible de voir le fond de la salle. Un vaisseau de feu plongé vers le noyau incandescent de la Terre.

On se serait cru dans la caverne d'Ali Baba et des 40 voleurs sauf que de voleurs, il n'y en avait qu'un et qu'il était en train de se montrer de plus en plus entreprenant avec Jessica.

Elle n'avait plus trop le choix.

Elle ne pouvait plus vraiment se défilier mais elle n'y pensait même plus.

Avant même qu'elle puisse prononcer un mot, Chirinos était sur elle, arrachant son manteau, défaisant un à un tous les boutons de sa robe de paillettes, il se retrouva devant une Jessica en petite tenue.

Les réflexions de lumières sur les masses d'alliage prenaient des allures de flammes contre la paroi.

Elle se tenait bien droite, pieds nus, ses épaules tremblantes au milieu des reflets mordorés.

Elle ne lui avait jamais paru aussi belle.

Il avait gardé l'anneau dans sa poche et se mit à genoux une nouvelle fois pour lui refaire sa demande en bonne et due forme.

Malgré le dégoût que lui inspirait cet homme, elle était impressionnée par son arrivisme et sa détermination.

Cela l'aida à prendre sur elle. Chirinos l'embrassa fougueusement.

Jessica n'en était plus à ça près. Elle ferma les yeux et se laissa aller en pensant à Mariella.

El Commandante la pénétra sauvagement, sur une pile de lingots d'or, sans doute comme Kiké avait pris Mariellita la première fois.

L'hymen de Jessica était vierge mais passé la première douleur elle se surprit à accompagner les mouvements du *Commandante*.

Lorsqu'il vint en elle, Jessica se mordit les lèvres et poussa un cri de dégoût, comme un haut-le-cœur, puis se ressaisissant, elle hurla un « oui ». Un « oui » de plaisir, un « oui » à sa demande en mariage un « oui » pour croquer le monde.

Pour elle tout n'était qu'illusion.

Les sensations qu'elle eut ce jour-là n'avaient rien à voir avec ce à quoi elle s'attendait.

D'ailleurs, s'attendait-elle vraiment à quelque chose ?

Illusion tout n'était qu'illusion.

El Comandante avoua à Jessica que c'était sans doute le plus beau jour de sa vie...

Il ne pensait pas si bien dire.

Au sortir de la banque, *El Commandante* annonça au directeur la bonne nouvelle de son prochain mariage. Le directeur les félicita chaleureusement mais au regard appuyé qu'il lui fit, Jessica comprit qu'il n'était pas très dupe de la situation.

Elle avait joué l'ingénue, mais elle avait tout retenu, tout, des mots de passe, aux codes...

Elle enregistrerait les noms, les formules.

De retour à leur hôtel, elle alla voir la réception et leur demanda de passer toutes les affaires del *SeÑor Commandante* dans sa chambre.

Jose Leonardo était euphorique.

Confortablement installé sur le lit, *El Commandante* fit servir un déjeuner, déboucha une bouteille de champagne Perrier Jouet millésimé, et trinqua à l'éternité.

Sept secondes plus tard il y était vraiment, grâce aux bons soins de Sergio qui lui écrasa le magnum de champagne sur le crâne.

Dix ans qu'il attendait ce moment.

Miguel était vengé...

Rédemption par le sang.

Ce qu'il y avait de bien avec les banques suisses c'est qu'il suffisait d'avoir en sa possession les bonnes clefs pour ouvrir les bonnes portes.

Le secret bancaire helvétique ne souffrait aucune exception.

Le charmant directeur accéda à toutes les demandes de Jessica : une dizaine de lingots à emporter immédiatement et une ligne de crédit d'un milliard de dollars sur un compte off shore numéroté des Bahamas, pour commencer...

C'était un bon début.

Le temps était doux et ombrageux. Une légère brise du large apportait avec elle les odeurs épicées des Caraïbes et le goût des embruns salés.

Quand, à six heures du matin, l'énorme porte-container *Slava Rossii* arborant pavillon ukrainien, aborda les quais de *La Guairá*, le port d'habitude extrêmement calme était animé d'une certaine fébrilité.

Jamais cargo n'avait, semble-t-il, autant attiré l'attention.

Une fois n'est pas coutume, des dizaines de manutentionnaires arpentaient les berges vaquant à des occupations aussi fantaisistes que la peinture des murs de briques, ou la réfection de l'asphalte.

La grue se mit immédiatement en action pour décharger le premier container.

Mais avant même que le cube métallique soit arrimé au camion, des dizaines de pick-up lourdement armés l'encerclèrent.

À leur chevelure blonde décolorée il n'y avait aucun doute sur l'origine du cartel, sur leurs intentions non plus.

Une douzaine de mercenaires était agglutinée sur chaque jeep, agrippée à une énorme mitrailleuse lourde. Une véritable armée.

Au même moment, une centaine de types *del Tigré* surgirent à leur tour des containers entreposés sur le *Slava Rossii*.

Ils avaient embarqué à l'improviste sur le bateau pensant brûler la politesse aux hommes *del Catiré*.

Tout ce gentil petit monde se tenait en joue, le doigt sur la gâchette. Les gangs étaient venus en nombre, une vraie démonstration de force.

100 000 kalachnikovs, c'était un sacré appât !

Le chauffeur du camion n'avait pas encore eut le temps de lever les bras que l'accès au port fut entièrement verrouillé.

Des chars *T-90 Vladimir* flambant neufs, planqués dans des containers, émergèrent simultanément de tous les points névralgiques du port.

Ils bloquèrent de toute leur masse les dernières issues aux quais tandis qu'environ 500 hommes des forces spéciales, les fameux escadrons de la mort, quittèrent leurs postes de travail et leurs uniformes de manutentionnaires pour se positionner par équipes de cinq à l'abri de blocs de ciment disséminés sur tout le site.

À un kilomètre de là, Jessica, assistait à ce déploiement de force depuis les

hauteurs de Naiguata.

Elle observait les destroyers de la marine prendre le cap du port.

Il ne fallait jamais sous-estimer l'armée en période électorale, songea-t-elle intérieurement. Surtout quand leur Président était un ancien militaire.

Si l'opération réussissait, Chavez pourrait redorer son blason quelque peu terni par ses dernières années au pouvoir.

Chaque camp attendait les ordres.

Ça grésillait sec dans les talkies-walkies !

1500 personnes surarmées sur un quai de quatre cents mètres de long, ça allait en faire du grabuge.

Quelle que soit l'issue du combat, il n'y aurait pas de prisonniers...

Pour l'instant *El Catiré*, *El Tigré* et le général Hector Ramon, le patron des forces spéciales, s'époumonaient à qui mieux-mieux dans leur hygiaphone respectif pour obliger l'ennemi à se rendre.

Une sacrée cacophonie.

Le seul à ne toujours pas sembler comprendre la situation était le chauffeur du camion. Il devait bien être l'unique personne à ne pas avoir été mis dans la confiance du chargement.

Il avait très envie de descendre et de laisser ces types régler leurs problèmes entre eux mais il hésitait...

La tension était palpable. L'air semblait saturé d'électricité, comme si l'orage à l'horizon se faisait attendre pour exploser.

En fait d'orage, Jessica aussi s'impatientait.

Elle trouvait que la fusillade tardait et commençait un peu trop à prendre des allures de règlement de comptes à Ok Corral. D'un signe à ses guerrières amazones, elle fit tirer un obus de mortier en plein sur le camion et son container.

Personne n'avait vu d'où le coup était parti, mais tout le monde interpréta l'explosion de la même manière.

Les hostilités pouvaient enfin commencer !

Les *Tigrés* postés sur le cargo commencèrent à mitrailler indistinctement les

forces spéciales et les *Catirés* en contrebas de la coque.

Du haut des grues de lestage, des snipers de l'armée faisaient des cartons redoutables. Ils visaient avant tout les *Tigrés*, faisant mouche à peu près à chaque coup.

Les *Catirés* sautèrent de leurs jeeps et s'abritèrent comme ils purent, pris sous le feu croisé de l'armée et des *Tigrés*.

Mais Jessica n'avait encore rien vu.

Deux hélicoptères d'attaque russes, des *Mi-35* rafistolés de toutes pièces et pilotés par leur équipage biélorusse, surgirent de nulle part et balancèrent leurs missiles supersoniques antichars sur les premières jeeps au milieu d'assourdissantes explosions.

El Catiré avait réussi à s'abriter sous l'une des dernières jeeps du convoi encore intacte. Il attrapa un lance-roquettes et visa l'un des gros aéronefs. Il fit mouche du premier coup ce qui eut le don de remotiver ses troupes assez mal en point.

Chavez dirigeait lui-même les opérations depuis l'un des bâtiments croisant au large.

À la vue de l'hélicoptère en flammes qui tournoyait de manière incontrôlée, il perdit patience et ordonna le bombardement de toute la zone par les destroyers.

On eut beau tenter de l'en dissuader, rien n'y fit. Il se mit à hurler depuis la passerelle,

« Tuez-les-moi tous ! Brûlez-moi ces porcs vivants ! »

Les tourelles-canon du destroyer pivotèrent de 45 degrés et commencèrent à pilonner indistinctement chaque recoin du port. À raison de dix coups par minute, les ogives de 75 mm eurent bientôt raison des énormes silos à grains multicolores peints par Cruz Diez. Ils explosèrent dans un tourbillon de blé du meilleur effet.

En trente minutes, il ne restait plus rien du *Slava Rossii*, ni de son équipage birman, ni de son commandant philippin.

Rien non plus des forces spéciales, des membres des *Tigrés* et des *Catirés*.

Il fallut attendre que le nuage de poussière et de cendres se dissipe pour venir

faire le tri entre les morts.

Deux heures plus tard, les escadrons de la mort de l'armée liquidaient au pistolet tout ce qui bougeait tandis que des miasmes de chair grillée et de poudre planaient encore.

Les soldats se rapprochèrent prudemment du seul container qui avait été déchargé. Comme de fait exprès, celui-ci trônait royalement sur le camion qui était resté intact au beau milieu de la tuerie. De la fumée s'échappait encore de ses portes béantes.

Par miracle le chauffeur du camion s'en était sorti indemne mais ne pouvait apparemment plus bouger, paralysé sur son séant.

L'adjudant chef Ramirez, tout en tenant toujours en joue le routier, se risqua à jeter un œil à l'intérieur de l'énorme caisson métallique. Il n'y avait apparemment rien d'autre que quelques mannequins de femmes en plastique à moitié fondus destinés aux vitrines des magasins de vêtements.

Le tuyau qu'on leur avait refilé était un peu percé mais peu importait... On n'avait pas souvent la chance d'annihiler d'un seul coup les deux principales bandes de Caracas et par la même occasion de tuer leurs chefs.

Pour Jessica, la victoire était encore plus totale. Elle avait pratiquement réussi à supprimer les deux groupuscules armés les plus puissants du Venezuela sans avoir tiré le moindre coup de feu. Enfin si, un seul...

« Elles sont là ! Elles arrivent ! »

« Les *Miss*, Les *Miss* ! Elles arrivent ! »

Au moment où la passerelle fut mise en place, une immense clameur retentit de la foule.

— « Les *Miss* ! Les *Miss* ! Les voilà ! »

Jessica descendit du ponton à la tête d'une petite troupe de *Miss*.

Celui qui avait quitté le village dans la souffrance et le dénuement le plus total revenait victorieuse telle une héroïne de *télenovéla*.

Le maire gonfla son poitrail bien fourni et lui tendit pas que symboliquement les clefs de la ville.

Pour respecter la tradition Jessica puisa dans un grand sac des pièces d'or qu'elle lança à la foule sous les acclamations.

Les Amazones occupèrent immédiatement les points stratégiques de la ville dont les deux quartiers généraux des cartels.

Les *Tigrés* et les *Catirés* étaient tellement démoralisés par leur défaite de la veille qu'ils n'opposèrent aucune résistance à ces nouvelles occupantes.

Il fallait se rendre maître de la place libre le plus vite possible avant que de nouvelles bandes profitent de la vacance du pouvoir dans les favelas.

Mais là aussi Jessica avait pris le devant. Forte de sa nouvelle puissance financière et des premières prostituées acquises à sa cause, elle avait envoyé ses Amazones négocier avec les *Miss* de Naiguata aux quatre coins du monde.

Ce fut bientôt des centaines, puis des milliers de femmes qui rentrèrent au bercail.

Le docteur Kruger affichait un air souriant de grand-père tranquille.

Il avait depuis longtemps abandonné ses activités de chirurgie esthétique pour s'adonner corps et âme à la métamorphose de Naiguata.

Adossé à une colonne du monastère abandonné il s'était accordé quelques minutes de pause et depuis le panorama il contemplait l'œuvre accomplie en seulement quelques mois.

Naiguata était méconnaissable.

Une oasis de verdure empreinte de tranquillité. Des potagers sur chaque toit étaient alimentés par un ingénieux système d'irrigation.

Chaque maison avait été repeinte d'une couleur différente renforçant encore l'idée d'un havre de paix aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Dès les premiers jours du coup d'état de Jessica, un nouvel ordre sembla régner sur la ville. Les *Miss* emménagèrent le cloître et l'école, ancien quartier général des *Catirés*, de sinistre mémoire.

La fondation *Corazon Abierto*, « À cœur ouvert », se voulait une alternative globale à la violence.

À la fois centre d'éducation et de prévention pour les enfants du *barrio*, mais aussi atelier de reconversion pour les anciens malfrats.

Jessica savait au plus profond d'elle-même qu'il y avait une troisième voie entre la prostitution et les gangs. Et elle allait le prouver.

Elle en avait les moyens...

Avec la même énergie avec laquelle Jessica avait réorganisé son groupe des *Tigrés*, elle allait maintenant désenclaver le *barrio*.

Elle mit en place des systèmes de cabines téléphériques pour fluidifier la circulation dans les bidonvilles.

Chaque nouvelle avancée de sa ligne de paix était une nouvelle zone pacifiée. Chaque jour elle agrandissait son territoire, elle élargissait les horizons.

Chaque zone de paix était repeinte en blanc pour former ce qu'elle appelait les *pueblos blancos*. Les enfants avaient la charge de repeindre sur ces toiles géantes leurs rêves multicolores.

Naiguata était devenue un laboratoire grandeur nature.

Au bout d'une année le bidonville avait été littéralement transformé. Les

habitants eux-mêmes n'en croyaient pas leurs yeux. Le changement n'était pas que visible. Les mentalités étaient aussi en train d'évoluer. Les habitants des *barrios* se rendirent compte que l'esprit de communauté qui les unissait pouvait servir à autre chose qu'à former des clans mafieux.

Jessica dirigeait les opérations comme un chef d'orchestre.

Le docteur Krüger mettait en place des mini-cliniques, il formait des médecins qui à leur tour en formeraient d'autres. Mariella avait créé des écoles de musique, des centres de formation, Lupé des écoles de cuisine.

Bientôt l'initiative de *Corazon Abierto* fit des émules.

Pas un bidonville du Venezuela, pas un recoin gangrené de pauvreté qui n'ait sa propre organisation, sa franchise calquée sur le modèle de Naiguata.

Puis l'opération fit boule de neige et s'étendit bientôt à toute l'Amérique du Sud.

Des journalistes du monde entier venaient se rendre dans ce petit village à flanc de colline pour tenter de comprendre le phénomène.

Comment le lieu le plus dangereux du monde était devenu en l'espace d'une année un lieu de villégiature paradisiaque ? La violence avait été annihilée, passant de l'indice de morbidité le plus élevé du monde à néant.

Des ateliers d'artisanat émergeaient à tout bout de champs. Les entreprises investissaient en masse pour embaucher cette main d'œuvre dévouée et motivée, fidèle et honnête.

Jessica posa sa main sur l'épaule du *Doctor* qui fumait toujours son cigare. Elle aussi regardait, non sans fierté, le travail accompli.

Le projet avait dépassé toutes ses espérances. Certes, l'argent avait aidé mais n'aurait pas suffi à lui tout seul.

Lupé l'avait toujours su : pour inverser le cours des choses il fallait la détermination d'un être surnaturel, mi-homme, mi-femme, mi-ange, mi-démon, mi-tigre, mi-agneau...

Seul Kiké, son fils avait été capable de changer sa propre destinée.

Le cœur d'un ange dans le corps d'un démon.

Dès les premières heures de pacification du bidonville, Mariella avait profité de l'accalmie pour inviter Jessica là où leur route n'aurait jamais dû se séparer. Là où deux ans plus tôt ils s'étaient juré un amour éternel.

Elles refirent le chemin qui les avait menées jusqu'à la *posada* de *Siete Mares*.

Sur la route les deux femmes étaient silencieuses mais se souriaient d'un air complice.

Mariella avait l'air tendue mais essayait tant bien que mal de le cacher.

Arrivées sur place, elles redécouvrirent ce havre paradisiaque qui n'avait pas changé. Toujours ce coin sauvage à l'abri des regards et complètement coupé du monde.

« Tu te souviens de notre dernière journée ensemble ici ? Le jour de mes 16 ans ? » — interrogea Mariella sur le ton du regret.

— Comment pourrais-je l'oublier ? Cela me semble, il y a si longtemps mais cela aurait pu aussi bien être hier. »

Soudain elles entendirent un bruit derrière le bar et avant même que Mariella ait pu esquisser le moindre geste, Jessica avait saisi ses deux glocks et visait à bout portant la forme humaine planquée derrière le comptoir. Sac à main ou pas, temps de paix ou pas, ses *sex toys* n'étaient jamais vraiment très loin.

Les deux canons pointaient maintenant dans la direction d'une toute, toute petite fille, un bébé, nu comme un vers, qui avait surgi, comme par magie, de l'embrasement derrière le zinc.

Courant à sa traîne apparut Isabella, la mère de Mariella, un immense sourire éclairant son visage buriné par le soleil. Elle attrapa de ses immenses bras la petite fille, la peau cuivrée comme l'ébène.

Sa petite tignasse brune ondulait de mille feux.

Mariella rabaissa doucement les deux *guns* tandis que Jessica assistait à la scène complètement muette, abasourdie.

Et puis, d'un geste, elle intima à sa mère de se rapprocher et d'une voix très douce elle murmura :

« Jessica je te présente ta fille, elle s'appelle Leona... »

Il y a des rencontres qu'on n'oublie pas.

Jessica crut s'évanouir en croisant le regard plein de défi de cette petite fille qui tendait vers elle ses petits bras encore hésitants.

Mais ce n'était pas possible !

Mariella marmonnait plus qu'elle ne parlait, d'une voix tremblante d'émotion :

« Je t'ai attendu, Kiké. Je pensais que tu viendrais me chercher ici. Mais tu n'es pas venu.

J'ai tant espéré que tu me reviendrais. J'ai tellement prié.

Je suis restée cachée en portant l'enfant. J'ai accouché toute seule ici, dans le secret le plus total.

Léona ! Notre fille !

Tu te rends compte ?

Et puis après sa naissance je l'ai confié à ma mère et j'ai préféré me rendre pour la protéger. S'ils avaient su qu'*El Leo* avait une descendance, ils l'auraient liquidée aussi sûrement. »

Elle continuait sa litanie sur le ton de quelqu'un qui implorait son pardon :

« Je ne pouvais pas t'en parler. Tant que ce cauchemar n'était pas fini, je ne pouvais rien te dire. »

Mais tandis que Mariella balbutiait ses excuses en sanglotant, Jessica semblait être ailleurs. Elle avait attrapé Léona par les épaules, et la faisait tourner au-dessus de sa tête.

Jamais elle n'avait porté de petit être aussi léger.

« Aussi légère qu'une plume ! » — s'exclama-t-elle.

Elle la regardait, hypnotisée. Elle examinait chaque recoin de son visage, s'amusait à reconnaître sur un détail les traits de Kiké, sur un autre l'ombre de Mariella, un sourcil en bataille, des lèvres charnues.

Tout la fascinait. Elle l'inspectait sous toutes les coutures avec la fascination de découvrir un humain. Un bébé. Son bébé !

Elle entendait à peine Mariella.

Plus rien ne comptait pour elle. Ni les morts, ni les sacrifices, ni les années de souffrance.

La malédiction était rompue.

Les astres avaient décidément une drôle de manière de l'accompagner. Mais Lupé ne s'était pas trompée.

L'existence de Jessica serait hors du commun.

La caste maudite des *Tigrés* avait enfin eu une fille et c'était la sienne.

Une fille... Sa fille !

Jessica ne réalisait toujours pas son bonheur...

Elle courut sur la plage sa fille dans les bras et se jeta dans la mer en hurlant de joie.

Elle plongea dans l'eau tiède dans un état d'euphorie contagieuse.

Toutes vêtues qu'elles étaient, Mariella et sa mère les rejoignirent et bientôt, trois femmes trempées jusqu'aux os s'aspergeaient joyeusement dans une brume d'écume tandis que Léona poussait des petits cris d'extase.

Repues de leurs émotions, elles marchaient maintenant sur le sable ocre de la plage, précédées par Léona qui courait, trébuchait et se relevait dans de grands éclats de rire.

Elle gazouillait toute seule et se retournait de temps en temps pour être bien sûre que ses mamans la suivent toujours.

Trois mamans d'un coup ! Ça c'était vraiment un jour de chance !

Jessica tenait Mariella, tendrement lovée, par les épaules.

Elle se rapprocha encore d'elle et lui chuchota une confidence au creux de l'oreille :

« Promets-moi qu'on ne retouchera aucune partie de son corps ! Jamais

Sin tetas SI hay paraiso ! »

Remarques de l'auteur :

En 1982, fait rarissime, Irene Saez, une jeune fille issue des milieux défavorisés de Caracas fut élue la même année *Miss Monde* et *Miss Univers*.

En 1990 elle devint députée Maire de Chacao, l'un des quartiers les plus huppés de la capitale vénézuélienne. Elle organisa alors sa propre force de sécurité municipale et métamorphosa la fonction de maire en s'investissant dans tous les aspects sociaux et éducatifs de sa communauté.

En 1998 elle se lança dans la campagne présidentielle et perdit de justesse contre le colonel Chavez, Président du Venezuela jusqu'à sa mort en 2013.

Remarques de l'auteur (bis) :

¡Bienvenue au pays des décolletés pigeonnants !

L'auteur, à titre personnel, déconseille très fortement à quiconque de se rendre au Venezuela sous aucun prétexte.

Il ne saura être tenu responsable des déconvenues survenues au lecteur imprudent.

Ce livre est une fiction.

Toute ressemblance avec feu Chavez et sa narco dictature corrompue n'est que pure coïncidence.



Notes

[←1]

Prononcez « Krueguer »